F.C.
B.582 u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages : ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés, ou emblématiques.

AOUST 1786,

209756
4. 3. 27

A PARIS,

AU BUREAU, rue Mélée, N°. 59, pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

BIBLIOTHÈQUE

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

HISTOIRE
DE
DAVID RUMBERG,
TRADUITE DE L'ALLEMAND.

L'HISTOIRE de David Rumberg fut très-accueillie, dans un temps où les productions

de ce genre étoient fort goûtées en Allemagne. Si le nom de son Auteur n'est pas connu, on peut dire qu'elle eût suffi pour faire un nom à son Auteur.

Ce n'est pas dans le rang des personnages, dans le merveilleux des aventures que consiste le mérite de ce Roman : tout s'y passe dans le cercle étroit d'un ménage bourgeois, & tout s'y borne à ses simples révolutions ; mais la vraisemblance des faits ; leur liaison entre eux, la vérité des caractères, & l'intérêt constamment soutenu forment un ensemble qui attache nécessairement à la lecture de cet Ouvrage. Sous ce point de vue, nous avons cru pouvoir en hasarder la traduction.

Quand on veut étudier les hommes, c'est dans la classe ordinaire qu'il faut chercher ses modèles. Les Grands sont naturalisés pour tous les pays, par les ressources de leur éducation & par la faculté de communiquer avec plusieurs peuples ; ils perdent ordinairement chez les étrangers les traits de la nation à laquelle ils appartiennent. Dans la dernière classe, on ne rencontre, la plupart du temps, qu'une foule d'individus poussés par un même

instinct, qui présentent peu de nuances capables de frapper ou d'intéresser les regards de l'Observateur. L'état *mitoyen* est le seul à travers lequel percent, sans mélange, les traits originaux, la vraie physionomie d'une nation; & les Romans, conservateurs de cette empreinte primitive, donnent une idée plus sûre des mœurs de tel ou tel peuple, à mesure que les personnages qu'ils produisent sur la scène, tiennent de plus près à cet ordre de citoyens, dont le caractère national est toujours moins altéré.

DAVID Rumberg perdit ses parens dans un âge fort tendre; il n'eut, par la suite, aucune raison de regretter son père, qui, Peintre & ivrogne, consomma le bien de sa femme, & ne laissa à son fils que son nom, la pire de toutes les recommandations pour faire fortune. Dénué de moyens, le petit David, heureusement recueilli par de bon-

nes gens, fut placé dans un hôpital d'orphelins, où l'on se chargeoit de leur entretien & de leur éducation. L'administration de l'hôpital, confiée pour lors à des mains inhabiles & intéressées, s'occupoit peu du sort des élèves. Elle changea bientôt d'Administrateurs & de forme, & ce fut l'époque où la destinée de David commença à devenir plus supportable. Né malheureusement avec une conception difficile, une mémoire très-ingrate, il avoit eu à essuyer, de la part de ses premiers maîtres, un dédain toujours décourageant; mais il trouva un père dans le nouveau Directeur, un ami dans le Précepteur nouveau. M. Augustin Fromman découvrit dans le jeune David des qualités peu brillantes, mais solides.

Parmi les jeunes gens compagnons de ses études, notre orphelin s'étoit particulièrement attaché à Christophe Otto; non par le rap-

port d'une même vocation, car Otto aimoit beaucoup la mécanique, & David étudioit avec plaisir la géographie, s'occupoit avec succès de la théorie de l'agriculture, du produit des terres, & des différentes branches de commerce. Malgré l'opposition de leurs goûts, les deux jeunes camarades profitoient, pour se rapprocher, des momens que leur laissoient leurs études. Otto alloit enfin entrer dans sa quatorzième année, époque où la maison se débarrassoit de l'éducation des orphelins, pour leur laisser le choix d'une profession ou d'un métier. A mesure que ce terme approchoit, leurs cœurs se resserroient davantage ; & ces marques d'une première sensibilité attendrissoient jusqu'à leur Instituteur. Le moment prévu arriva, le moment de leur séparation : leurs adieux furent accompagnés de larmes & de promesses de ne s'oublier jamais.

Un nouveau chagrin se préparoit

encore pour David. M. Fromman, son instituteur, son ami, fut sollicité d'accompagner dans ses voyages le fils d'un riche Négociant. M. Froman, vu l'état de sa fortune, ne pouvoit rejeter une proposition si avantageuse pour le présent & pour l'avenir; il l'accepta. L'infortuné David apprit cette nouvelle avec une douleur inexprimable: l'étude, qui lui avoit été si chère, lui devint insupportable. En vain l'Instituteur complaisant cherchoit, avec une prévenance générale, à consoler son malheureux élève; tout disparoissoit autour de lui. Isolé dans le monde, il sembloit que la fortune se faisoit un jeu de renverser les appuis de ses espérances. Ce qu'éprouva David au moment de cette séparation, lorsque, pressé dans les bras de Froman attendri, il reçut son dernier adieu; le déchirement de son cœur, après qu'il l'eut vu s'éloigner, la douleur avec laquelle il porta ses regards autour

de lui, tout cela ne peut être que foiblement exprimé. Une visite d'Otto à son ami calma un peu son chagrin; mais, loin d'Otto, il retomboit dans la mélancolie. Enfoncé un jour dans une rêverie profonde, relégué dans un coin de la classe, la tête appuyée sur ses mains, David n'avoit pas vu le Directeur entrer, suivi d'un homme assez apparent. Le geste seul du Directeur le fit revenir à lui-même. Voilà, dit-il en indiquant du doigt David à l'étranger, voilà le jeune homme dont je vous ai parlé. Cet étranger étoit M. Berthold, riche Négociant de la ville, personnage essentiel à notre histoire. Il fit mille questions à David. Enchanté de ses réponses, il résolut de le prendre avec lui pour tenir ses comptes; mais il voulut en faire accepter auparavant la proposition à sa femme, qui ne manqua pas de s'y opposer. Une visite vint heureusement tempérer la chaleur de leur contestation à

cet égard ; c'étoit M. Villie, Conseiller de la Chambre du Commerce, ami de la maison Berthold, qui, consulté sur le meilleur parti à prendre en pareil cas, ménagea tellement les opinions de l'un & de l'autre, qu'après de longues réflexions, l'arbitre laissa la question au même point, sans l'avoir décidée : mais M. Berthold s'étant levé pour sortir, Madame retint M. le Conseiller, qui prononça en faveur de la femme, dès que le mari fut absent. C'étoit une bonne femme que Madame Berthold : occupée des détails de sa maison, elle n'avoit pas toujours occasion de s'entretenir avec un tiers ; aussi on pouvoit juger, à l'empressement avec lequel elle en profitoit, de l'extrême contrainte que lui imposoit le silence : elle parloit vîte, parloit beaucoup ; & *s'en donnoit à cœur joie*, lorsque son mari rentra. Le teint de Madame Berthold, animé par la conversation, lui donnoit une

physionomie sémillante : M. Berthold s'en aperçut. Tu dis d'excellentes choses, ma femme, je le parie; je vois cela à ta mine. On ne sait pas bien si l'impression que l'on dut remarquer alors sur le visage de la femme provenoit de l'apparition du mari, de sa manière de s'exprimer, ou de la crainte qu'il ne persistât dans son projet de tirer de l'hôpital un teneur de livres. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se fit en elle une révolution subite; & qu'après un entretien, où M. le Conseiller, en contradiction avec lui-même, se rangea du côté du maître de la maison; Madame Berthold, obligée de céder, s'excusa de sa répugnance pour la parti proposé, sur l'intérêt qu'elle prenoit aux affaires de son mari. Malgré cela, de temps en temps elle fit à table quelques réticences affectées, quelques applications malignes contre ceux que trop d'opiniâtreté dans leurs opinions aveugloit sur leur

avantage. Il étoit aisé de démêler, à travers ses discours, qu'elle ne perdoit pas l'espoir de faire revenir son mari sur l'article de l'orphelin: mais M. Berthold, avec toute sa complaisance, étoit un homme peu facile à détourner d'un parti une fois pris. L'entretien du souper & de toute la soirée roula sur cet événement domestique; & la présence de M. le Conseiller contenoit heureusement l'effervescence des esprits. On se sépara enfin, avec beaucoup de complimens de la part du convive, qui fit des vœux pour le succès du choix de M. Berthold. Celui-ci s'inclina très-civilement; & dans ce moment, la bonne Madame Berthold fit, en haussant les épaules, une petite grimace derrière son mari, espèce de confidence qui s'adressoit à M. le Conseiller.

Ce qui rendoit M. Berthold, malgré sa bonté naturelle, souvent rebelle aux volontés de sa femme & très-entier dans les siennes, est

très-bon à dire ici. Du temps de l'Empereur Charles VI, lorsque Breslau étoit encore ville libre, sous la protection immédiate de l'Empire, M. Berthold avoit été Capitaine des troupes bourgeoises, & avoit monté la garde, à son tour, avec sa compagnie. Depuis lors, il avoit pris l'habitude, moins de conformer sa volonté aux choses, que de soumettre les choses à sa volonté. Du temps même qu'il représentoit à la tête des Bourgeois, il ne se faisoit pas scrupule, lorsqu'on lui avoit désobéi, d'envoyer le coupable aux arrêts pour le bien de la chose. Aujourd'hui, à la vérité, il n'étoit plus question de commandement, ou du moins il étoit circonscrit dans les bornes de sa maison, assez petite, & située dans une rue peu fréquentée, quoique sa fortune lui eût permis d'être logé plus commodément. Il avoit fallu renoncer au titre de *mon Capitaine*, qui ne lui étoit plus donné

que de temps en temps par quelques garçons marchands. M. l'ex-Capitaine se rappeloit volontiers ces temps fameux, mais reculés. Dans un coin de sa chambre à coucher étoit une armoire large & profonde : dans cette armoire étoit suspendu son uniforme écarlate, galonné d'or; sa hallebarde, armée d'un fer que la rouille avoit osé ternir; & son épée, à laquelle pendoit une dragonne mêlée de soie noire & d'or rembruni, dont les deux couleurs se confondoient. Ses regards respectueux & satisfaits se repaissoient quelquefois de ces douces images : il n'entr'ouvroit pas, sans une sorte de frémissement religieux, le sanctuaire où reposoient ces précieuses reliques, témoins obscurs de son ancienne splendeur; & dans sa ferveur contemplative, il avaloit quelquefois deux ou trois rasades de vin de Hongrie en l'honneur des beaux jours de sa représentation.

Il eſt aiſé d'imaginer, d'après cela, que Madame Berthold avoit de bonnes raiſons pour ne pas toujours tenir tête à ſon mari; auſſi l'entendit-elle, ſans mot dire, lui annoncer qu'il alloit à l'hôpital. Une nouvelle entrevue avec David intéreſſa de plus en plus M. Berthold à ſon ſort. Peu de jours après, il revint pour la dernière fois; & ſur le compte qu'on lui rendit du jeune orphelin, il l'amena à ſa maiſon. On ne peut guère ſe diſpenſer de faire le portrait de ſon héros, au moment de ſon entrée dans le monde. David donc, prévenu qu'il devoit ſortir de l'hôpital, les yeux étincelans de joie, s'étoit mis entre les mains d'un perruquier intelligent, pour relever les graces que Dieu lui avoit données; & l'air modeſte, l'eſpérance dans le cœur, & ſon paquet ſous le bras, s'étoit préſenté à ſon nouveau maître. Après la deſcription de ſes avantages extérieurs, le Lecteur ne ſera peut-être

pas fâché de connoître les différens effets qui composoient sa garderobe.

Dans une serviette, légèrement pressée, un habit d'une étoffe grossière, une paire de bas, trois mouchoirs, deux chemises, formoient, dans la plus scrupuleuse exactitude, non compris ce qu'il avoit sur le corps, l'étendue de son équipage. M. Berthold & lui se mirent en marche, le protégé à l'ombre de son protecteur. Ils avançoient vers la maison, lorsque M. Berthold, surpris de ce que David se tenoit toujours en arrière, le lui reprocha obligeamment. L'honnête Commerçant avoit vraiment de l'élévation; mais il étoit incapable d'orgueil. Madame Berthold, en les voyant arriver, disposée à recevoir froidement le présent de son mari, fut désarmée par la jolie figure & le maintien noble & simple de l'orphelin. Caroline sa fille, âgée de six ou sept ans, proposa d'abord à sa mère de lui donner

David pour jouer avec elle. Caroline, fille unique de M. & Madame Berthold, étoit un peu gâtée; elle disoit & faisoit tout ce qui lui passoit par la tête : elle sauta sur le paquet de David, curieuse de voir ce qu'il contenoit, & mit au jour tout ce qui composoit sa fortune. Les livres donnèrent lieu à M. Berthold de faire à David, devant sa femme, plusieurs questions, dont il vanta les réponses; & voilà Madame Berthold, si prévenue auparavant contre nôtre héros, changée subitement, proposant cent choses à la fois pour ce jeune homme. Il est très-bien, dit-elle à son mari; on le prendroit pour le fils d'un Négociant; mais je voudrois qu'on lui fît faire un autre habit. Je veux lui donner un chapeau neuf, & Caroline lui brodera des manchettes. Pauvre enfant! je me reproche tout ce que j'ai dit contre lui; je veux le réparer. Doucement, dit M. Berthold; il faut que je connoisse David

avant de lui accorder toute mon amitié ; qu'il se conduise bien, & qu'il se repose sur moi. En attendant, comme je le chargerai de ma correspondance, je veux avoir un échantillon de son style. Il trouvera dans le bureau tout ce qui lui sera nécessaire, & m'apportera une lettre, d'après laquelle je le jugerai encore mieux. Cette lettre finie, David, tremblant de s'en être mal acquitté, la remit dans les mains de son Juge, les regards fixés sur la terre. Il osa enfin les lever, & vit M. Berthold attendri. Le sensible David exprimoit, d'une manière si touchante, sa reconnoissance envers M. Berthold, qu'il l'avoit ému jusqu'aux larmes. L'émotion gagna Caroline & sa mère ; & elles auroient pleuré long-temps, si l'on n'eût apporté le déjeûner.

En peu de temps, David se concilia tous les esprits & réunit toutes les affections, jusqu'à celle du Commis principal, qui, naturellement

farouche, indiſpoſoit tout le monde, & n'étoit gardé dans la maiſon qu'en raiſon de ſa ſcrupuleuſe probité. A chaque inſtant, David béniſſoit la Providence & ſes bienfaiteurs. Sa reconnoiſſance devint beaucoup plus vive, lorſqu'un Tailleur vint, de la part de M. Berthold, lui apporter un habit, qui, ſans être recherché, lui paroiſſoit ſuperbe, en comparaiſon de ceux qu'il avoit portés juſqu'alors; & quand il trouva dans ſa chambre une caſſette remplie d'effets à ſon uſage, ſon premier mouvement fut d'aller ſe jeter aux pieds de la famille généreuſe. Il ne manquoit à ſon bonheur que de pouvoir exprimer ſa gratitude. M. Berthold ſaiſit cette occaſion pour l'exhorter à entretenir toujours la prévention favorable qu'il avoit fait naître; puis il le renvoya achever ſa toilette.

David, en ſe dépouillant de l'humble habit qu'il avoit apporté de l'hôpital, pour en revêtir un plus

beau, s'écria : Malheur à moi si je t'oublie ! Demeure à portée de mes regards, pour me rappeler ce que je fus, si j'en perdois un jour le souvenir. Il alla ensuite se montrer à la famille Berthold, aux yeux de laquelle il développa de nouvelles graces sous un vêtement plus distingué. M. Berthold avertit David que les cent florins qu'il avoit eus, selon l'usage, en sortant de l'hôpital, étoient entre ses mains; qu'ils seroient mis dans le commerce pour son compte, & que ses vœux & ceux de sa famille étoient qu'ils multipliassent comme la génération d'Abraham. Touché de tant de procédés, David proposa à M. & à Madame Berthold de consacrer ses momens de loisir à Mademoiselle Caroline, & de lui apprendre la géographie, dont il avoit fait sa principale étude. Caroline, consultée, accepta avec joie. Caroline, qui jusqu'alors, par l'extrême indulgence de ses parens,

s'étoit toujours révoltée contre toute espèce d'occupation, se soumit docilement aux leçons de son nouveau maître; elle sembloit même mettre beaucoup de valeur à ses éloges, & se donnoit la peine de les mériter : ses progrès furent rapides & brillans; ils se soutinrent si bien, qu'un nouvel éclat en rejaillit sur son jeune Instituteur.

Un changement survenu dans la maison de M. Berthold, mit David à portée de se rendre plus utile encore. M. Ruffer, ce premier Commis si farouche, forma, pour son compte, un établissement particulier, & laissa sa place vacante. Toute la maison désignoit son successeur. Quelques propos, échappés au mari & à la femme, recueillis par les domestiques, avoient passé de bouche en bouche. On disoit que David étoit auprès de Caroline, ce que fut autrefois Jacob auprès de Rachel. Madame Berthold, toujours extrême, & dont la prévention aug-

mentoit de jour en jour, avoit pouſſé les choſes au point de faire entrevoir que David étoit capable de remplir la place de Ruffer, & digne de devenir un jour leur gendre & leur aſſocié. M. Berthold, toujours modéré, n'oppoſoit aucune objection à ces projets; mais il les embraſſoit avec moins de chaleur. De ſon côté, David ne ſe doutoit point des vues qu'on avoit ſur lui; ſa conduite étoit toujours égale. Son temps étoit employé à bien faire, ſon argent à faire du bien. Lorſqu'il avoit pris ſur ſes appointemens ce qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer de conſacrer à ſon entretien & à l'achat de quelques livres, il alloit chercher l'indigent honteux, & lui épargnoit la peine de tendre la main; mais, de toutes ſes aumônes, celle qu'il faiſoit avec une affection plus grande, avoit pour objet ce même hôpital d'où il avoit été tiré: il éprouvoit une ſatisfaction complette à rendre le bien qu'on lui avoit fait à lui-

même. Nul n'avoit, à cet égard, le secret de son cœur, excepté Otto; mais Otto, qu'un peu plus d'expérience faisoit penser à l'avenir, contrarioit quelquefois les desseins de son ami. Aide les pauvres, disoit-il, rien n'est mieux fait; mais, chaque année, amasse de quoi te faire un capital qui puisse te rendre indépendant. Qui peut te répondre de l'avenir, & qui sait les événemens qui t'attendent? David opposoit la Providence à cet argument, & persistoit dans son habitude, résolu de ne plus s'ouvrir à personne sur l'emploi de son argent.

Le temps d'apprentissage d'Otto étoit près d'expirer; il se disposoit à quitter son pays pour voyager & se perfectionner dans sa profession. David, à qui il en fit confidence, sentoit la nécessité d'un tel parti; mais son cœur mesuroit avec chagrin l'étendue d'une longue séparation. Enfin Otto se décide; & après avoir pris congé de son ami, tourna ses pas vers Leipsik.

Nous avons déjà dit que la place de premier Commis chez M. Berthold étoit vacante, par la retraite de celui qui l'occupoit. Dans la crainte de surcharger David par trop d'occupations, M. Berthold, sur des recommandations très-pressantes, la donna à un sujet très-vanté pour son intelligence, son application, & sa piété : c'étoit M. Ulric Steffen, dont les talens s'étoient exercés déjà dans une forte maison de commerce, renversée malheureusement par une banqueroute considérable. D'après un portrait si avantageux, Madame Berthold l'avoit d'abord pris en affection. Pour Caroline, exempte de prévention, elle ne croyoit pas qu'il y eût au monde un homme meilleur que David. Le jour fut arrêté pour mander M. Steffen, & lui faire des propositions avantageuses, afin de l'attacher à la maison, attendu que ses grandes lumières devoient l'élever au-dessus de la place de Commis.

Il fut reçu comme un homme déjà annoncé par une réputation imposante : la seule Caroline fut indisposée contre sa physionomie & son maintien. Mais il falloit à M. Berthold un travailleur assidu, un calculateur habile, plutôt qu'une figure distinguée. Les apparences trompent si souvent ! On a vu tant de fois un homme de mérite sous une figure repoussante ; & sous des dehors charmans, un être odieux ou imbécille ! Puisque M. Steffen doit jouer ici un grand rôle, nous allons mettre le Lecteur à portée de tirer, d'après ses traits, quelques pronostics sur sa conduite future.

Ulric Steffen étoit un homme d'environ cinq pieds six pouces, large d'épaules, taillé en force. La nature sembloit l'avoir destiné à porter des fardeaux. Sa tête, un peu enfoncée, étoit épaisse & ronde ; son front, creusé vers le milieu, s'agrandissoit vers les tempes : à travers des cils très-fournis, on distin-

guoit à peine ſes petits yeux, excepté quand il les élevoit vers le ciel, pour lui adreſſer ſes pieux gémiſſemens ſur la perverſité de ce bas monde. Le nez un peu court, très-épaté, étoit compoſé d'une paire de narines coupées dans le grand genre, qui ſe prêtoient à la tendance de la pointe vers un côté plutôt que vers l'autre, de manière qu'une narine s'alongeoit, & que l'autre ſe replioit ſur elle-même. La forme de ſa bouche lui donnoit cet avantage particulier, qu'il paroiſſoit pleurer du côté droit, & rire du côté gauche. Malgré cela, il arrivoit toujours qu'il démentoit les apparences, dans quelque ſens qu'on enviſageât ſon profil. Sous l'embonpoint d'une gorge à triple étage, ſon menton formoit une légère ſaillie, qu'on diſtinguoit ſurtout par ſa couleur rubiconde. Le reſte du corps, ſans proportion, préſentoit une maſſe irrégulière, couverte d'une perruque noire, placée

très en arrière, dont la couleur, encore vierge, ne se mêla jamais avec la poudre. Il ne portoit que des habits sombres tout unis, veste, culotte, & bas noirs; détail qui ne laisse pas que d'ajouter à la perfection de l'ensemble.

Aux veux de M. Berthold, qui ne demandoit dans son Commis que les qualités de son état, ces ridicules étoient très-supportables; Madame Berthold étoit d'avis que l'on pouvoit s'y accoutumer; mais Caroline avoit toutes les peines du monde à s'empêcher de rire aux éclats, lorsqu'elle voyoit Steffen & David à côté l'un de l'autre. Steffen mettoit beaucoup d'affectation dans sa manière de vivre. Le matin, il récitoit ses prières à haute voix, il chantoit des cantiques pieux, de manière à se faire entendre par toute la maison. Ses Livres favoris étoient, *Le Chemin du Ciel*, *l'Echelle du Paradis*, *la Nourriture de l'Ame dévote*. Il s'abstenoit

de vin ordinairement ; mais des voisins mal avisés avoient fait courir le bruit qu'en l'absence de M. Berthold il attaquoit fortement la provision de vin de Saint-George. A la vérité, c'étoit pour en faire les honneurs à une cotterie de dévotes rassemblées dans de pieuses intentions. Il avoit su détourner un tel soupçon par l'uniformité de sa conduite ; & même un jour qu'il fut surpris s'humectant d'une rasade, il s'excusa si ingenument sur ce que, prêt à tomber en foiblesse, la nécessité l'avoit obligé de vaincre sa répugnance, qu'on ne put que l'inviter à ne pas s'en priver dans l'occasion. Ces petits avantages, remportés sur la prévention, établissoient toujours de mieux en mieux son crédit dans la maison.

Parmi les projets du saint homme, il entroit pour beaucoup de supplanter David ; & dans la nécessité de se faire un premier appui, ce fut Madame Berthold qu'il ho-

nora de la préférence. Les petits soins lui paroissoient sûrs pour faire réussir ses grandes vues : aussi le voyoit-on, lorsqu'il étoit libre, s'occuper de l'intérieur, des détails du service de Madame, pousser les attentions jusqu'à la dernière petitesse. Une telle conduite, soutenue avec obstination, avançoit beaucoup ses affaires auprès de la maîtresse de la maison. Encouragé par ce succès, il chercha à dresser ses batteries sur Caroline : mais David l'avoit rendue inaccessible à toute espèce d'attaque, & Steffen fut repoussé avec perte. M. Berthold lui donnoit plus d'espérances, & d'autant plus, que le soin qu'il avoit pris des affaires de la maison, les avoit fait prospérer sensiblement. Un jour enfin Madame Berthold, impatiente de s'expliquer, eut avec son mari une conversation, dans laquelle elle chercha à établir le crédit de Steffen sur les ruines de celui de David; & quoiqu'elle ne réussît pas,

il n'en eſt pas moins vrai qu'elle s'étoit ouvertement déclarée pour Steffen, qui, ſous l'apparence de l'amitié, méditoit ſourdement la perte de ſon rival.

David, fidèle au plan qu'il s'étoit tracé, alloit toujours au devant des occaſions de faire du bien. Le Dimanche, dans ſes promenades hors de la ville, il parcouroit les lieux écartés qu'il ſuppoſoit être l'aſile de la misère ou de l'infortune. Un jour, dans l'enfoncement d'une montagne, il aperçut une chaumière preſque démolie; des gémiſſemens douloureux excitèrent ſa pitié; il tourna ſes pas vers cette maſure, qu'il avoit cru inhabitée juſqu'alors. Quel ſpectacle attendriſſant s'offrit à ſes yeux! Une femme ayant trois enfans à ſes côtés, aſſiſe éplorée ſur un grabat, aux priſes avec une fièvre brûlante, & perſonne autour d'eux, perſonne qui s'inquiétât peut-être de leur ſort. Tant que ſa ſanté le lui avoit permis, la mère

avoit gagné de quoi se soutenir, elle & ses enfans; honteuse de mendier, elle s'étoit excédée de travail. Son mari, pauvre bûcheron, mort depuis deux ans, avoit emporté avec lui sa plus grande ressource. Cet aspect de la misère abandonnée fit frémir David. Après plusieurs questions, il demanda si personne aux environs ne pouvoit leur donner un asile & des secours, à quelque prix que ce fût : une seule femme du voisinage auroit pu les prendre chez elle. Le hasard précisément l'amenoit alors dans la cabane avec un vase rempli de lait & quelques petites provisions. David proposa de fournir aux besoins de toute cette famille : la bonne femme, moyennant un prix assez modique, consentit à partager sa maison. On alla chercher le Docteur du lieu, Chirurgien & Médécin à la fois. David lui recommanda ces infortunés, le récompensa d'avance, & l'intéressa, pour l'avenir, à leur donner tous

ſes ſoins. Il promit de revenir le Dimanche ſuivant; ce fut pour jouir du ſuccès de ſa bonne œuvre. La malade étoit entièrement rétablie; mais les pauvres enfans étoient preſque nus. David pourvut à leur habillement, & ſe chargea du plus âgé, qu'il mit en apprentiſſage chez un Artiſan. Une autre fois, marchant derrière un Eccléſiaſtique, il lui entendit prononcer quelques acclamations douloureuſes. Pauvres gens, diſoit-il, que je les plains! A ces mots, David demanda avec empreſſement à l'Eccléſiaſtique où étoient ces malheureux dont le ſort excitoit ſa pitié. Derrière ces maiſons, lui répondit-il, dans un endroit où j'ai communié hier un malade. David, ſans s'en informer davantage, courut vîte à l'endroit indiqué. Le malade, frappé d'apoplexie, étoit étendu ſur des planches, ſans ſecours; deux enfans, encore en bas âge, pleuroient auprès de lui. Leur mère étoit morte

depuis quelques jours, & personne n'avoit voulu se charger du père ni des enfans. Le malade, un peu remis, commençoit à parler. David ayant pris de lui tous les renseignemens nécessaires, obtint en moins de deux jours, pour le père, une place à l'hôpital des malades, & une autre pour les enfans à l'hôpital d'éducation. Il fit toutes les démarches & tous les frais, ne cessa de consoler le vieillard, & de le soulager par des secours que les malades ne peuvent se procurer sans argent, jusqu'au moment où il mourut. David renfermoit en lui-même le plaisir qu'il goûtoit à faire du bien; & quelquefois, en courant après les malheureux, il étoit obligé, malgré lui, de fréquenter des quartiers suspects: mais se reposant sur la pureté de ses intentions, il ne craignoit ni les regards des curieux, ni les propos des méchans. Cependant ce fut pour le traître Steffen, toujours à l'affût des circonstances, une

occaſion de jeter quelques ſoupçons ſur les promenades de ſon rival. Il avoit apoſté des eſpions qui lui rendoient compte de toutes ſes démarches. Averti que David avoit été rencontré dans certaines allées obſcures, il voulut le ſuivre, & s'aſſurer par lui-même de quelques détails à pouvoir lui oppoſer pour le confondre. Il le vit effectivement entrer dans une maiſon habitée par pluſieurs femmes à ſon aumône. Steffen n'en voulut pas voir davantage, & il ſe promit bien d'en avertir charitablement M. & Madame Berthold. Le ſoir même, les trouvant ſeuls, d'une voix inſinuante & piteuſe, les mains croiſées ſur la poitrine, la tête penchée, il leur fit ce récit obligeant....

Se peut-il que vous, Madame, brûlante d'un ſaint zèle pour l'édification publique, & vous, Monſieur, que de ſi grands intérêts obligent à ſurveiller ceux à qui vous donnez votre confiance, ſe

peut-il, dis-je, que vos yeux soient fermés sur la conduite scandaleuse du jeune David ? Imprudens ! vous n'y pensez pas .... C'est une couleuvre que vous réchauffez dans votre sein.

M. BERTHOLD.

Et quoi donc ? Je n'ai rien soupçonné, rien vu jusqu'à présent.

STEFFEN.

Tant pis, Monsieur ; car cela n'est que trop vrai .... Le voit-on fréquenter les églises, prier, chanter des cantiques ? .... Jamais.

MADAME BERTHOLD.

Je l'ai déjà remarqué plus d'une fois .... Mais charitablement je ne voulois pas le dire.

M. BERTHOLD.

Que m'importe, s'il fait bien mes affaires ? Et jusqu'à présent je n'ai pas lieu de m'en plaindre.

STEEFEN.

Je le crois pour l'amour de Dieu, tant que ſes appointemens lui ſuffiront : mais cela aura un terme; &, comme vous ſavez, tout homme qui diſſipe, n'eſt pas ſcrupuleux ſur les moyens.

M. BERTHOLD.

Si cela étoit, aſſurément M. David ne reſteroit pas chez moi.

MADAME BERTHOLD.

Ah ! mon Dieu, je le crois. Mais voyez combien l'indévotion pervertit !

STEFFEN.

Oui, Madame, moi-même je l'ai vu entrer dans un lieu infame que la pudeur m'empêche de nommer. A Dieu ne plaiſe que je veuille lui nuire : je ſerois au déſeſpoir qu'il sût ce que je dis de lui. Dieu m'eſt témoin que je ne déſire que ſon repentir.

M. BERTHOLD.

J'avoue que cela me passe. Je voudrois cependant en être convaincu. L'accusation, sans la preuve, n'est plus qu'une calomnie, & je ne dois pas soupçonner M. Steffen, homme sage & circonspect, d'être un calomniateur.

STEFFEN.

Que le ciel m'en préserve ! Mais si vous voulez vous convaincre, sans que j'y aye la moindre part, envoyez-le demander au garçon de l'hôtellerie ici près; c'est le plus honnête homme du monde, un véritable enfant de Dieu, incapable de mensonge : vous apprendrez par lui quelles sont les habitudes de David.

M. BERTHOLD.

Soit : mais je veux en parler à David, & je suis persuadé qu'il m'en fera l'aveu.

STEFFEN.

Sur-tout, Monsieur, je vous prie de ne point parler de moi.

M. Berthold sentoit une répugnance à croire tout ce qui étoit au désavantage de l'accusé ; mais il n'osoit soupçonner l'accusateur, dont la conduite & le maintien lui en imposoient. Pressé par sa femme d'envoyer chercher le cabaretier & de faire une confrontation en règle, il conçut le singulier dessein de choisir Caroline pour l'instrument de sa justification ou de la conviction de David. Caroline étoit déjà très-formée, & sur-tout très-avancée dans son éducation. Il la prévint des bruits semés sur la réputation de son jeune Précepteur, & du langage qu'elle devoit lui tenir. Celle-ci, persuadée de l'innocence de son amant, fut enchantée de pouvoir contribuer à la faire reconnoître. Une leçon de géographie lui fournit

une occasion dont elle profita. Elle prit le plan de Breslau, sous prétexte de reconnoître les différentes rues, & pria David de l'aider dans sa recherche.

DAVID.

Volontiers. Voici la position, voici les portes, & là les faubourgs.

CAROLINE.

Je voudrois voir où vous vous promenez le Dimanche.

DAVID.

Ma promenade ne s'étend guère que d'une porte à l'autre.

CAROLINE.

Vous vous en écartez cependant quelquefois.

DAVID.

Oui, quelquefois.

CAROLINE.

Mais ne pourriez-vous pas m'in-

diquer sur la carte les endroits que vous fréquentez, soit par projet, soit par hasard ?

DAVID.

Pourquoi, Mademoiselle, me faites-vous aujourd'hui cette question ?

CAROLINE.

Sans vous dire mon intention, ne puis-je le savoir ?

DAVID.

Quel intérêt y prenez-vous, belle Caroline ? Croyez que je ne fréquente aucun lieu dangereux, & que je n'ai à me reprocher aucune mauvaise action.

CAROLINE.

Vous en aurez moins de peine à satisfaire ma curiosité.

DAVID.

Ne désirez pas que je la satisfasse,

ne m'en preſſez plus. Otto fut le ſeul à qui je fis jamais part de mes actions. Cette confidence nous a brouillés pendant quelque temps. Depuis lors, j'ai juré de n'inſtruire perſonne de ce qui me regarde perſonnellement, & de n'en rendre compte qu'à Dieu & à ma conſcience.

En ce moment, Madame Berthold, qui entendoit tout de la chambre voiſine où elle étoit avec ſon mari, lui dit : Vous voyez combien ce David eſt diſſimulé : tout cela ne ſignifie rien de bon. Se brouiller avec ſon meilleur ami, parce qu'il le déſapprouve ! Eſt-ce là un honnête homme ? Ma foi, Steffen pourroit bien avoir raiſon.

CAROLINE *à David.*

Vous ne voulez donc me rien dire ? Eh bien, ſachez que je ſuis très-ſenſible à ce refus.

DAVID.

J'en ſuis plus malheureux. Mais ce que je me promets à moi-même, m'eſt auſſi ſacré que ce qui m'engage envers un autre.

Caroline ne répondit rien. David la pria d'excuſer ſon obſtination, & la quitta. Si l'on étoit venu lui dire que cet examen lui étoit attiré par Steffen, David, accoutumé à juger les hommes d'après lui-même, n'auroit pas voulu le croire.

Dès ce moment, les viſages n'offrirent plus à David le même aſpect. M. & Madame Berthold ſe refroidiſſoient viſiblement: Caroline étoit inébranlable; il ſembloit que ſa haîne pour Steffen s'augmentoit à meſure qu'il gagnoit davantage ſur l'eſprit de ſes parens. Le pauvre David s'aperçut de ce changement; il en gémit, & regretta de ne pouvoir du moins ſe conſoler avec Otto. Quant à ſa conduite,

elle ne changea point ; & comme il étoit exempt de reproches, il étoit ſans alarmes.

Son ennemi, fidèle à ſon objet, trouva malheureuſement une occaſion de faire naître ſur ſon compte de nouveaux ſoupçons. David, un jour, obligé de paſſer promptement dans une pièce ſéparée du bureau, laiſſa la clef après la caiſſe. Steffen en reçut l'empreinte ſur de la cire, & la remit à ſa place. Il fit enſuite ce raiſonnement en lui-même. L'argent eſt inutile ou dangereux dans les mains des jeunes gens qui n'en ſavent pas faire uſage ; il vaut donc mieux pour eux n'en point avoir. Le Sage a dit en propres termes : Heureux le pauvre ! malheur au riche ! David ne manque de rien ; donc il n'y auroit pas grand dommage qu'il éprouvât un peu de déficit dans ſa caiſſe : il dépenſeroit peut-être ſans profit ce qu'il y puiſe ; peut-être expoſeroit-il ſon ſalut. Il faut l'arracher à ſa deſtinée mal-

heureuſe, & l'empêcher de devenir la proie du démon. Ainſi raiſonnoit Steffen; & le malheur, c'eſt qu'il agit en conſéquence. Sur le modèle de la clef, il en fit faire une ſemblable; & de temps en temps, lorſqu'il ſe trouvoit ſeul dans le comptoir, il avoit ſoin de détourner, tantôt dix écus, tantôt vingt, qu'il mettoit dans ſa poche. C'eſt, diſoit il en lui-même, le moyen d'empêcher le jeune homme de mal uſer de ſon argent. David étoit trop rangé, pour ne pas s'apercevoir qu'il lui manquoit une ſomme aſſez conſidérable. Agité d'inquiétudes, il ne ſavoit à qui imputer cette diſtraction. Il ne voyoit perſonne autour de lui qui lui inſpirât le moindre ſoupçon; il prit le parti d'être plus attentif. Mais Steffen ayant informé M. Berthold de cette circonſtance, toute à la charge du Caiſſier, ne manqua pas de lui dire que cet argent étoit diſſipé dans les promenades ſecrètes. David remplit de

ſes propres deniers le vide de la caiſſe, conſolé du moins par la certitude de n'avoir point à ſe reprocher l'événement qui cauſoit ſa peine & ſa ſurpriſe. A peu près vers cette époque, il reçut une lettre de ſon cher Otto, par laquelle celui-ci, en lui rendant compte de ſa ſituation préſente, le preſſoit de l'informer de l'état de ſes affaires & de ſa ſanté. La réponſe de David renfermoit les détails des révolutions qu'il avoit éprouvées depuis ſon départ, de la froideur de M. & Madame Berthold, de la défenſe faite à Caroline de lui parler déſormais, de l'eſpèce d'inquiſition à laquelle elle s'étoit prêtée à cet égard, & enfin de la circonſtance délicate dans laquelle il ſe trouvoit par le déficit arrivé dans ſa caiſſe, malgré ſes ſoins. Tu connois, diſoit-il à cet ami, mes vues, ma conduite, mes ſentimens envers mes bienfaiteurs : c'eſt à toi ſeul que j'ai confié l'emploi de mon temps & de mes

profits. Tout le monde m'eſtimoit alors : mon ſort a bien changé ! On ſe méfie de moi : mon cœur eſt pur, & ma réputation eſt ſuſpecte ! Depuis que notre premier Commis a été remplacé par M. Steffen, il ſemble que tout ſe ſoit tourné contre moi. Ce n'eſt pas que je le ſoupçonne d'y avoir la moindre part, à Dieu ne plaiſe ! Je n'ai, au contraire, qu'à ma louer de ſon amitié. Sa conduite d'ailleurs eſt ſi ſage, il paroît ſi ſcrupuleux ; en vérité, Otto, je n'ai jamais connu d'ame plus timorée.

La correſpondance des deux amis devenoit plus exacte & plus ſérieuſe par l'importance des événemens. Otto ſoupçonnoit Steffen d'être l'auteur d'une intrigue filée ſourdement contre David ; la dévotion du premier Commis ne lui paroiſſoit qu'un maſque, à travers lequel perçoit l'intérêt perſonnel & toutes les noirceurs de l'envie.

Trop d'obſtination dans deux

points essentiels, faisoit beaucoup de tort à David : en premier lieu, de persister toujours dans sa confiance en Steffen, & d'éviter les explications : en second lieu, de ne vouloir point dissiper les soupçons de M. Berthold & de Caroline sur le but de ses promenades, de peur de paroître se faire un mérite de ses bonnes actions, s'il les mettoit au jour. Son silence, à cet égard, étoit interprété défavorablement, & par Steffen, & par Madame Berthold qui ne voyoit, ne pensoit, ne parloit plus que d'après celui-ci. Que faisoit David pendant ce temps? Il souffroit, & souffroit avec patience. M. Berthold avoit du moins avec lui un maintien supportable : mais Madame ! .... Madame étoit absolument prévenue. Comme beaucoup d'autres femmes, elle n'avoit pas des goûts bien constans ; sans caractère, son opinion n'appartenoit qu'à celui qui l'inspiroit pour le moment. Caroline, intérieure-

ment, juſtifioit David ; mais par égard pour ſes parens elle diſſimuloit. Cette contrainte pénible augmentoit encore ſon averſion pour Steffen, qu'elle regardoit comme la cauſe du malheur de ſon amant. David, ſans défiance, ſe préſentoit à chaque inſtant avec plus de bonne foi aux coups de ſon ennemi ; & celui-ci étoit d'autant plus à craindre, qu'il étoit moins ſuſpect. Otto, qui l'avoit accuſé, lui paroiſſoit prévenu. Immolé par Steffen, il le défendoit encore contre les inquiétudes qu'on vouloit lui donner. Agité par mille réſolutions différentes, dénué de conſeils, il demeuroit incertain entre pluſieurs partis qui s'offroient àſon eſprit. Celui d'écrire à Caroline pouvoit le faire regarder comme un ſéducteur, ſur-tout dans un moment de prévention défavorable ; s'adreſſer à M. Berthold, ſans dénoncer un coupable, c'étoit montrer encore plus l'impuiſſance de ſe juſtifier lui-même. Embarraſſé, il abandonna

abandonna à la Providence le soin de débrouiller ce fatal mystère. Pendant ce temps, son ennemi ne perdoit rien de son activité. Par ses soins, M. Berthold commençoit à s'indisposer de plus en plus contre David. Enfin le traître acheva son ouvrage par un dernier coup de perfidie. On avoit fait à Berthold un payement en or de quinze cents rixdallers que David avoient comptées & mises dans la caisse sous les yeux du maître. Steffen étoit absent : à son arrivée, David lui dit de porter cette somme sur le registre. Lorsque tout le monde se fut retiré du bureau, Steffen s'y glissa furtivement, déroba les quinze cents rixdallers en or; & sachant que David, du produit de ce qu'il avoit reçu de l'hôpital, en avoit amassé un capital de quinze cent vingt rixdallers, il s'en empara par la même occasion, afin de ne lui laisser aucune ressource pour échapper au coup qu'il alloit lui porter. A quel-

ques jours de là, on vint préſenter une lettre de change de quinze cents rixdallers. M. Berthold ordonna à David de prendre la dernière ſomme reçue en or. A l'ouverture du coffre particulier où elle étoit renfermée, il demeura ſtupéfait.... Plus d'argent.... un vide abſolu.... A ſon immobilité, on eût dit qu'il venoit d'être frappé de la foudre.

Qu'avez-vous? lui dit M. Berthold; d'où vient votre étonnement?

DAVID.

J'ai reçu la ſomme que vous me demandez: je l'ai renfermée dans ce coffre en votre préſence. Je n'y trouve plus rien.

M. BERTHOLD.

Qu'eſt-elle devenue?

DAVID.

Dieu m'eſt témoin que je l'ignore.

STEFFEN.

Point de ſermens, Monſieur David; tout jurement eſt criminel. Si vous vous êtes ſervi de cet argent, avouez-le.

DAVID.

Moi ! jamais il ne m'eſt venu dans l'idée de détourner une obole. Tout ce que j'ai à dire, c'eſt que je me ſuis aperçu, depuis un certain temps, de pluſieurs lacunes faites dans la caiſſe.

M. BERTHOLD.

Vous êtes Caiſſier, c'eſt votre affaire; vous ſeul en devez répondre.

STEFFEN.

Sans doute. Perſonne ne touche à la caiſſe, excepté lui.

DAVID.

J'atteſte devant Dieu que je ſuis innocent. Vous-même, M. Berthold, avez-vous jamais eu des preuves de ma mauvaiſe foi?

M. BERTHOLD.

Des preuves, non ; mais au moins des soupçons. Je vous donne huit jours pour faire rentrer cet argent : après ce terme, s'il n'est pas retrouvé, vous pourrez vous retirer où bon vous semblera.

DAVID.

Il y a dans ceci quelque chose d'incompréhensible, que Dieu seul peut découvrir.

Steffen s'applaudissoit du succès de son odieuse intrigue. David étoit presque convaincu d'infidélité : le bruit en couroit dans la maison ; il commençoit même à se répandre au dehors ; & son nom, jusqu'alors respecté, n'étoit plus prononcé qu'avec mépris. Il n'étoit irréprochable qu'à ses propres yeux, & dans l'esprit de Caroline, qui gémissoit secrètement de voir toutes les apparences déposer contre un innocent.

Il avoit beau s'informer, faire des questions : peines inutiles ; un profond mystère déroboit le coupable à toutes ses recherches. Il résolut enfin d'ouvrir, par écrit, son cœur à Caroline : mais l'embarras étoit de lui faire tenir sa lettre. Il y avoit dans la maison une vieille tante qui l'avoit toujours bien traité : ce fut par elle que la lettre fut rendue, & qu'il reçut de Caroline la réponse suivante.

« Je vous plains, mon cher David ; je suis moi-même à plaindre du motif qui va nous séparer. Je suis persuadée que personne ne sait mieux que l'abominable Steffen ce qu'est devenu l'argent qu'on vous accuse d'avoir détourné : mais prenez courage, un jour, bientôt peut-être tout se découvrira. Je vous reconnois incapable d'une telle action, & j'aime toujours David accusé, parce que je le crois innocent ».

Certain de posséder le cœur de sa maîtresse, David ne regrettoit plus

rien ; mais il n'en demeuroit pas moins attaché à son opinion sur le compte de Steffen. Après les huit jours expirés, comme les choses étoient toujours dans le même état, M. Berthold signifia à David son congé dans ces termes.

» Vous ne pouvez plus, Monsieur David, rester honnêtement dans cette maison. Il m'en coûte beaucoup de renoncer aux projets que j'avois formés sur vous. Pour vous prouver cependant que je ne veux pas vous perdre tout à fait dans l'opinion publique, voici une lettre pour M. Derham, Négociant à Hambourg. Je l'invite à vous procurer ou à vous donner de l'emploi. Vous trouverez dans cette bourse de quoi faire les frais de votre voyage ; & j'espère que vous renoncerez désormais à toute prétention sur ce qui peut vous revenir ici. Je vous laisse encore huit jours pour vous disposer à votre départ ». David remercia M. Berthold, atteſta le ciel

de son innocence, & se retira les yeux baignés de larmes. Abîmé de douleur, il écrivit à Otto sa déplorable situation, & se renferma jusqu'à la veille de son départ. Le hasard l'ayant fait sortir de sa chambre, la première personne qu'il rencontra ce fut Caroline. Elle s'avança vers lui, lui tendit la main, lui déclara ingénument toute l'étendue de son amour, & l'assura d'une constance inaltérable. David, en ce moment, éprouva le premier sentiment de bonheur dont il eût joui de sa vie. Touché de tant de générosité, il couvrit de baisers la main de Caroline, qu'elle lui avoit tendrement abandonnée. Occupés l'un de l'autre, ils oublioient le danger d'être surpris. La bonne tante vint les avertir qu'il étoit temps de se quitter; & après s'être dit adieu cent fois, ils se séparèrent à la voix de Madame Berthold, qui rentroit avec son mari. C'est un trompeur, lui disoit-elle. C'est assez, répondit

M. Berthold, il part demain ; que son nom même ne soit plus prononcé ici.

Le lendemain, prêt à partir, il voulut voir, pour la dernière fois, M. Berthold, dont les bienfaits lui étoient toujours présens, & jeter encore un regard sur sa chère Caroline. Il pria la vieille tante de solliciter cette faveur ; elle lui fut accordée. Il se présente tremblant, & d'une voix entrecoupée de sanglots, il exprima ses regrets, sa reconnoissance envers son bienfaiteur. Il alloit parler de son innocence ; un torrent de larmes l'en empêcha. Mon cher David, lui dit M. Berthold attendri, j'oublierai tout. Vous trouverez toujours en moi un ami prêt à vous secourir, si votre conduite à Hambourg ressemble à celle que vous avez tenue ici dans les premiers temps. Partez tranquille ; vous pouvez vous adresser à moi dans toutes les occasions. David, en se retirant, s'approcha

pour baiſer la main de Madame Berthold; mais elle le repouſſa, en lui faiſant cette pieuſe remontrance. Bon voyage, Monſieur David; déſormais ne ſoyez pas ſi peu exact à remplir vos devoirs de religion; faites vos prières plus ſouvent, vous ne ſerez pas tenté par vos mauvaiſes penſées. David humilié ne répondit point à ce compliment; il fit quelques pas, & s'inclina. En ſe relevant, il ſe trouva près de Caroline, qui, ſans ſe contraindre, lui dit un adieu tendre & poli, & le remercia des ſoins qu'il avoit pris de l'inſtruire. Adieu, lui dit-elle, Monſieur David; j'eſpère que vous triompherez un jour des méchans qui vous ont perdu (& en même temps elle jeta ſur Steffen un regard très-expreſſif). Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi, & je vous promets d'être toujours votre amie. David colla ſa bouche ſur la main de Caroline; & dans ce moment elle lui gliſſa un papier

que David sut dérober à tous les yeux. Ses derniers adieux s'adressèrent à Steffen ; il lui rendit graces des marques de son amitié. Celui-ci, déjà déconcerté du regard de Caroline, se remit un peu, & se disposoit à faire un sermon relatif à la circonstance. David ne lui en laissa pas le temps, jeta un dernier regard sur la fille de M. Berthold, & partit.

Le premier soin de David, en arrivant au bureau des voitures, fut de regarder ce que contenoit le papier qui lui avoit été remis si adroitement par Caroline. Il le déplia, & vit une médaille d'or d'environ cinq ducats. D'un côté, étoient représentés *David & Jonathas*, avec ces mots autour : *Mon ame est faite pour la tienne ;* & sur le revers, deux cœurs entrelacés dans un nœud. On lisoit au bas cette inscription : *Inséparables à jamais.* Quelque prix qu'il attachât à ce présent, il fut encore bien plus transporté de la lettre qui l'enveloppoit.

« Vous allez, mon cher David, vous éloigner de moi ; mais mon amour vous suit ; il vous accompagnera jusqu'aux bornes les plus reculées de la terre. Les livres que vous m'avez donnés, les remarques écrites de votre main, seront toujours des objets parlans pour mon souvenir. Je vous donne un droit unique & sans bornes sur mon cœur. Si je ne peux être unie à vous, je suis décidée à ne m'unir jamais à personne ; & je vous assure que ni les caresses ni les menaces ne seront capables d'ébranler ma résolution ».

CAROLINE.

On peut se faire une idée de la joie de David plus aisément qu'on ne pourroit la peindre. Il auroit bien voulu répondre à cette lettre charmante : mais tant d'obstacles s'élevoient entre Caroline & lui ! Le fouet du postillon le tira tout à coup de sa rêverie ; il fallut partir :

déjà la voiture s'éloignoit ; les regards de David demeurèrent attachés sur Breslau, jusqu'à ce que les clochers se fussent tout à fait perdus dans l'éloignement. Insensible à la variété des objets qui passoient devant lui, pendant tout le temps du voyage, plongé dans ses réflexions, il ne dit pas une parole. Enfin il arriva à Leipsik, résolu de s'y arrêter pour y prendre quelque repos, & sur-tout pour embrasser son cher Otto, qu'il avoit prévenu de son arrivée.

Dans les premiers momens de leur entretien, ils se firent mille questions à la fois : mais lorsque David fut établi dans une chambre que son ami lui avoit préparée dans la maison qu'il habitoit, Otto s'empressa de lui demander des détails de sa malheureuse aventure. Dans ces détails, David ménageoit toujours Steffen, dont l'extérieur lui en imposoit encore. Otto avoit beau lui reprocher sa trop grande facilité à

bien penſer des hommes, David pouvoit être ébranlé, mais non pas convaincu. Quand ſe vint à l'article de Caroline, David tira de ſa poche la médaille & les deux lettres : Otto en conçut les meilleures eſpérances ; il prévit qu'un jour tout ſe découvriroit, & que l'innocence de ſon ami éclateroit. Il l'invita à reſter à Leipſik juſqu'à ce qu'il eût trouvé à ſe placer ; mais, d'après la lettre de M. Berthold adreſſée à M. Derham à Hambourg, il fallut renoncer à ce projet ; & David profita de la première occaſion pour ſe mettre en chemin. Peu de jours après ſon arrivée, Otto reçut une lettre de ſon ami, contenant une relation de ſon voyage.

« . . . . Aux portes de Hall, écrivoit David, un bas Officier me demanda qui j'étois. Marchand, lui répondis-je. = D'où venez-vous ? où allez-vous ? = Je viens de Breſlau, je vais à Hambourg. = Attendez, j'oubliois de vous demander

votre nom : quel eſt-il ? = David Rumberg. = David Rumberg =? (puis il murmura mon nom pluſieurs fois en écrivant mes réponſes) Enſuite il me fixa ſi particulièrement, que j'en fus effrayé. Je croyois que mon ſignalement m'avoit devancé, & que des ſuites de ma malheureuſe affaire de Breſlau, il en avoit réſulté des ordres de m'arrêter. Je craignois auſſi que cet homme ne voulût m'enrôler. Je ne pouvois deviner ce qui lui paſſoit par la tête. Quand il eut inſcrit mon nom ſur ſa feuille, nouvelle queſtion. = Monſieur Rumberg, n'avez-vous pas été élevé à Breſlau dans la maiſon d'éducation des orphelins ? = Oui, Monſieur le Caporal. = Eſt-ce que vous ne reconnoiſſez pas Shlectheim, votre premier Précepteur ? = Eh ! oui, lui dis-je, plus raſſuré encore que ſurpris ; par quel haſard vous trouvez-vous ſoldat ? = Ma foi, le Diable peut emporter la ſcience & les Savans:

vive le métier de ſoldat & le grade de Caporal ! Quand j'aurai mon congé, ſi je m'ennuie, j'irai ailleurs. Il n'y a ici qu'une choſe qui me déplaiſe, c'eſt que les vivres ne nous ſont pas donnés à diſcrétion : mais en l'honneur de l'heureuſe rencontre, parbleu, vous payerez à boire ou pour boire =. Je conſentis à la dernière propoſition ; & après m'avoir bruſquement remercié, je le vis tourner ſes pas vers le cabaret le plus prochain ; & nous continuâmes notre route juſqu'à Saltz, d'où je me fis conduire enſuite à Hambourg . . . . »

Laiſſons David bien reçu, bien inſtallé à Hambourg, & retournons ſur nos pas pour ſavoir ce qui ſe paſſe chez M. Berthold. Steffen réuſſiſſoit d'autant mieux dans ſes projets, que l'abſence de David éloignoit toute eſpèce d'éclairciſſemens. Il ne perdoit aucune occaſion d'aſſurer encore mieux le ſuccès de ſes vues. On va juger de ſon empreſ-

sement à en saisir les moyens. Le jeune garçon que David avoit placé chez un Artisan, après avoir secouru la famille entière, vint à la maison de M. Berthold pour remercier son bienfaiteur, & lui faire part de la petite fortune qu'il avoit faite. Steffen & M. Berthold étoient à l'entrée de la maison. Le jeune garçon demanda après David; & lorsqu'on lui dit qu'il étoit parti & déjà très-loin de Breslau..... Hélas! dit-il, c'est un père que j'ai perdu! Voyez-vous, dit alors Steffen, ce sera sans doute un malheureux fruit du libertinage de David. Quel âge as-tu? lui demanda M. Berthold. = J'ai dix-huit ans. = Vous voyez bien, Monsieur Steffen, qu'il est impossible à David, âgé tout au plus de vingt-quatre ans, d'avoir un enfant de dix-huit =. Bon! répondit Steffen, le mensonge est familier à ces gens-là . . . . J'ai des raisons de croire ce que je vous dis.... Mais il est inutile de parler

d'un absent qui ne vous a donné que trop de raisons de l'oublier : & sur le champ Steffen éloigna l'importun, de manière à le dégoûter de revenir.

Tant de choses contribuoient à aveugler M. & Madame Berthold ! Le zèle du Commis, sa facilité à prendre toutes les formes, son adresse à profiter de tous les momens, tout épaississoit de plus en plus le bandeau attaché sur leurs yeux. Son intelligence en matière de commerce avoit étendu les profits de la maison ; il étoit regardé comme un présent de la Providence. Il avoit si fort rempli de son esprit le père & la mère de Caroline, que celle-ci menoit une vie fort triste. Les bals, les assemblées, les spectacles étoient proscrits à jamais : elle étoit obligée d'étouffer ses pleurs devant ses parens, qui lui avoient déjà reproché d'être d'intelligence avec David. Sa vieille tante possédoit seule le secret de sa

douleur. La pauvre femme cherchoit à lui donner une espérance qu'elle n'avoit pas elle-même, & le succès de Steffen ne faisoit qu'éloigner toute idée de réconciliation entre David & la maison Berthold. Ce fut bien pis quand il fut décidé que M. Berthold, pour se débarrasser du poids des affaires, nommoit Steffen son associé : nouveau moyen, dans les mains du perfide, pour consommer ses projets. Il ne s'agissoit pas moins, d'après le plan qu'il s'étoit fait, que de s'enrichir aux dépens de ses bienfaiteurs. Sa place de Commis étant devenue vacante par son association, il falloit le remplacer. Le choix d'un successeur fut laissé à sa prudence, & le scélérat ne manqua pas d'en prendre un qui pût le seconder dans ses vues. Il choisit, outre cela, pour correspondant un certain M. Vangenstreet, Négociant à Hambourg, que des affaires avoient attiré à Breslau depuis quelque temps. M. Van-

genſtreet étoit un homme travaillant dans le genre de Steffen. Sans avoir une adreſſe égale, il étoit à peu près pouſſé par le même inſtinct, & ſe ſeroit tout permis pour ſervir ſon intérêt perſonnel. Steffen, rencontrant des diſpoſitions auſſi heureuſes, fit avec lui de petits arrangemens ſecrets pour faire paſſer de doubles emplois, des pertes prétendues, hauſſer ou baiſſer le prix des marchandiſes, &c.

Madame Berthold, vouée plus que jamais aux intérêts de Steffen, le propoſa pour gendre à ſon mari, & lui mit ſous les yeux l'importance de s'attacher un homme auſſi eſſentiel. Elle fit valoir la proſpérité de leur maiſon depuis qu'il y étoit entré, & donna des raiſons ſi plauſibles, que M. Berthold ſe détermina ſur le champ à faire venir ſa fille pour lui en parler. Caroline, en entrant, voyant l'air ſérieux de ſon père & l'air aigre-doux de ſa mère, preſſentit quelque mauvaiſe

nouvelle. Son inquiétude se changea en désespoir, lorsqu'elle entendit, de la bouche de son père, le nom de Steffen qu'on lui proposoit pour mari. Elle eut beau représenter que son cœur n'inclinoit pas pour lui, M. Berthold insistoit, dans l'espérance que son goût la décideroit tôt ou tard en faveur d'un homme d'un si grand mérite. Caroline répondit affirmativement que, loin de pouvoir l'aimer un jour, il lui paroissoit insupportable, & que sa présence seule la révoltoit. Madame Berthold, qui, par un effort singulier sur elle-même, avoit pu se taire jusqu'alors, fut indignée de l'obstination calme de sa fille, & la renvoya, en lui laissant le choix embarrassant de sa malédiction ou de Steffen. A ces mots, Caroline perdit l'usage de ses sens; elle tomba évanouie aux pieds de son père : on eut toutes les peines du monde à la faire revenir; encore étoit-elle si foible, lors-

qu'elle eut repris ses sens, qu'on fut obligé de la mettre au lit. M. Berthold reprocha à sa femme son emportement, & rien ne fut encore décidé à cet égard. D'un autre côté, les manœuvres de l'associé, dans la direction absolue des affaires de la maison, étoient déjà telles, qu'il falloit que bientôt Berthold reconnût le malheur de sa confiance. Sur ces entrefaites, la pauvre Caroline, tourmentée par sa mère, tomba dangereusement malade. Une fièvre brûlante la dévoroit. Tout l'art des Médecins étoit impuissant contre son mal; il fit en peu de temps des progrès si rapides, que l'on commençoit à douter de la possibilité de la rendre à la vie. Elle alloit mourir victime de la volonté de ses parens. Cependant son mal prit un autre caractère; elle tomba dans cet état de langueur où les contradictions même ne sauroient rendre le mouvement à la nature. Madame Berthold crut qu'elle de-

voit profiter de cette circonſtance pour remettre ſur le tapis le projet du mariage avec Steffen. La pauvre Caroline, harcelée de nouveau, excédée de repréſentations, de reproches, conſentit enfin à ſe ſoumettre aux ordres de ſa mère : mais elle demanda du temps.

Quant à M. Steffen, tout en faiſant ſa cour à la fille de la maiſon, il avoit épiſodiquement ſéduit la ſervante. Exercé à l'intrigue, il s'étoit conduit avec tant de myſtère, que ſa liaiſon étoit ignorée de tout le monde : mais la nature, dont les opérations ne s'accordoient pas avec celles de l'adroit Steffen, alloit indiſcrètement mettre tous les yeux dans la confidence, s'il n'eût pas pris la ſage précaution d'éloigner l'objet de ſes amours, en lui faiſant prétexter une maladie qui ne lui permettoit pas de continuer ſon ſervice. Elle ſe retira dans un des fauxbourgs, & là, elle mit au monde le gage indiſcret de leur mutuelle tendreſſe.

Quand le Lecteur saura que les affaires de Steffen ne faisoient qu'aller en augmentant, & qu'un jour étoit déjà fixé pour son union avec Caroline, il nous permettra bien de ramener son attention sur le sort actuel de David, que nous avons laissé à Hambourg.

David recueilloit à Hambourg les fruits d'une conduite honnête & soutenue. Sa position étoit avantageuse ; mais son ame n'étoit pas tranquille : l'image de Caroline venoit sans cesse rappeler à son souvenir des momens heureux, trop tôt écoulés. Pour comble de malheur, les consolations de l'espérance étoient pour jamais bannies de son cœur. Le bruit du mariage de Caroline avec Steffen étoit déjà parvenu jusqu'à lui. D'un autre côté, ses affaires avoient pris une si bonne tournure, qu'avec ses appointemens, les profits de son économie & de ses placemens, il avoit amassé une certaine somme. Le

hasard, qui paroissoit le servir en dépit de lui-même, lui offroit encore une perspective d'établissement très-avantageux. La fille aînée de M. Derham s'étoit prise de goût pour lui. David reçut plusieurs marques de sa prévention, auxquelles il répondit avec beaucoup de politesse & de sang froid. Des regards, elle passa aux agaceries, des agaceries à des attentions qui pouvoient être prises pour des avances. David, incapable de feindre & de tromper, conserva toujours le même extérieur. Son cœur étoit absolument attaché à Caroline, au séjour de Breslau, & à M. Berthold, quoiqu'il n'eût reçu de lui aucune réponse aux lettres qu'il lui avoit écrites. Il est vrai que Steffen les avoit toutes interceptées. Un jour que David, toujours préoccupé de ses souvenirs, ne voyoit que dans l'éloignement l'accomplissement de ses vœux, un rayon d'espérance parut briller à sa pensée. Deux étrangers

gers s'offrent à sa rencontre, au moment où il alloit à la bourse, l'un d'eux richement vêtu, l'autre avec un habit noir très-modeste. Ce dernier attira singulièrement l'attention de David. Leurs regards s'étant rencontrés, leur surprise fut égale, leur mouvement le même. Me trompé-je, Monsieur, lui dit l'étranger; ne nous sommes-nous pas vus à Breslau? Vous ne vous trompez point, dit David avec vivacité; c'est moi, c'est David qui presse dans ses bras M. Fromman, son ancien Instituteur. Des embrassemens aussi tendres que sincères les tinrent long-temps occupés l'un & l'autre, & leurs questions mutuelles roulèrent sur la cause qui les rapprochoit dans une ville aussi éloignée du lieu où ils s'étoient connus. M. Fromman lui apprit qu'après avoir accompagné M. Carles, le fils d'un riche Commerçant, dans ses voyages en Suisse, en Italie, en France, & en Angleterre, il étoit

revenu par la Hollande, & se disposoit à regagner Breslau, où sa course devoit se terminer. David, ne voulant pas s'expliquer dans le moment sur l'événement terrible qui l'avoit éloigné d'un séjour toujours cher à son cœur, donna à cet éloignement la cause la plus plausible; & voulant cependant, dans un autre moment, s'ouvrir à l'amitié, il invita ces Messieurs à venir le voir, dans l'après-dînée, chez M. Derham. Il les quitta, après avoir reçu leur promesse, & s'en retourna le cœur plein de joie. A son arrivée, il laissa éclater ses transports avec si peu de modération, que M. Derham fut un moment prêt à croire que sa raison étoit égarée : mais lorsqu'il en sut le motif, la sensibilité de David le toucha jusqu'aux larmes; & sachant que le fils de M. Carles, de Breslau, devoit accompagner l'ami de David, curieux de faire connoissance avec le fils d'un Négociant dont

le nom & la probité étoient si bien établis, il resta chez lui pour les retenir à souper. A l'arrivée de son ami, David le présenta, ainsi que son compagnon, à M. Derham, qui s'empara de ce dernier, & laissa M. Fromman & son ancien élève s'entretenir ensemble.

David satisfit la curiosité de M. Fromman sur ce qui l'avoit attiré loin de sa patrie, en lui racontant par quel enchaînement de circonstances heureuses & malheureuses, d'abord accueilli, ensuite renvoyé de chez M. Berthold, il se trouvoit alors chez M. Dérham à Hambourg. Vous pouvez juger, ajouta-t-il, vous qui avez vu les premiers développemens de mon caractère, si j'ai été capable de tromper mon bienfaiteur & de m'approprier son bien. M. Fromman, convaincu de la probité de David, fut tenté d'imputer tout à Steffen, dont il avoit été nécessairement question dans ses aveux, sur-tout lorsqu'il apprit

que son ami n'avoit reçu aucune réponse aux lettres écrites à M. Berthold. Dans ce moment, M. Carles s'approchant, & ayant entendu les derniers mots prononcés par David, s'offrit d'être le porteur de lettres nouvelles qu'il écriroit vraisemblablement, & de les remettre dans les mains de M. Berthold lui-même. A mesure qu'on l'instruisoit du fait, son intérêt croissoit pour David : il regarda comme un bonheur de contribuer à faire éclater l'innocence d'un ami de M. Fromman. M. Derham vint encore exciter ces dispositions, en vantant les bonnes qualités de David, son heureux caractère, son intelligence précieuse, sa conduite exemplaire. La calomnie, dit-il, a voulu le perdre dans mon esprit; je l'ai soupçonnée & réprimée. Vous frémiriez, Messieurs, en lisant une lettre anonyme que j'ai reçue il y a quelques mois sur ce digne homme; je l'ai renfermée dans mon secré-

taire, & je vais l'en tirer, pour l'opposer à l'opinion si juste que je viens de vous donner de lui.

M. Derham se leva, & revint bientôt, la lettre à la main. Elle passa successivement sous les yeux de M. Carles, de M. Fromman, & parvint à David, qui reconnut l'écriture du premier Commis Steffen. L'indignation des voyageurs, l'impatience de justifier un ami, & de hâter la juste punition d'un intrigant, leur fit sentir de quelle importance il étoit de presser leur départ pour Breslau : en conséquence ils ne tardèrent pas à prendre congé de leur hôte, & le lendemain ils étoient déjà loin de Hambourg. Mais M. Fromman ayant appris qu'Otto, pour lequel il avoit toujours conservé une tendre affection, étoit établi à Leipsik, ne put s'empêcher de consacrer un jour au plaisir de le revoir.

David avoit remis à M. Carles une lettre pour M. Berthold. On

conçoit qu'elle étoit remplie du regret d'en avoir écrit déjà qui étoient restées sans réponse. Les expressions les plus tendres & les plus respectueuses y étoient répandues à chaque ligne. Elle contenoit, en même temps, des propositions avantageuses au commerce de M. Berthold, relativement à la différence des prix entre certaines marchandises de Breslau & de Hambourg, dont il donnoit un détail comparatif.

Cette lettre fit sur M. Berthold une impression profonde. Etonné de ce que lui apprenoit David, relativement au prix des marchandises, il alla, pour s'assurer du fait, demander à Steffen ce que certains objets pouvoient valoir à Hambourg. Celui-ci, peu préparé à une telle question, évita d'y répondre positivement, en disant qu'il falloit attendre le prochain Courrier. Le perfide associé avoit bien ses raisons, puisque, dans l'intervalle,

devoit se faire son mariage avec Caroline. M. Berthold prit le parti d'attendre. Le même jour, il s'éleva une dispute assez vive entre le Teneur de livres & Steffen. Ce dernier traita si durement son inférieur, qu'il s'en fit un ennemi irréconciliable; car dès le lendemain, ayant voulu le ramener par un petit présent, le Teneur de livres le refusa avec dédain.

La pauvre Caroline, victime de sa docilité, commençoit, depuis quelques jours, à sourire à l'espérance. Son père avoit secoué la tête deux ou trois fois, lorsqu'il avoit été question de Steffen, & cette particularité n'avoit point échappé à son attention. M. Berthold s'étoit aperçu de la diminution du produit ordinaire de ses expéditions pour la Hollande; & s'il falloit en juger par la lettre de David, les avantages ne pouvoient en être douteux. Cette lettre de David étoit parvenue par une voie détournée, dont

s'étoit servi M. Carles, afin qu'elle fût plus promptement rendue. M. Berthold, dans sa réponse, n'avoit pu s'empêcher de traiter David avec beaucoup d'égards, & même de tendresse, soit qu'il conservât le souvenir de ses premiers sentimens, soit qu'il pressentît, d'après les soupçons qu'il avoit conçus sur le compte de Steffen, qu'il alloit perdre ses premières impressions.

M. Carles & M. Fromman arrivèrent à Breslau. La joie du jeune voyageur à l'aspect de sa patrie & de sa famille, ne lui fit rien perdre de son zèle pour David. Il lui manquoit une occasion de rencontrer M. Berthold, ou de s'introduire chez lui : son père lui en fournit le moyen, & sur le champ on porta, de sa part, une invitation à M. Berthold de venir prendre du thé, dans l'après-midi, à la maison de M. Carles. Comme les deux maisons n'avoient aucune relation d'affaires, M. Berthold fut surpris de

se voir ainsi prévenu, & n'eut surtout aucun pressentiment de ce qui pouvoit lui attirer cette politesse. Il se rendit à l'heure indiquée. Après les premiers complimens, M. Fromman prit la parole. Pardonnez, dit-il à M. Berthold, si je suis la cause qui a déterminé M. Carles à vous déranger de vos occupations pour vous faire venir ici. Un motif intéressant est mon excuse.

M. BERTHOLD.

Expliquez-vous, Monsieur, sans délai; je suis prêt à vous écouter.

M. FROMMAN.

Il s'agit de réparer le tort fait à l'honneur d'un homme irréprochable.

M. BERTHOLD.

Je ne crois pas être dans ce cas-là; mais nommez-moi l'homme auquel je dois une telle réparation.

M. Fromman.

David Rumberg, mon élève & mon ami.

M. Berthodd.

Je n'ai jamais eu sur son compte des soupçons décidés; mais ne sachant à qui imputer un événement dont ses devoirs le rendoient responsable, j'avoue que j'ai conçu des doutes....

M. Fromman.

Sans vouloir offenser personne, je ne puis vous cacher, Monsieur, que M. Steffen, votre associé, est pour moi un personnage suspect.

M. Berthold.

Mes idées à cet égard sont encore incertaines. Tout ce que je puis dire, c'est que c'est lui qui m'a éclairé sur les démarches de David, & que ses dépositions m'ont été confirmées depuis par mes gens.

M. FROMMAN.

Pure noirceur, mon cher Monsieur Berthold ; on les a corrompus, j'en réponds.

M. BERTHOLD.

A la vérité, j'ai reçu de David, il y a quelques jours, une lettre dont les expressions & le langage annoncent un honnête homme.

M. FROMMAN.

Quelle opinion concevriez vous d'un traître qui chercheroit, par toutes sortes de moyens, à déshonorer quelqu'un dont il n'a pas à se plaindre ?

M. BERTHOLD.

Je le regarderois comme un scélérat.

M. FROMMAN.

Lisez, Monsieur, & jugez.....

(M. Fromman présenta alors à M.

Berthold la lettre anonyme dont nous avons parlé, que M. Derham lui avoit confiée.) De quelle main croyez-vous que ſoit cette lettre ?

M. BERTHOLD.

Sans doute d'un ennemi de David.

M. FROMMAN.

Par conſéquent d'un ſcélérat.... Elle eſt de la main de Steffen.

M. BERTHOLD.

Cela n'eſt pas poſſible.

M. FROMMAN.

Rien n'eſt plus vrai. M. Derham, à qui elle étoit adreſſée, n'en a pas conçu la moindre méfiance contre l'irréprochable M. Rumberg ; & jamais il n'en auroit parlé, ſi la converſation ne fût tombée ſur cette malheureuſe aventure.

M. BERTHOLD.

Ah ! Meſſieurs, quelle découverte ! qu'elle eſt tardive !

M. CARLES *le père.*

Le temps, Monsieur, en découvrira peut-être d'autres. Votre Steffen, à ce que m'ont dit des personnes dignes de foi, traite secrètement avec des Juifs. Mettez-vous sur vos gardes; on ne sauroit prendre trop de précautions contre cet homme-là.

M. BERTHOLD.

Une affaire sur laquelle j'attends des éclaircissemens de David lui-même, me donne déjà beaucoup d'inquiétude.

M. CARLES *le père.*

Quand devez-vous recevoir la réponse?

M. BERTHOLD.

Dans quinze jours.

M. FROMMAN.

Vraisemblablement, Monsieur,

à cette époque vos soupçons sur le compte de David seront totalement dissipés.

M. Berthold.

J'ai quelques raisons pour le croire.... & certainement, lorsque je serai convaincu de son innocence, mon injustice sera bientôt réparée.

M. Berthold ne put soutenir plus long-temps cet entretien : troublé par une foule d'idées sombres, il prit congé, & retourna chez lui. Avant d'entrer chez sa femme, il monta chez Caroline, pour lui dire que son mariage avec Steffen pourroit bien être différé, par des raisons qui vraisemblablement..... M. Berthold n'acheva pas; & ces derniers mots furent répétés par Caroline, long-temps après que son père l'eut quittée. Plus réservé devant sa femme, il ne laissa rien apercevoir; il attendoit, pour s'ex-

pliquer, des preuves plus positives & plus certaines. Un événement assez simple servit bientôt à confirmer les soupçons déjà conçus par M. Berthold. Comme Steffen étoit occupé à son bureau à inscrire quelques notes sur son registre secret, le Commis, qui conservoit au fond de son cœur le souvenir des propos injurieux de l'Associé, cherchoit à deviner ce que pouvoit renfermer ce registre particulier, lorsqu'il vit entrer le Juif Aaron, qui tint une conversation à voix basse avec M. Steffen. De temps en temps l'entretien s'animoit, & sans les entendre, le Commis jugeoit bien qu'ils n'étoient pas d'accord, surtout quand il vit le Juif s'éloigner avec humeur, & Steffen, après avoir cherché un moment dans ses papiers, courir après le Juif, comme s'il lui eût enlevé quelque chose d'essentiel. Le Commis profita de ce moment pour examiner le registre : il vit des choses de la

plus grande importance pour M. Berthold ; & décidé à lui découvrir tout, il n'en témoigna rien à Steffen lorſqu'il reparut. Deux heures après cet événement, M. Berthold entra. Le Commis auroit bien voulu entamer la confidence ; mais M. Berthold ne lui parut pas en diſpoſition favorable pour la recevoir. Dans toute la maiſon, il régnoit ce jour-là une contrainte générale ; chacun avoit ſon ſecret, & s'obſtinoit à le garder. Madame Berthold s'étoit bien aperçu du maintien de ſon mari avec leur Aſſocié ; mais elle ne ſavoit comment en expliquer la cauſe, & n'oſoit faire la moindre queſtion. Sa confiance dans Steffen, la manière dont il vivoit, la conſtance de ſes ſoins apparens, tout éloignoit de ſon eſprit la moindre crainte d'une infidélité de ſa part. M. Berthold, qui avoit chargé David de l'informer du prix du change de Hambourg, & de telle & telle mar-

chandiſe, attendoit ſa réponſe, afin d'avoir contre Steffen une pièce convaincante. Elle arriva au bout de huit jours, & dès-lors le bandeau tomba tout à fait de ſes yeux. Laiſſons-le en proie à l'indignation d'avoir donné ſa confiance à un traître, & au repentir d'avoir injuſtement condamné un innocent.

David commençoit à entrevoir l'avenir ſous un aſpect plus conſolant. Il ſavoit du moins que ſa réputation étoit rétablie, à en juger par les expreſſions de ſon ancien maître : il ſe livroit quelquefois à l'eſpoir de rentrer tout à fait en grace auprès de lui. Peut-être ne ſavoit-il pas combien Madame Berthold étoit ſon ennemie déclarée. Il eſt vrai qu'il la connoiſſoit aſſez changeante, pour ne pas s'en inquiéter beaucoup. M. Derham, chez qui il travailloit, s'étoit tellement attaché à lui, qu'il lui avoit offert ſa fille, avec une ſomme conſidérable. David, fidèle à ſa chère Ca-

roline, avoit refusé, & avoit tellement su ménager, dans son refus, l'amour-propre du père & de la fille, qu'il s'étoit fait un mérite à leurs yeux, de ce qui devoit naturellement les indisposer contre lui.

Un nouvel ordre de choses avoit mis tout en fermentation dans la maison Berthold. Suivons le cours des événemens. Le père de Caroline, le jour que la lettre de David arriva, descendit au comptoir, & s'assit à la place qu'il avoit occupée autrefois. Les yeux de Steffen s'agrandirent, en voyant une chose à laquelle on n'étoit plus accoutumé depuis long-temps. Qui peut, dit-il en composant son visage, nous attirer votre visite aujourd'hui, Monsieur Berthold? Donnez-moi, répondit celui-ci, la facture des marchandises de Hambourg. Steffen, embarrassé, essaya de gagner du temps. Je l'ai ici, reprit-il : je ne sais pourquoi je ne vous l'ai pas montrée. Eh bien, montrez-la moi.

Steffen cherchoit, mais il cherchoit en vain. Au reſte, dit M. Berthold, elle ſera ſur le livre; & s'adreſſant au Commis, il lui ordonna de lui apporter le regiſtre. Le Commis aſſura qu'il n'avoit point connoiſſance de cet article; mais que M. Steffen étoit en état de le mettre ſous ſes yeux. Je veux, dit M. Berthold en ſe levant, qu'on me la montre demain matin : entendez-vous, Monſieur Steffen?

Tant de mouvemens troubloient tellement le perfide Aſſocié, qu'il ne ſavoit ce qu'il faiſoit : il marchoit à grands pas, s'aſſeyoit, ſe relevoit, ſe tordoit les mains; tantôt penſif, tantôt agité, il étoit partagé entre mille idées qui ſe ſuccédoient & ſe contrarioient ſans ceſſe. Le Commis penſa que l'occaſion étoit favorable pour faire ſa déclaration à M. Berthold : il lui fit demander un moment d'entretien, & lui repréſenta les dangers auxquels ſon Aſſocié expoſoit la fortune

d'une famille qui l'avoit comblé de bienfaits. Il n'oublia pas la conversation secrète de Steffen avec le Juif Aaron, & le regiſtre particulier qui renfermoit les preuves de ſon infidélité. M. Berthold remercia le Commis de ſes avis importans, & fit demander à M. Carles le père ſi ce jour même il pouvoit le rencontrer chez lui, ainſi que M. ſon fils & M. Fromman. Sur leur réponſe, il ſortit, & ſe rendit auprès d'eux. Après leur avoir fait part des découvertes de la veille, de la déclaration du Commis, il leur demanda leur avis ſur la manière dont il devoit ſe conduire dans cette circonſtance. M. Carles le père, qui étoit ferme & réſolu, lui conſeilla, ſans balancer, de faire poſer les ſcellés ſur les papiers de Steffen, & de le faire mettre en priſon, ſi l'on trouvoit des pièces d'une nature à dépoſer fortement contre lui. Sans perdre de temps, il envoya chez un Conſeiller, avec lequel il

étoit fort lié, pour savoir s'il vouloit l'attendre ou se rendre chez lui. Le Magistrat apporta lui-même sa réponse, croyant ne devoir pas perdre un instant pour obliger son ami. Sur l'exposition des faits, il trouva des indices suffisans pour faire arrêter le coupable, & prit des mesures pour se transporter le lendemain chez M. Berthold, assisté des Officiers de Justice nécessaires à cette expédition.

Le lendemain, de grand matin, M. Berthold descendit au comptoir pour demander à Steffen la facture, objet de la recherche inutile de la veille. Steffen la présenta. « Elle étoit, dit-il, parmi des papiers, & je l'ai trouvée hier au soir. Je vous l'aurois apportée, si l'on ne m'avoit pas dit que vous étiez sorti ». M. Berthold, au premier examen, s'aperçut d'une erreur dans la date & dans la somme, & demanda à Steffen raison de cette erreur. Il fut interrompu par l'arrivée

de deux Conseillers qu'on lui annonça, & qui se mirent en devoir de faire les recherches d'usage. L'un d'eux, s'adressant à Steffen, lui demanda ses écritures.

STEFFEN.

Les voici toutes.

LE CONSEILLER.

N'en avez-vous point d'autres?

STEFFEN.

Aucunes.

LE COMMIS.

Permettez, Monsieur; j'ai des raisons pour vous engager à obliger M. Steffen de produire un registre que je lui connois.

STEFFEN.

Rien n'est plus faux. (*En disant ces mots, il trembloit comme la feuille agitée.*)

Sur le propos du Commis, on visita papiers, registres, bureau, sans rien trouver : il ne restoit qu'une armoire obscure pratiquée dans la muraille. On en demanda la clef à Steffen, qui déclara n'en point avoir. Un Serrurier fut mandé. A son arrivée, Steffen fit un mouvement pour s'opposer à l'ouverture de l'armoire; on le retint. La première chose qui tomba sous la main, fut une double clef de la caisse (celle dont il s'étoit servi dans le temps pour voler David). On trouva aussi le registre de ses opérations secrètes; & sur ce témoignage authentique, MM. les Conseillers opinèrent que leurs perquisitions pouvoient s'arrêter là. On s'assura ensuite de la personne de Steffen, pour lui faire son procès dans toute la rigueur de la loi.

Quelle fut la surprise de Madame Berthold, que la curiosité avoit fait descendre, lorsqu'elle vit son protégé entre les mains des

Recors, accompagnés de deux Conseillers ! Que signifie tout ceci? s'écria-t-elle, où vont-ils le mener? En prison, lui répondit M. Berthold; & peut-être expiera-t-il bientôt, par une catastrophe, sa conduite frauduleuse envers nous. Sachez qu'il méditoit notre ruine, & qu'il n'avoit déjà que trop avancé son ouvrage. Madame Berthold, toujours prévenue, vouloit encore le défendre. Ce sera peut-être, ajouta-elle, quelque noirceur tramée de loin par David. A ces mots, elle fut interrompue par son mari, qui lui recommanda, sur toutes choses, les plus grands égards pour le nom respectable de M. Rumberg. Nous serions-nous trompés, s'écria-t-elle, encore plus surprise, sur le compte de tous deux? Que trop, répondit M. Berthold. Comment donc faire, reprit-elle, comment réparer mon injustice? voudra-t-il me la pardonner? Ne seroit-il pas possible de le faire revenir? .... C'est ce

que

que nous verrons, continua le père de Caroline; mais que ma fille descende. Caroline avertie se rendit aux ordres de ses parens, pour recevoir la nouvelle consolante de la rupture absolue de son mariage avec Steffen. Dans les transports de sa joie, elle les embrassoit tour à tour; il lui sembloit qu'elle leur devoit une seconde fois la vie. Madame Berthold, très-inconsidérée par caractère, promit à sa fille que David seroit son mari; que son père ne se refuseroit point à ses vues légitimes: mais celui-ci prudemment ne répondit rien, afin de prévenir l'effet subit de deux impressions opposées: il vouloit ménager à sa fille le passage dangereux de la tristesse à la joie.

Steffen avoit tout avoué au premier interrogatoire, & ses intrigues pour conduire dans la suite M. Berthold à une banqueroute absolue. La circonstance du vol fait dans la

caisse, au moyen d'une double clef, fut également déclarée.

Sur ces entrefaites, arriva Louise, cette servante que Steffen avoit éloignée, de peur que l'on ne découvrît sa liaison avec elle. Inquiète d'un bruit qui s'étoit déjà répandu, elle venoit chercher d'affreuses instructions. Que devint-elle, lorsqu'elle apprit que Steffen venoit d'être arrêté! Dans son trouble extrême, elle raconta qu'elle avoit un enfant de lui; qu'elle avoit été séduite sur la foi du mariage, & que, depuis, il lui avoit promis de lui faire un sort avantageux, dès qu'il auroit épousé Mademoiselle Caroline.

Il falloit entendre les exclamations de Madame Berthold après le récit de Louise, & voir sa promptitude à passer d'un sentiment à un autre! Pour M. Berthold, il se contenta de faire quelques reproches à Louise, & de lui donner de

quoi se soutenir elle & son enfant, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé à se placer.

A la faveur de tous ces événemens, la maison Berthold prenoit une nouvelle face ; chacun paroissoit y respirer plus librement. La grande affaire étoit de savoir comment on s'y prendroit pour rappeler David. Il se présentoit quelques difficultés, en ce que l'on savoit de quelle utilité il étoit à M. Derham, & tous les sentimens qu'il avoit inspirés par sa conduite. Caroline proposa un expédient qui fut regardé comme très-raisonnable ; c'étoit d'engager M. Fromman à écrire à David de se rendre à Breslau. M. Fromman fut donc mandé, & invité à dîner pour le lendemain. Sa réponse à la proposition de la famille Berthold, fut une proposition nouvelle de sa part, qui consistoit à permettre à Mademoiselle Caroline d'écrire au nom de ses parens une lettre à M. Rum-

berg, par laquelle on l'inviteroit à venir recevoir toutes les réparations que méritoit une trop longue erreur sur son compte. M. Fromman connoissoit assez les sentimens de son ami, pour ne pas douter de son empressement à se rendre auprès d'une famille qu'il chérissoit toujours, malgré la distance & les motifs qui les séparoient. Ce dernier avis prévalut, & en conséquence Caroline reçut ordre de son père d'insérer une lettre particulière dant celle qu'il alloit écrire à David. Les expressions de M. Berthold étoient telles, qu'il auroit pu les adresser à un fils bien aimé. Quant à Caroline, nous ne voulons pas faire perdre au Lecteur un seul mot de son billet.

« Si vous pouviez, mon cher David, vous refuser, par quelque motif que ce fût, aux instances de mon père, il me reste l'espérance de vous déterminer en faveur des miennes. Que de momens écoulés

ſans nous voir ! Hâtez-vous. Songez qu'un moment de retard eſt un moment perdu, & concevez combien il en va coûter à mon impatience juſqu'à votre retour. Je ne veux point de réponſe à ma lettre, ſi ce n'eſt votre préſence ».

CAROLINE.

Qu'on ſe figure la ſatisfaction que peut cauſer une telle lettre, en pareille circonſtance, à celui qui la reçoit ? David ſe laiſſa tomber à genoux ; & le cœur gros de ſoupirs, les yeux baignés de larmes de joie, il adreſſa au ciel une oraiſon muette, plus dévote cent fois que la prière la mieux prononcée. Il courut à M. Derham lui demander la permiſſion de prendre congé de lui. Celui-ci, ſentant tout ce qu'il perdoit en David, ne put s'empêcher, en l'engageant à profiter de ſon bonheur, de laiſſer apercevoir combien il ſe prêtoit

difficilement à cette séparation. David répondit à M. Berthold, & fixa le jour de son départ & de son arrivée. Le surlendemain, ayant mis ordre à toutes ses affaires, il alla embrasser M. Derham avant de partir; leurs adieux furent des remerciemens & des éloges respectifs: toute la famille embrassa David. La fille aînée s'avança, l'air abattu, tenant dans sa main une très-belle montre à répétition; & d'une voix attendrie, « David, dit-elle, vous partez! votre bonheur tient à la destinée d'une autre que moi. Recevez du moins ce foible gage d'un attachement que je n'ai pas su vaincre, & qu'il n'étoit pas en votre pouvoir de partager. Lorsque vous y consulterez les heures, rappelez-vous qu'il est bien peu d'instans où vous ne soyez présent à mon souvenir.... ». David demeuroit interdit; il hésitoit, ne sachant s'il devoit accepter un si riche présent. M. Derham devina ce qui se passoit

en lui; & pour ménager sa délicatesse, le pressa d'y consentir au nom de toute sa famille réunie. Il partit enfin, & n'oublia pas sans doute, en passant par Leipsik, de visiter son cher Otto. Il lui raconta rapidement l'heureuse révolution de sa destinée. Trop pressé pour s'arrêter, il lui promit un détail plus circonstancié des événemens auxquels il devoit le changement de sa fortune.

Il sembloit à David que le temps, les chevaux, & les postillons s'étoient réunis pour irriter son impatience. Enfin il aperçoit, dans le lointain, la pointe des clochers de Breslau. Combien son cœur fut ému! quelle comparaison il fit alors entre le moment de son départ & celui de son retour! Il alloit entrer dans les faubourgs; le postillon s'arrête : un fer manquoit à l'un de ses chevaux, il falloit le remettre absolument. David, pendant l'intervalle, dépouilla ses habits de

voyage, & chercha, dans un habit plus recherché, à tirer tout le parti qu'il pouvoit des dons qu'il avoit reçus de la nature. Enfin il entre dans Breslau; il arrive à la porte de M. Berthold : les gens qui le reconnurent, qui l'avoient autrefois considéré, chéri, se récrièrent de joie en le voyant; on n'entendoit qu'un cri dans toute la maison : *M. David est ici !* David parvient à l'appartement de M. Berthold; il est déjà pressé dans ses bras; il le nomme son père; il en est reçu comme un fils après une longue absence. Madame Berthold étoit accourue. Pardonnez-moi, mon cher Monsieur Rumberg, dit-elle en s'avançant vers lui, j'ai été prévenue contre vous. Tous les jours on peut se tromper; j'espère que vous n'en conserverez point de rancune. David répondit par un compliment poli, & Madame Berthold ne pensa plus à ce qui s'étoit passé. Caroline avoit marché sur

les pas de sa mère, gémissant d'être obligée de modérer son empressement. Les regards des deux amans se rencontrèrent, & leurs cœurs s'entendirent. Il fut permis à David d'embrasser sa chère Caroline; & ce baiser, peut-être, eût été moins tendre, s'il n'avoit pas eu des parens pour témoins. On croit, sans peine, que la bonne tante rassembla toutes ses forces pour venir se jeter au cou du voyageur. On n'entendit pas exactement ce qu'elle lui disoit; mais l'ame sensible de David comprit fort bien ce qu'elle vouloit lui dire. A sa suite, les Commis, les domestiques, les servantes, tous vinrent célébrer cet heureux retour; c'étoit un jour de joie pour toute la maison. Au moment même, arrivèrent M. Carles le père, son fils, & M. Fromman, que M. Berthold avoit prévenus. L'impression touchante que fit sur David cette charmante surprise, ne peut être rendue par aucune expression.

Peu de jours après, la sentence de Steffen, portant prison perpétuelle, fut commuée en bannissement, par les sollicitations de M. Berthold. Libre de tout soin, il abandonna son commerce totalement à David. Caroline & son amant furent unis, & leur bonheur & leurs vertus ne se démentirent jamais.

LE JUGEMENT DE L'AMOUR SUR LE CONGRÈS DE CYTHÈRE.

ON a lu, dans le premier Volume du mois de Juillet dernier, la traduction d'un Ouvrage italien, intitulé *le Congrès de Cythère, d'après l'italien d'Algarotti.* Le morceau que nous allons rapporter, est la continuation de cette production critique par le même Auteur. Le Traducteur est également le même. En nous adressant son travail, il nous demande de l'indulgence : nous adressons sa prière au Public.

L'HISTOIRE du *Congrès de Cythère* étoit à peine sortie de dessous la presse, que, malgré le bruit de la guerre qui assourdissoit l'Univers, chacun crut qu'il étoit du bon ton de la lire. On désiroit de savoir ce que l'Amour vouloit de ses fidèles sujets, dans cette grande diversité d'opinions qui partageoient les humains; quelle sorte de culte lui étoit le plus agréable; & par quelle plus sûre voie on pouvoit arriver à la félicité qu'il procure. Mais il falloit des peines infinies pour parvenir seulement à voir le titre de ce Livre. On l'avoit distribué à fort peu de personnes; la préférence, à cet égard, marquoit une faveur singuliere; quelque prix qu'on en offrît, on ne pouvoit le trouver chez aucun libraire; tandis qu'au contraire on auroit dû, pour le bien général, le répandre avec profusion.

On crut d'abord que ce n'étoit

qu'un manège de l'Amour, qui répand ordinairement sur ses actions un certain air de mystère, pour y attacher plus de prix. On alla jusqu'à dire qu'il ne falloit pas moins de soins & de peines pour entendre ses volontés que pour obtenir ses faveurs. Mais aussi-tôt que quelques personnes judicieuses eurent lu cet écrit, on vit clairement que ces difficultés n'avoient pris leur source ni dans le mystère, ni dans d'autres causes semblables ; qu'elles étoient un artifice de l'Historien, ou plutôt un tribut de sa conscience, qui lui reprochoit d'avoir altéré la vérité dans plusieurs endroit de cet Ouvrage, & imposé hardiment dans d'autres. Honteux de sa faute, il ne pouvoit se résoudre à *affronter* le grand jour, semblable en cela à ces belles qui ne se mettent qu'à contre-jour ou derrière un paravent, & ne se laissent voir au lit qu'à leurs confidens & à leurs amis.

Enfin cette histoire étant devenue publique, & peut-être malgré son

Auteur, on s'aperçut de toutes les erreurs dont elle étoit remplie. Quelle rumeur s'éleva alors contre elle, de toutes les parties de l'Europe ! Les trois dames qui y jouoient un rôle si important, & qui avoient été députées à Cythère, de France, d'Angleterre, & d'Italie, en furent singulièrement offensées. Elles protestèrent toutes trois formellement, dans les différens cercles, qu'elles ne pouvoient presque pas reconnoître, dans les discours de ce Livre, ce qu'elles avoient prononcé en présence de l'Amour; que rien n'étoit plus faux que la plus grande partie de ce qu'on faisoit dire à ce Dieu, bien qu'elles n'eussent pas été présentes lorsqu'il avoit parlé; que les omissions & les erreurs y régnoient si généralement, que dans cette Histoire, où l'importance du sujet demandoit que la vérité en fût la base unique, tout étoit gâté ou défiguré. L'humeur de ces dames s'accrut à tel point, qu'après avoir fait parvenir leurs plaintes à l'Historien, qui se tenait prudem-

ment caché, elles délibérèrent d'envoyer à Cythère, pour l'accuſer ſolennellement devant le Dieu, & le faire enſuite punir ſuivant l'énormité de ſon délit.

Après pluſieurs lettres & pluſieurs courriers expédiés réciproquement à Londres, à Paris, & à Gênes (ce qui donna beaucoup à penſer aux ſpéculateurs, & fit remplir les gazettes de fauſſes nouvelles), il fut conclu d'envoyer *Erotique* (1) à Cythère. C'étoit un favori de l'Amour; il avoit demeuré dans les différentes Cours de l'Europe, & il étoit bien connu des trois dames, avec leſquelles la chronique ſcandaleuſe vouloit même qu'il eût eu quelque amoureuſe intrigue : du reſte, homme impartial, & qui, ſans aucun reſſentiment contre le coupable Hiſtorien, étoit capable de ſoutenir fortement la cauſe de la vérité.

(1) Nom formé du grec ἔρως, qui veut dire *Amour*.

Le temps de ſon voyage fut remis à l'entrée du printemps prochain, parce que l'Amour, après avoir, pendant le carnaval, donné ordre dans les différentes villes aux affaires de ſon Empire, a coutume en ce temps-là d'aller à la campagne à Cythère, pour y jouir du repos. Erotique s'embarqua donc ſur un bâtiment neutre au port de Naples, dans le commencement d'Avril ; mais quoique les vents fuſſent favorables, il ſe vit beaucoup retardé dans ſon trajet par l'Amiral Anglois, qui croiſoit alors dans la Méditerranée, & qui ne vouloit rien entendre à un vaiſſeau ſans charge, dont la commiſſion étoit pour l'Amour, & la deſtination à Cythère.

Enfin Erotique aborda dans l'île. La deſcription qu'on a lue de ce ſéjour charmant dans le *Congrès de Cythère*, ſe trouve aſſez fidèle. Il la tourna cependant quelque temps, dans l'intention de découvrir ces ruiſſeaux de nectar & ces arbres à feuilles d'émeraudes, ou tout au moins

quelques-uns de ces fruits qui rajeuniſſent ſeulement à les regarder ou à les toucher, dont parlent pluſieurs Auteurs claſſiques; & il vit que l'exagération étoit chez les Poëtes comme chez les Hiſtoriens.

Il fut bientôt conduit par la troupe des Ris & des Jeux, dans une ſalle antique, au Temple du Dieu. Là, il ne put ſe laſſer de voir le triomphe de l'Amour peint ſur les lambris de la ſalle; & comme l'Hiſtorien du Congrès n'a pas autrement donné la deſcription de ces tableaux, nous dirons pour la plus grande ſatisfaction de nos Lecteurs, que celle que Voltaire en a faite eſt aſſez exacte.

Sur un trône éclatant, contemplant ſes conquêtes,
Il fouloit à ſes pieds les plus ſuperbes têtes:
Fier de ſes cruautés plus que de ſes bienfaits,
Il ſembloit s'applaudir des maux qu'il avoit faits (1).

(1) J'ai préféré ces vers de Voltaire à la

Cependant la cruauté de cet en-

description du *Triomphe de l'Amour* par Pétrarque, qu'on trouve dans l'original.

Quattro destrico' via più che neve bianchi,
Soprà un carro di fuoco un garzon crudo,
Con arco in mano, e con saette à fianchi;
Contrà le quà' non val elmo, nè scudo:
Soprà gli omeri aves sol duo grand' ali
Di colormille, e tutto l'altro ignudo.
D'intorno innumerabili mortali,
Parte presi in battaglia, e parte uccisi,
Parte feriti da pungenti strali.

« Quatre coursiers plus blancs que la neige traînoient sur un char de feu ce cruel enfant. Il tenoit d'une main un arc; à son côté pendoit un carquois rempli de flèches, contre lesquelles l'épée & le bouclier sont d'un vain secours; de ses épaules sortoient deux grandes aîles brillantes de mille couleurs; du reste il étoit nu. Autour de lui on voyoit une foule innombrables de mortels, partie pris en bataille, & partie blessés ou tués de ses traits aigus ».

fant eſt tempérée par une douceur inexprimable dans le regard ; ſes bleſſures ne ſont qu'une ſource de plaiſirs, & la mort qu'il procure, celle d'une nouvelle vie.

Erotique ayant été introduit en la préſence de l'Amour, il lui parla avec aſſurance, & ſans doute *directement ;* & le Dieu lui fit auſſi ſans doute une réponſe en ſtyle *direct.* Mais comme ces diſcours *directs* ne ſe trouvent que chez les Hiſtoriens dont la fidélité eſt ſuſpecte, tandis que le ſtyle *indirect* paſſe pour le plus véridique, nous nous ſerviront auſſi de celui là. Nous dirons donc ſimplement qu'après ces préambules inutiles, conſacrés par l'uſage, & qu'on peut voir dans tous les complimens des Ambaſſadeurs, Erotique repréſenta au Dieu que le Congrès tenu à Cythère, loin d'avoir produit le bien qu'on en devoit néceſſairement attendre, n'avoit été au contraire qu'une ſource de débats & de ſcandale ; que la faute en étoit à l'Hiſtorien, qu'on accuſoit d'une

assez grande infidélité dans son récit; qu'on lui reprochoit, avec trop de raison, d'avoir, dans plusieurs endroits de son Ouvrage, cherché à induire les hommes en erreur sur une matière qu'il leur importoit si fort de connoître; de regarder comme une chose presque arbitraire le respect qu'on devoit à la vérité; & de la sacrifier sans scrupule à une plaisanterie & à un sarcasme; qu'au reste il ne vouloit pas, en produisant toutes les accusations qu'on l'avoit chargé d'exposer, abuser de la patience du Dieu, à l'exemple de l'Historien même, qui, par une indiscrétion sans exemple, avoit tenu pendant trois heures assis & attentif, un Dieu vif & ailé; qu'il suffiroit de lire les lettres que les trois Ambassadrices, pleines d'un juste ressentiment pour le mépris que l'on avoit marqué pour elles dans le Congrès, lui avoient écrites, & dont il présentoit à l'Amour les originaux, afin qu'ils fussent déposés dans les archives de Cythère, avec les minutes des discours de ces dames: qu'à

l'égard de ce que l'Hiſtorien faiſoit dire, contre toute vérité, à l'Amour dans ce même Congrès, il n'appartenoit pas aux mortels de prononcer, l'Amour ne pouvant avoir de meilleur interprète que lui-même.

Erotique fit donc lecture des trois lettres. Comme un ſingulier haſard nous les a procurées, nous croyons faire plaiſir à nos Lecteurs de les tranſcrire ici telles qu'elles ont été écrites, ſans la moindre augmentation ni altération.

LETTRE de Milady GRAVELY *à l'Hiſtorien du Congrès de Cythère.*

MA lettre ſera courte, comme celle d'une perſonne dont la ſeule ſcience eſt *de touſſer à propos & de manier l'éventail.* Je ne vous dirai rien de toutes les remarques que vous avez faites ſur mon habillement, & ſur la perſonne qui m'accompagnoit. Eh!

pourquoi, si l'un & l'autre ne vous plaisoient pas, les avoir détaillés si minutieusement? Mais je saurai bien vous dire que vous me faites parler de certaines choses, & me plaindre de certaines autres, dont je n'avouerai jamais avoir eu aucune connoissance, bien qu'il paroisse, selon vous, que j'y concentre toutes mes pensées (1). Ce flacon de sel, que vous me faites, en certaine occasion, porter au nez, est de l'invention d'un Italien qui contrefait mal les manières Angloises. Du reste, la force de notre ame n'est pas tellement assoupie, & nos mœurs ne sont pas si sauvages que vous voudriez le faire croire. Le soleil ne nous est pas non plus si défavorable, & nous n'avons point le cœur si émoussé, nous autres Anglois, que l'on ne connoisse aussi parmi nous l'Amour, ce baume de la vie. La seule différence qu'il y ait

(1) Ceci porte sur des endroits trop libres que le Traducteur a supprimés.

entre les autres nations & nous, c'eſt que nous n'avons pas coutume de faire parade des choſes que nous nous contentons de ſavoir poſſéder. En fait d'amour, ce qui doit être goûté dans le plus profond myſtère, doit-il être violé par des regards profanes ? Cette façon de penſer & d'agir a pu faire croire aux étrangers qu'on ne cultive point parmi nous ces plantes qui n'y croiſſent que renfermées & réchauffées par un feu caché, & qui toutefois n'en produiſent pas moins des fruits auſſi beaux & auſſi ſavoureux qu'ailleurs. Oui, Monſieur, ſi vous euſſiez daigné reſter plus longtemps *au milieu de la fumée de Londres*, peut-être auriez-vous été inſtruit de tout cela : mais vous y auriez certainement appris à être plus fidèle lorſque vous tranſcrivez les diſcours des autres ; vous auriez mieux connu nos affaires domeſtiques, & mieux parlé de nos affaires publiques.

LETTRE de Madame DE JAS au même.

JE ſuis au déſeſpoir, Monſieur, d'être forcée de manquer envers vous de cette politeſſe dont nous donnons l'exemple à l'Univers. Accuſez-vous vous-même de ma faute. Je n'aime pas plus que vous le ton que vous me forcez de prendre; & je me plains d'abord de me voir obligée à ſortir de mon caractère.

Je vous dirai donc, Monſieur, que votre hiſtoire ne fait voir que trop clairement qu'à Paris un étranger eſt toujours un étranger. C'eſt une tache originelle que toute l'eau de la Seine ne ſauroit effacer. Tout ce que vous me faites dire dans ma harangue ſuppoſée, démaſque un Italien qui a entendu comme il a pu, & tranſcrit de même ce qu'à débité l'Ambaſſadrice de la vive Nation Françoiſe. Qui ne croiroit, ſi l'on vouloit ajouter foi à

ce

ce que vous me prêtez si gratuitement, que l'Amour, en France, est inconstant & léger? Eh! où avez vous pris une pareille plaisanterie? Je ne vous parlerai point du Doyen, du Mathusalem des amours, rapporté par notre ingénieux Fontenelle, qui comptoit cependant cinq ans de vie. Je passerai sous silence nos volumineux Romans de Chevalerie, qui sont pourtant une allégorie & une image d'une constance exemplaire : mais je pourrois bien vous citer telle liaison amoureuse, qui, aux yeux de tout Paris, a duré plus d'une semaine, & telle autre encore, qui, dans ces derniers temps, a subsisté l'espace d'un mois entier, & quelques jours du suivant. Si vous aviez fait par hasard quelque épreuve du contraire, il faut dire, ou que la fortune n'a pas répondu à votre mérite, ou que vous n'avez pas voulu le déployer à des yeux français; car vous auriez alors trouvé parmi nous la constance italienne. Quoi qu'il en soit, j'ai cru, tant pour l'honneur de ma nation, que

pour ma propre juſtification, devoir vous écrire ces lignes, où je me contente d'effleurer la matière, tant elle mérite peu d'être approfondie. Cette brieveté vous prouvera d'ailleurs que le reproche m'excède encore plus que l'injuſtice; & ce ſera rentrer dans le caractère national, que vous n'avez pas connu.

LETTRE de Madame BEATRIX *au même.*

QUELLE a été la douleur que j'ai reſſentie à la lecture du diſcours que vous me faites prononcer dans votre *Congrès de Cythère!* quelle a été l'amertume qui s'eſt répandue dans mon ame, lorſque j'ai été témoin des bruits & des ſcandales qu'il a occaſionnés!

Qui pourroit l'exprimer en termes convenables (1)?

(1) Chi poria dir pur con parole ſciolte?

Quand le Ciel m'auroit départi mille langues & mille bouches ; quand même j'aurois une poitrine de bronze ou de fer, je tenterois en vain de l'exprimer. Amour, qui découvre nos plus secrètes pensées, qui fait voir intérieurement, & pénètre jusques dans les derniers replis de nos cœurs ; Amour sait avec quelle pureté d'intention j'ai entrepris de plaider devant lui la justice de sa cause, & en même-temps celle de la plus saine partie de l'Italie, qui continue de marcher dans les droits sentiers, & qui jusqu'ici ne s'est jamais laissé entraîner ni pervertir par les usages ultramontains, (que j'appellerois presque usages barbares), ni par les mœurs modernes & les nouveaux systêmes. Cependant quel mortel, en lisant votre discours (car je ne conviendrai jamais de l'avoir prononcé), discours au sujet duquel je puis m'écrier avec le chantre divin,

Si j'ai dit tout cela, de ma courte carrière

Puissent les jours, grand Dieu, n'être qu'infortunés !
Si j'ai dit tout cela, que des cieux la lumière
Ne frappe plus mes yeux à l'horreur condamnés !
Qu'au lieu des doux objets & d'épouse & de mère,
Ils ne puissent plus voir que des monstres affreux,
Et ces flots en fureur, où Dieu, dans sa colère,
Engloutit Pharaon poursuivant les Hébreux (1).

Quel mortel, dis-je, en lisant votre discours, ne soupçonnera point que j'aye parlé avec une duplicité d'intention & une dissimulation coupable? Qui ne pensera pas que j'aye eu le dessein de traiter ironiquement une chose à laquelle on doit le respect le plus profond, & de ridicu-

(1) S'il dissi mai, di quel, ch'io men orrei,
Piena trovi quest' aspra e breve via :
S'il dissi, unqua non veggian gli occhi miei
Sol chiaro, e sua sorella,
Nè donna, nè donzella,
Ma terribile procella
Qual Faraone in proseguir gli Hebrei.

lifer audacieuſement ce pur & divin amour platonique, qui fit ſans ceſſe les ſuprêmes délices des ames bien nées, & fut toujours la ſource où nos meilleurs Ecrivains puiſèrent l'invention de leurs Ouvrages les plus ſolides & les plus renommés? C'eſt votre diſcours qui a donné naiſſance au jugement qu'on a porté ſur cet amour ſi pur, ſi noble, & ſi délicieux; le ridicule s'eſt attaché à un ſentiment qui tient eſſentiellement de la vertu, & qui en eſt l'aliment & la récompenſe. Puiſque votre ſarcaſme affreux, votre ironie odieuſe ont occaſionné le plus grand déſordre & le plus funeſte ſcandale, vous devez être condamné à faire la réparation la plus ſolennelle & la plus authentique dont on ait encore entendu parler. Pour moi, en ma qualité d'Ambaſſadrice des belles contrées d'Italie, à Cythère, & ſuivant l'obligation que m'impoſe cette fonction auguſte, je me prête à vous écrire cette lettre, dont vous n'êtes pas même digne, & que je vous adreſſe,

non seulement comme Editeur, mais même comme Auteur du discours en question, afin que vous attestiez publiquement, & en termes si précis que vous en convainquiez la génération présente, celle qui nous suivra, & celle qui leur succédera, que votre écrit est mal sonnant, erroné, scandaleux, controuvé, & apocryphe. Si votre cœur n'est pas devenu pour jamais sourd aux cris de votre conscience, vous ne devez vous sentir que trop pressé de faire cette réparation, par les plus vifs remords & par la juste crainte des vengeances d'un Dieu qui a fait tant de fois tomber la foudre des mains de Jupiter même ; d'un Dieu avec lequel

La fuite même, hélas ! de ses flèches cruelles
Ne sauroit point nous garantir :
Eh ! comment pourrions-nous le fuir,
Nous, qui clochons d'un pied, lui, qui porte des aîles (1) ?

(1) E incontrò a cui fuggir giammai non vale,
Che noi siam zoppi, ed egli à piedi ha l'ale.

La lecture des trois lettres étant achevée, l'Amour répondit à Erotique, qu'il étoit déjà instruit des reproches que l'on faisoit à l'Auteur du *Congrès de Cythère*, & qu'il l'avoit lui-même entendu condamner dans différens cercles. Que les uns avoient dit que l'Historien avoit eu grand tort de réduire en un petit volume (1) ce qui auroit fait la matiere d'un beau volume *in-quarto*, & auroit par-là mieux répondu à la grandeur du sujet & à la dignité de l'Amour : les autres, que ce petit Livre étoit rempli de métaphores nouvelles & d'allusions (à ce qu'ils prétendoient) à différens passages d'Auteurs étrangers ; ce qui y répandoit une très-grande obscurité : que ceux-ci avoient soutenu que c'étoit une entreprise téméraire, vaine, & sur-tout difficile, de vouloir peindre les usages des différentes nations, & les faire parler suivant leur caractère & leur génie : ceux-là, que dans cet Ouvrage la cri-

(1) Un volume *in*-18.

tique se faisoit trop sentir ; que certaines expressions étoient trop peu voilées, quelques tableaux simplement ébauchés, & que tout contrarioit l'autorité & les exemples des Auteurs italiens les plus classiques. l'Amour convint, que, quelque graves que fussent de pareilles accusations, cependant celles des trois dames contre l'Historien l'étoient encore davantage, puisqu'elles lui reprochoient d'avoir péché dans la vérité des faits, cette partie si essentielle & l'ame de l'histoire ; que, quelque réponse que l'Auteur eût déjà faite à ces dames, il en devoit faire une nouvelle à chacune d'elles, dans les termes les plus soumis & les plus propres à obtenir son pardon.

Qu'il s'excusât donc auprès de Milady, de lui avoir fait tenir un discours qui l'avoit peut-être obligée de tousser plus qu'à son ordinaire, accoutumée comme elle l'étoit à ne pas parler long-temps ; qu'il lui demandât pardon de lui avoir fait prendre inutilement du thé, qui, quoiqu'il soit bon à conforter la

poitrine, peut auſſi affoiblir l'eſtomac, & que pour cela il ſeroit tenu d'en avaler quelques douzaines de taſſes; qu'il lui envoyât une ample & formelle déclaration, par laquelle il reconnoîtroit qu'elle n'avoit jamais eu aucune connoiſſance des ſujets ſur leſquels il lui avoit fait faire certaines réflexions; qu'il reconnût en outre qu'elle étoit très-propre à inſpirer l'amour & à faire céder à ſes charmes la politique la plus chaude & la plus obſtinée; que ſon aſpect ſeul pouvoit attirer vers elle les attentions de ſes concitoyens, & faire ceſſer parmi eux les diſputes les plus animées, quand bien même ils traiteroient le grand point de l'importance de Terre-Neuve, ou qu'ils agiteroient ſi l'on pouvoit laiſſer, ou non, un Ecoſſois à la tête des affaires de l'Angleterre; que dans cette déclaration il laiſſât en blanc le nombre des conquêtes amoureuſes que Milady avoit dû faire, pour qu'elle pût le remplir à ſa volonté; qu'au reſte Milady devoit ſavoir quelque gré à

l'Hiſtorien, de ce qu'en parlant du flacon de ſel d'Angleterre, qu'elle porta à ſon nez dans un certain moment, il n'avoit pas ajouté qu'elle avoit été obligée d'en reſpirer une ſi grande quantité, que ſon diſcours en avoit été interrompu par un éternuement preſque continuel.

Qu'il fît ſes très-humbles excuſes à Madame de Jaſy, d'avoir, tout étranger qu'il étoit, oſé parler du Faubourg Saint-Germain, & plus encore de ces réduits ſecrets, où, au milieu de perſonnes choiſies, s'expriment la délicateſſe & la vivacité françoiſes; que, pour mieux entendre à l'avenir les converſations de la bonne compagnie, il eût à purger ſes oreilles par une fumigation de comique larmoyant, d'Odes métaphyſiques, & d'autres Ouvrages à la mode; que, ne pouvant plus dorénavant refuſer aux François la conſtance en amour, après les exemples victorieux, cités par Madame de Jaſy, pour ſe confirmer dans cette croyance, il s'adonnât tout entier à la lecture

intéreſſante de leurs anciens Romans.

Que l'Hiſtorien, pour répondre dignement à Madame Béatrix, ſe ſoumît a lire trois fois au moins la *Fiammetta* (1), & autant de fois le *Corbaccio*; qu'enſuite il cherchât à ſe pénétrer de la difficulté qu'il y avoit à bien ſaiſir les points épineux de la ſcience de l'Amour; qu'une ſemblable matière étoit d'une telle nature, qu'après une étude profonde & avec la faveur ſpéciale du Dieu même, peu de perſonnes pouvoient s'en former une juſte idée; qu'il ne falloit donc pas s'étonner que, dans quelques endroits, il ſe fût éloigné de la vérité; que l'ignorance avoit plus de part que la malignité aux fautes qu'il avoit commiſes; qu'il étoit d'un mortel de ſe tromper, & que pardonner appartenoit aux Dieux; que, pour mériter plus facilement cette grace de

(1) *La Fiammetta amoroſa* & *le Corbaccio*; ou le Labyrinthe de l'Amour, Ouvrage de Jean Bocace.

Madame Béatrix, il se soumît, sans balancer, ainsi qu'elle l'avoit exigé, à reconnoître solennellement, & à soutenir, non seulement de vive voix, mais encore par écrit, que la gloire & l'honneur de l'Italie consistent principalement à faire l'amour à la manière *du Bembo* (1); que cette cour, que, dans de meilleurs temps, les illustres Seigneurs de Montefeltro tenoient sur la cîme des Alpes, ou bien celle de la Reine de Cypre, située près Azolo, & rendue célèbre dans tout l'Univers par les Azolains, l'emportoient autant sur la plus brillante Cour de l'Europe, que les superbes tours & les plus hauts pins l'emportent sur les humbles cabanes & les plus petits abrisseaux; qu'il déclarât qu'il étoit prêt, en tant que de besoin, à se battre contre tous venans, pour soutenir que, quelques stances de Pétrarque que ce fût, &

(1) Le Cardinal Bembo, Auteur de plusieurs discours d'amour, intitulés *les Azolains*.

même celle citée dans la lettre de Madame Béatrix (1), elles étoient supérieures aux Poëſies fugitives de Bernard, & à toutes les Odes de Métaſtaſe ; qu'il proteſtoit, en outre, qu'à l'avenir il croiroit fermement que les ſens n'entrent pour rien dans les liaiſons amoureuſes des belles Platoniciennes, quelque apparence qu'il puiſſe y avoir du contraire ; que ſi elles préfèrent quelquefois les yeux d'un jeune homme à ceux d'un vieillard, c'eſt parce qu'ils réfléchiſſent plus vivement *les rayons de l'étoile* où ils ont tous les deux pris naiſſance, & que de même ſa bouche répète avec plus de grace & d'énergie les beaux endroits de Pétrarque, du Dante, & de tant d'autres ; que ſi quelquefois elles paroiſſent s'éloigner des principes de leur ſyſtême intellectuel, ce n'eſt pas à des profanes à prononcer ſur des matières ſi elevées & ſi enveloppées, & qu'on

(1) S'il diſſi mai, &c.

en devoit remettre le jugement à un *Chapitre* platonique, composé des plus considérables matrones d'Italie, & convoqué, quand il en seroit besoin, sur la rive droite du Sorga.

Tel fut le jugement du Dieu. Il ajouta ensuite, que d'un autre côté il devoit excuser l'Historien, s'il n'avoit pas été tout à fait exact dans ses récits, parce que ce qu'il avoit écrit étoit tout ce qu'il avoit pu retenir précieusement dans sa mémoire de ce qui regardoit l'Empire de l'Amour. Mais ce que l'homme voit & entend en pareille occasion, ne se peut ensuite redire fidèlement :

Car lorsque son esprit fait de trop grands efforts
Pour retenir ce qu'un autre profère,
Il s'égare si loin, que la mémoire alors
Ne peut retourner en arrière (1).

Du reste, il l'assura Erotique, & le

(1) Perchè appressando sè al suo disire.
Vostro intelletto si profonda tanto
Che retro la memoria non può ire.

chargea d'assurer l'Univers que, pour le bien général, il paroîtroit incessament une Histoire fidèle de ce Congrès, dont chaque page seroit collationée à l'original par un Officier public; & que le tout seroit accompagné d'un volume *in-folio* de pièces justificatives, avec l'original des réglemens.

Sa commission faite, Erotique s'attendoit à être conduit par un petit Amour à une table où l'or, sculpté par Germain, brilleroit au milieu des porcelaines de Saxe, & où les mets seroient apprêtés avec l'art le plus exquis d'Apicius. Mais il n'y eut rien de tout cela. Il ne vit non plus aucune des Nymphes dont on disoit que les jardins de Cythère étoient peuplés. Peut-être aussi faisoit-il alors trop chaud pour pouvoir leur aller rendre visite.

Il ne restoit donc à Erotique rien à faire que de s'embarquer de nouveau & mettre à la voile; c'est ce qu'il fit sans tarder: & comme il souffloit alors un agréable vent du midi qui ne

tourmentoit pas trop la mer, il se hâta de surgir au premier port de l'Italie, portant avec lui la condamnation de l'Historien du *Congrès de Cythère*; mais ce ne fut pas sans faire mille vœux de pouvoir éviter l'Amiral Anglois, qui lui avoit causé une si grande frayeur lors de son premier passage.

TROISIÈME CLASSE.
ROMANS HISTORIQUES.

NOUVELLES
ANECDOTES
SUR
DIANE DE POITIERS,
Duchesse de Valentinois, & Maîtresse de Henri II, Roi de France.

Au Propriétaire de la Bibliothèque des Romans.

J'AI lu, Monsieur, avec intérêt quelques morceaux de votre Collec-

tion où l'on parle de Diane de Poitiers. Mais on les auroit rendus bien plus intéreſſans encore, ſi l'on nous avoit fait connoître en détail cette femme célèbre. Je ſais que ces détails ſont très difficiles à recueillir; on en trouve fort peu, même dans les mémoires du temps. Brantome eſt celui qui nous en a laiſſé le plus. Quant à l'Hiſtoire générale, à peine indique-t-elle les choſes. M. de Thou juge Diane plutôt qu'il ne la peint; & il la juge ſévèrement. Nos Hiſtoriens modernes font bien pis encore, ils ſe trompent ſouvent dans le peu qu'ils en diſent; & Diane de Poitiers n'eſt pas la ſeule perſonne ſur laquelle ils nous induiſent en erreur. Je liſois dernièrement, par exemple, dans la nouvelle Hiſtoire de France par M. l'Abbé Garnier (Tom. XXV, pag. 538), *François Ier n'étant encore que Dauphin*, quoiqu'aſſurément François Ier n'ait jamais eu ce titre, & qu'il n'ait jamais porté que celui du Comte d'Angoulême, juſqu'à ſon avènement au trône, en 1515. Le

même Auteur (Tom. XXVI, page 43) dit encore que le Prince de Joinville, qui fut depuis le Duc de Guise le balafré, épousa Madame Claude de France, fille de Henri II & de Catherine de Médicis ; erreur bien plus extraordinaire que la premiere. Le Prince de Joinville épousa une Princesse de Clèves, qui poussa sa carrière presque jusqu'au règne de Louis XIV, n'étant morte dans son Comté d'Eu qu'en 1636. M. l'Abbé Garnier a confondu le Prince de Joinville avec le Duc régnant de Lorraine, son cousin, qui épousa en effet Madame Claude.

D'autres Ecrivains ne se sont pas moins trompés sur la belle Diane. Il y en a qui ont avancé qu'elle étoit fille encore lorsque le Comte de Saint-Vallier, son père, fut condamné à avoir la tête tranchée, pour être entré dans la révolte du Connétable de Bourbon. Cependant c'est en 1524 que cette condamnation fut prononcée, & Diane étoit mariée, depuis 1514, à Louis de Brezé, Grand Sénéchal de

Normandie. Elle étoit donc femme alors depuis dix ans ; il eſt donc faux de dire que le Comte de Saint-Vallier dut la vie aux *prémices* que ſa fille accorda au Roi, ſi l'on nous permet de rapporter cette expreſſion : ce ne fut même qu'un an après ſon mariage que François Ier monta ſur le trône.

Il en eſt qui ont cru que les deux filles de Diane, mariées à deux grands Princes, au Duc Claude d'Aumale, & au Souverain de Bouillon-la Mark, étoient bâtardes de Henri II. Elles étoient filles réputées très-légitimes de Louis de Brezé, & de Diane ſa femme, ou du moins elles n'étoient point bâtardes de Henri II, puiſque ce Prince n'a connu leur mère qu'après leur naiſſance. Quant à Meſſieurs de Brezé, on connoît la grandeur de leur origine, & l'on ſait que dans le ſiecle ſuivant une fille de ce nom a épouſé un de nos Princes, le Grand Condé.

Ainſi Diane de Poitiers n'étoit pas jeune quand elle inſpira à Henri II, une des paſſions les plus fortes

qu'aucun de nos Rois eût jamais reſſenties. En 1559, à la mort de ſon amant, elle éclipſoit encore toutes les beautés de la Cour, & cependant elle avoit alors quarante-trois ans de mariage. Brantome rapporte qu'elle conſervoit, non ſeulement ſa beauté, mais encore ſa fraîcheur dans ſa ſoixante dixième année. On peut voir dans cet Auteur les éloges qu'il donne à la régularité de ſes traits, à la forme charmante de ſon viſage, à ſa taille, à ſa gorge, à ſes bras, même à ſes jambes. J'ai vu un portrait d'elle, lequel paroît avoir été fait dans le temps, & qui confirme tout ce qu'en dit Brantome. Une choſe qui le confirme peut être encore autant, c'eſt la jalouſie qu'elle inſpira à toutes les femmes, & nommément à Catherine de Médicis, qui étoit cependant bien belle auſſi. Diane étoit une brune ſuperbe & de la blancheur la plus éblouiſſante. Dans le portrait dont je viens de parler, elle a le ſein découvert, ce qui prouve que cet uſage ne fut pas introduit à la Cour de

France par Marguerite de Valois, femme de Henri IV, laquelle n'étoit alors qu'une enfant.

Je n'examine point si Diane fut intrigante. Quelle femme, quelle maîtresse de Roi, sur-tout, ne l'est pas un peu ? C'étoit d'ailleurs l'occupation ordinaire des belles en ce temps. Dans le désœuvrement des Cours, il faut bien chercher hors de soi quelque chose qui nous agite. Mais Diane paroît avoir eu l'ame noble. La Duchesse d'Etampes, qui avoit joué, sous le règne précédent, le même rôle qu'elle avoit soutenu sous Henri II, se fit détester pour son insatiable amour de l'argent. On n'a jamais fait justement le même reproche à Diane. Après la mort funeste de son amant, tué par le comte de Montgommery dans un tournoi, elle quitta la Cour, & fit présent à Catherine de Médicis de sa belle terre de Chenonceau sur le Cher, sans doute en partie pour se la rendre favorable & s'épargner des persécutions. Mais soit qu'elle craignît en effet Catherine, soit qu'elle

fût absolument dégoûtée des avantages frivoles, après la perte trop réelle qu'elle avoit faite, elle se retira à Anet, où elle passa le reste de ses jours dans la solitude, la philosophie, & la dévotion. Elle embellit son dernier asile, qui subsiste encore, & qui appartient à M. le Duc de Penthièvre. C'est elle qui fit bâtir la chapelle au milieu de laquelle les curieux vont voir son mausolée en marbre blanç.

Henri II a fait pour elle des choses extraordinaires. Dans la superbe cour du vieux Louvre, qui est de ce Prince, & non de Louis XIV, comme bien des gens le croient, même à Paris, on voit le croissant de Diane; on trouve même son chiffre enlacé, non seulement avec celui du Roi, mais encore avec celui de la Reine. A Fontainebleau, dans la chapelle embellie par ce Prince, le croissant brille encore, malgré la sainteté du lieu. Elle sut se conserver des amis même dans sa disgrace; ce qui prouve qu'elle avoit des qualités, chose que

lui contestent quelques Auteurs. Il y en a qui disent qu'elle avoit tous les vices, hors celui de la laideur, & qui la comparent à Sulpitia, si fameuse dans la conjuration de Catilina (1).

Vous dites quelque part, Monsieur, que le Connétable Anne de Montmorency, qui se piquoit fort peu de galanterie, fit pourtant, en l'honneur de cette dame, une belle galerie dans son château d'Ecouan, où elle figure sous les traits de l'autre Diane, fille de Latone: mais ce que vous ne dites pas, & que vous ignoriez apparemment, c'est que ce Connétable & elle envoyèrent très-souvent, & sans bruit, des sommes considérables dans les provinces, pour en soulager les misères, qui étoient grandes alors; car c'étoit un furieux exacteur que Henri II. Aujourd'hui on prendroit la trompette pour annoncer soi-même de bien moindres libéralités.

(1) In quâ nemo probus quidquam, præter formam, laudaverit. SALLUSTE.

Mais

Mais alors, où le beau mot de bienfaisance n'existoit pas encore, la chose en étoit plus commune que dans ce siècle d'humanité.

Vous dites aussi dans un autre endroit, que Henri II adressa souvent des vers à Diane. Vous auriez pu ajouter qu'elle lui en adressoit à lui-même. Il est vrai que, plus jalouse de conserver sa beauté, que d'acquérir la gloire poëtique, elle avoit toujours un miroir sur sa table en travaillant; & qu'elle quittoit toujours la plume, quand elle apercevoit la moindre altération dans ses traits.

Elle n'aimoit point du tout les gens de robe; elle en prit sur-tout deux en aversion, Olivier & Gilles le Maître. Le prétexte dont elle se servit pour faire exiler le premier, c'est qu'il ne faisoit qu'*énoncer* les édits & déclarations, à cause de la foiblesse de sa vue : sur quoi Pierre Faydit de Riom s'écrie : Pourquoi Olivier ne prit-il pas alors des lunettes? pour deux sous, il seroit resté

Chancelier de France; ce qui en vaut bien la peine.

Quant à Gilles le Maître, d'abord Avocat général, enſuite Premier Préſident, Diane ne l'aimoit pas, à cauſe des prétentions qu'il affichoit ſouvent. l'éloignement qu'elle avoit pour lui ſubſiſta même après ſa retraite à Anet, lorſque tous les mouvemens de la Cour lui étoient devenus indifférens. François II régnoit alors, & c'étoient les deux oncles de ſa femme, le Cardinal Charles de Lorraine & le Duc François de Guiſe, qui gouvernoient la France ſous ſon nom. Le Parlement avoit arrêté des remontrances à ce ſujet, & Gilles le Maître venoit, à la tête de ſa compagnie, les préſenter au Roi, qui étoit à Fontainebleau. Or ce Prince, déjà maître d'un grand Empire, & âgé de près de dix-huit ans, étudioit régulièrement tous les jours. Il expliquoit alors les Bucoliques de Virgile (1).

(1) François II aimoit beaucoup les vers latins. L'Hiſtoire rapporte qu'il apprit auſſi par

Il aperçut de longues robes dans la galerie, & s'adreſſant au Cardinal de Lorraine, il dit : Mon oncle qu'eſt-ce que tout ce monde là ? Le Cardinal lui répondit que c'étoit *pecus omne Magiſtri*, hémiſtiche de Virgile qu'il expliquoit dans ce moment, & qui ſignifie, c'eſt le troupeau de *le Maître*. Eh ! que diable, reprend le Roi, vient-il faire ici avec ſon bétail ? Vraiment, pourſuit le Cardinal, ils viennent vous prouver que je ne ſuis qu'un imbécille, & mon frère auſſi.

Or ce trait rapporté à Diane, devenue recluſe & ſolitaire, la fit rire encore de tout ſon cœur.

Parmi les Magiſtrats, elle eſtima cependant Liſet, & admira ce pauvre petit payſan auvergnac, devenu, par ſon mérite ſeul, Premier Préſident du Parlement de Paris. Elle redoubla même de conſidération pour lui, quand il eût la *tête* de conteſter au Cardinal

cœur le long & beau Poëme que le Chancelier de l'Hôpital fit ſur ſon ſacre.

de Lorraine la qualité de Prince, que ce Prélat tenoit de sa naissance. Mais quand, bientôt après, destitué de son office, il alla ramper devant ce même Cardinal, les mains dans son bonnet, comme un malheureux qui demande l'aumone (Faydit dit comme un *gueux*), protestant qu'il n'avoit pas un pouce de terre, ni autant de fonds qu'il en occupoit *dans son petit corps*; quand à force de sollicitations il eut obtenu de celui qu'il avoit insulté, l'abbaye de Saint-Victor; enfin quand, pour mériter son nouveau titre d'Abbé, il s'avisa de composer un monstreux volume contre les Protestans, Ouvrage qui fût sifflé de tous les Catholiques, & pulvérisé par Théodore de Bèze, qu'on appeloit le *Huguenot à la plume d'acier*; alors Diane s'écria : Je n'aurois jamais cru être un plus grand Homme que Liset; je le suis cependant, puisque je supporte la mauvaise fortune, dans laquelle il a si honteusement échoué. Elle s'amusa beaucoup de la réfutation enjouée & plaisante de Bèze contre le livre de Liset, in

titulé *Réponſe de Benoît Paſſavant.* François II lui même lut cettte réfutation, & demanda au Cardinal de Lorraine ce qu'il en penſoit. Le Cardinal répondit que le bon homme Liſet reſſembloit au vieux Priam, qui, pour venger la mort de ſon fils, lança ſur ſon meurtrier Pyrrhus un foible trait, qui fut auſſi-tôt repouſſé par la bonne armure *d'acier* du Héros. *Telumque imbelle ſine ictu conjecit, ranco quod protinùs ære repulſum eſt.*

Diane ne diſtinguoit dans le Parlement que Tiraqueau, Michel de l'Hopital, & très-peu d'autres qui, depuis la vénalité des charges, introduite par le Chancelier Duprat, avoient conſervé l'ancien eſprit de la Magiſtrature. Elle alloit quelquefois cauſer avec ces hommes de bien ſur le quai des Auguſtins, où ils ſe rendoient dans l'été, pour reſpirer un peu ſur le ſoir, en robe & en bonnet carré, après avoir travaillé tout le jour, ayant le dos tourné vers la rivière, & deviſant familièrement avec les paſſans.

Dans l'intéressant extrait *des événement de Marcoussis*, permettez-moi de vous dire qu'on auroit dû observer qu'elle avoit soixante ans lorsqu'elle inspira de l'amour au fils du Chancelier Olivier, à Leuville; cette circonstance eût rendu l'anecdote plus piquante. Je me permets cette observation, Monsieur, à l'occasion d'une chose dont j'ai été témoin, & que voici. Dans le temps de cet extrait, j'assistai à la lecture qui s'en fit un jour à l'Hôtel de ***. Plusieurs dames & même plusieurs hommes, instruits d'ailleurs, s'imaginoient, comme bien d'autres, que Diane n'avoit alors au plus que trente ans; on resta bien étonné quand on apporta la preuve qu'elle en avoit le double.

Henri II ne pouvoit se passer d'elle. Elle le suivoit même à l'armée, menant son cheval d'une manière aussi sûre & avec mille fois plus de grace que les Héroïnes de l'Arioste & du Tasse. Ce fut pour elle que le galant Henri embellit le Château de Folembray, près de Chauny, dans le temps

que ce Monarque étoit obligé d'aller défendre en perſonne les frontieres de Picardie & de Champagne, contre les Eſpagnols, les Anglois, & les Savoyards; & ce fut enfin pour affliger Henri dans ce qu'il avoit de plus cher, que les Généraux de Philippe II brûlèrent, dans le temps de la priſe de Saint-Quentin, cette ſuperbe maiſon qui appartient aujourd'hui à M. le Duc d'Orléans, & dont les colonnes, noircies & à demi-détruites, laiſſent encore diſtinguer le croiſſant.

Au camp, devant Amiens, on vit auſſi briller Diane parmi nos vieux Capitaines & aux côtés de ſon amant, lui inſpirant la paſſion de la gloire, comme avoit fait jadis Agnès Sorel à Charles VII. Regardant ſon ſentiment pour le Roi comme une foibleſſe, elle vouloit au moins la relever par un mérite. Née avec un grand fond de pudeur, elle rougiſſoit involontairement quand elle découvroit tous les regards attachés ſur elle, & croyoit que c'étoient des

reproches secrets qu'on faisoit à sa conduite. Quelquefois aussi elle tâchoit de s'aguerrir contre ce reproche; ce qui la rendoit plus piquante.

Au siège de Hesdin, elle arrêta le Roi qui vouloit s'exposer trop témérairement au feu des assiégés, pour venger la mort de son gendre, le brillant Horace Farnèse, jeune époux de sa fille naturelle. Avant cette mort, qui fut bien sensible aussi à Diane, elle avoit la douceur de voir son auguste amant paroître aux yeux de toute la Noblesse Françoise sous les couleurs qu'elle lui avoit données. Dans la même rencontre, deux autres braves, le Duc François de Guise & le généreux Vassé, qui périt aussi à la dernière attaque de Hesdin, se paroient plus discrètement des faveurs de Catherine de Médicis; ce qui fit dire à Diane: *Elle divise ce qui, pour bien faire, doit toujours rester un; & en vérité, cet un là est encore trop, je le sens bien.*

Catherine de Médicis étoit doublement jalouse de Diane, parce qu'elle

lui enlevoit son époux, & encore parce qu'elle sortoit d'une bien plus grande Maison qu'elle. Dans ce temps, on étoit encore fier de sa naissance, parce qu'il restoit la prétention de faire de grandes choses, auxquelles la naissance contribue beaucoup, & sans doute aussi parce qu'on ne désespéroit pas de pouvoir égaler ses illustres ancêtres. Diane laissoit quelfois échapper trop cette fierté, même elle se moquoit de ces *petits ronds florentins*, armes des Médicis, qu'on disoit ressembler à des pilules, parce que les premiers Médicis sortoient, ajoutoit-on, d'un Médecin, comme le nom le fait soupçonner. Au moins, disoit-elle, mes nobles besans, immortalisés par mes ancêtres, valent bien mieux que ces petites chétives pilules, auxquelles, pour se donner un peu de considération on a accollé les armes de l'ancienne Maison de Boulogne.

Il est vrai qu'il y avoit un peu de différence entre la Maison de Poitiers & celle de Médicis. Mais la Reine

n'ignoroit aucun des propos que Diane se permettoit sur elle & sur les siens ; & un jour, pour la mortifier, elle lui rappela d'une manière piquante que son père étoit monté sur l'échafaud. « *Madame de Valentinois, lui dit-elle, est il vrai que ce pauvre Saint-Valier, qui avoit les plus beaux cheveux châtains, les ait vus aussi-tôt changer en vilains cheveux gris, par la peur qu'il eut de la hache du bourreau* » ? Madame, lui répondit Diane en rougissant de dépit, je ne sais ; mais c'est me rappeler un souvenir bien amer. — Vos nobles aïeux, ajouta la Reine, étoient donc châtiés comme des particuliers? Apprenez qu'on se contentoit d'assassiner les miens, qui paroissent si petits à vos glorieux regards. On ne tranche la tête qu'à des sujets, à de simples Gentilshommes. Diane répliqua avec une douceur apparente : Le dernier rejeton de la Maison impériale de Suabe, décapité à Naples avec le Prince Conradin, n'étoit pourtant pas un sujet, ni le Connétable de Saint-Pol, d'une autre Maison impé-

riale, celle de Luxembourg, un simple Gentilhomme.

Nos Lecteurs, Monsieur, ne seront peut-être point fâchés de jeter ici un coup-d'œil succinct sur la Maison de Poitiers. Je tâcherai de sauver la sécheresse héraldique.

Il y a fort peu de Maisons dans le monde qui se piquent d'une si haute antiquité que celle de Diane. On la fait descendre des anciens Comtes de Poitiers & Ducs de Guienne. Besli, Historien de cet ancien duché, cite un vaillant Renaud, chef de cette Maison, & tué dans une bataille en 848. Le même Auteur rapporte toute sa postérité jusqu'à Aliénor de Poitiers, Duchesse de Guienne, unique rejeton de la branche aînée, qui épousa Louis le jeune, Roi de France, & qui ensuite, répudiée par lui pour une cause connue de tout le monde, donna sa souveraineté & sa main à un Roi d'Angleterre, première origine de tant de malheureuses guerres de la France avec cette Couronne.

Outre cette première branche de

la Maiſon de Poitiers, il y avoit celle de Valentinois, patrimoine primitif des auteurs de Diane, que quelques Auteurs peu inſtruits imaginent avoir été un don purement gratuit de Henri à ſa maîtreſſe.

Une ſeconde branche étoit celle des Princes d'Autriche, ſortie de Raymond, fils de Guillaume VIII, Duc d'Aquitaine, & qui poſſéda pendant pluſieurs générations les Royaumes de Chypre & de Jéruſalem, éteints dans Helvis de Poitiers, qui épouſa Toron, Roi d'Arménie.

Quant à la branche de Valentinois, de laquelle étoit Diane, elle s'eſt perpétuée par Ferdinand Joſeph de Rie, Marquis de Varembon & Comte de Saint-Valier.

Cette Maiſon porte pour armes d'azur, à ſix beſans d'argent, poſés trois, deux, un au chef d'or.

La Maiſon de Saint-Valier a contracté des alliances, non ſeulement avec les plus anciennes Maiſons françoiſes, mais encore avec toutes les Maiſons ſouveraines de l'Europe, éteintes ou ſubſiſtantes.

Si nous en croyons Chevillard, Généalogiſte de la Maiſon du Roi en 1707, Renaud chef de cette Maiſon, étoit parent de Louis le Begue, Empereur & Roi de France. La filiation paroît exacte, détaillée, circonſtanciée; & nous trouvons les Saint-Valier mariés avec les filles des Souverains des grands fiefs de France, avec celles de nos Rois, des Souverains de Savoye, de Lorraine, d'Ecoſſe, d'Angleterre, d'Allemagne, de Portugal; avec celles des Montmorency, qui depuis tant de ſiècles marchent avec les Souverains; celles des la Tour d'Auvergne, des Rohan, &c.; enfin nous trouvons que leur ſang coule dans celui de nos derniers Rois par Adélaïde de Savoye, mère de Louis XV, ſortie d'une Poitiers.

Voilà ce que nous ne liſons ni dans M. de Thou, ni chez les autres Hiſtoriens, & ce qui n'eſt pas d'ailleurs aſſez intéreſſant pour que je m'y arrête davantage.

QUATRIÈME CLASSE.
ROMANS D'AMOUR.

SEVERINE.

Paris, 1625. Un Volume in-8°.

CETTE Hiſtoire nous a paru mériter d'être retirée d'un Livre où ſans doute on ne s'aviſera pas de la chercher. Ce Livre eſt intitulé *l'Arcadie Françoiſe de la Nymphe Amarylle*, &c.

Toutes ces Arcadies ſont aujourd'hui généralement rebutées, & il faut avouer que c'eſt avec juſtice. Rien n'eſt plus ſuranné, moins naturel, moins paſtoral que ces prétendues Bergeries. On n'y trouve pas même les mœurs nobles, ſous le voile deſtiné à les déguiſer.

Nous n'osons plus nous vanter de notre *Astrée*, ni même de *Tarcis & Zélie*. Ce sont des Ouvrages qui peuvent intéresser, il est vrai, mais par des idées de convention ; & une Bergerie doit naturellement faire sourire le cœur & l'esprit. Les Italiens sont encore plus éloignées que nous de cette vérité si nécessaire à un genre qu'ils ont enrichi de fleurs artificielles. Les morceaux charmans sont encore rares dans la langue Espagnole, & il n'y a pas beaucoup à tirer de la fameuse *Diane* de Monte-Mayor, si souvent traduite & estropiée en françois. L'Ouvrage de Sidney (*La Comtesse de Pembrok*) n'est rien moins que l'image des mœurs champêtres ; & les Bergeries Portugaises de *Roiz Lobo*, qui sont assez gracieuses, sentent néanmoins la férule qui a fait pleurer l'écolier qui les composoit. On dira que les Allemands ont rendu à ce genre son charme simple & touchant ; & nous répondrons que *Gesner* même n'est pas assez naïf ; & qu'il n'y a qu'une seule véritable Bergerie, avec la forme du Ro-

man : elle nous eſt venue des Grecs; elle a tous les caractères de ce joli genre; c'eſt *Daphnis & Chloé.* Racan nous a eſquiſſé quelques tableaux, mais en Poëte plutôt qu'en Peintre ; & Remy Belleau, qui l'avoit précédé, ayant mieux ſenti la néceſſité d'être vrai, n'a été que ruſtique dans ſes Bergeries. Il eſt inutile de parler de Fontenelle & de toutes ſes mauvaiſes copies, ni des œuvres de nos jours qu'on prétend paſtorales. Ce n'eſt pas dans des villes, dans des ſépulcres de pierre qu'on a des yeux pour voir la nature, non plus qu'un cœur pour la ſentir tendrement. Il faut même ajouter qu'on n'eſt jamais plus éloigné de la nature que quand on s'opiniâtre à parler d'elle. Les Arabes ont quelques petites pièces précieuſes dans le genre dont nous parlons, & il eſt à ſouhaiter qu'on les tire des bibliothèques d'Eſpagne, où elles ſont enterrées. On ne ſait pourquoi le François, qui a pris juſqu'aux Langues pour objets de ſes modes, n'a pas encore penſé à reſſuſciter celle des Langues

littéraires, qui eſt maintenant la plus originale & la plus inconnue.

C'en eſt aſſez à l'occaſion d'un Livre dont nous ne rendrons aucun compte, puiſqu'il ne nous fournit rien que l'hiſtoire de *Severine*, qui n'eſt pas bergère. C'eſt la ſeconde des cinq qui ſont racontées dans ce volume.

Si l'on craint l'exemple d'une femme fidèle aux mânes de ſon amant juſques dans les bras de ſon mari, on doit quitter le Livre. Mais cet exemple ne peut influer, aujourd'hui que les femmes ſont plus raiſonnables, plus reconnoiſſantes, & plus ſenſibles. Les amans ne ſont plus que des poupées pour elles; & les maris ſont dédommagés du ridicule encore attaché à leur état, aux yeux de la frivolité. Les mauvaiſes plaiſanteries ſur le mariage ſont jugées, depuis qu'il eſt poſé en fait qu'il n'y a plus d'amour.

Mais cette idée de l'amour n'eſt pas perdue. La femme la plus volage ſe fixe encore ſur la page qui le lui repréſente. Le cœur meurt le dernier; & toute femme apprend en toute occa-

sion qu'elle n'est pas née pour être insensible. Les yeux même de la petite-maîtresse ont des larmes à donner à la femme qui sent ce qu'elle ne sent pas; & elle reconnoît par-là que la nature l'avoit faite capable de le sentir. Jamais une femme ne sera parfaitement insensible ou méchante; non, jamais elle ne pourra se donner que des torts, nés des torts préliminaires des hommes. Son cœur est fait avec un art divin pour goûter les plaisirs vrais & pour les répandre autour d'elle.

Tout homme qui souffre de la part d'une femme, trouvera ici sa consolation triste & tendre, s'il a, comme le mari de *Severine*, la justice de s'en accuser lui-même. Il ne se plaindra que des lois orgueilleuses qui règlent sa conduite, & ne pensera plus aux caprices ni à la prétendue perfidie d'un sexe qui ne fait rien que bien aimer, quand on n'y met pas d'obstacle.

Le caractère de Severine est peut-être trop singulier : mais sa situation est touchante. C'est une femme qui ré-

pand les chagrins autour d'elle ; mais son cœur en est surchargé. On l'a forcée d'être cruelle ; c'est son plus grand supplice ; & sa vengeance ne se marque pas autrement que par la constance d'un caractère formé de fermeté & de douceur, de sensibilité & de raison, de justice & de caprice, de respect & d'indocilité. Quel est l'homme qui se flatteroit d'être sans inconséquence, à moins qu'il ne fût ou un fou qui s'aveugle sur lui-même, ou un scélérat qui raisonne tout le mal qu'il fait ?

Il n'y a que d'honnêtes gens dans cette aventure ; ils sont tous coupables & tous châtiés ; tous aimans & dignes d'être aimés. Qui a séparé leurs cœurs ? un préjugé, une passion. Ce sont des choses sacrées ; & c'est à cause de la raison des préjugés, que les passions inspirent un intérêt plus tendre & une plus sérieuse attention.

Les Romans où un méchant fait le tourment de quelques ames honnêtes, ne sont faits que pour inté-

reſſer les Lecteurs extrêmement ſuſceptibles. On oublie bientôt ces impreſſions que l'art ſeul à forcées, parce qu'on ne connoît pas de méchant dont on puiſſe craindre la même choſe. Il y a plus; c'eſt qu'on ſe rend compte à ſoi-même qu'il en eſt peu dans la ſociété, & que tous les caractères y ſont mélangés. De là vient que ces Romans déchirent le cœur ſans fruit. Ils ſont touchans & ne ſont point moraux.

Mais ceux où l'on voit la nature développée naturellement, avec ſes torts de convention, ſans eſprit, ſans paradoxe, & qui piquent la ſenſibilité plus qu'ils n'intéreſſent la curioſité; ceux-là ſeront toujours favoriſés par le cœur du Lecteur, quand même ſon eſprit lui fourniroit des motifs pour le rebuter.

Marcilly ne vivoit plus que dans ſon château, avec de grand biens, une belle gloire militaire, & des titres

au bonheur, fondés sur Severine, sa fille unique. Il avoit passé sur la règle qui condamnoit encore les filles bien nées à une éducation purement domestique. Elle brilloit par les talens aimables, autant que par sa beauté, & n'avoit pas moins de charmes & de disposition pour le monde, que de soins, d'intelligence, & de simplicité pour le ménage. Ses occupations innocentes & continuelles, son respect, sa tendresse pour un père bien-aimable, paroissoient devoir la défendre contre les traits de l'amour, & la disposer à seconder sans effort les vues qu'il avoit pour son établissement.

Grismorand méritoit toute l'amitié de Marcilly; c'étoit son voisin: Marcilly l'avoit vu, sous les armes & dans toutes les occasions de la vie, témoigner autant de bonté que d'intrépidité & de raison. Il étoit riche sans faste, bel homme sans prétention, & aussi instruit que détaché de la vanité des sciences. Il s'enflamma pour Severine; & ce fut avec joie que le bon père s'en aperçut: il l'aida même assez heureusement dans les soins

qu'il rendoit, pour que Severine ne pût se défendre d'accorder à un homme estimable toute la considération qu'il méritoit.

Le jeune Plenoi n'étoit, en comparaison de Grismorand, qu'un jeune homme, & un demi-Seigneur sans fortune; mais il étoit plus riche, il avoit un charme au dessus de toutes les qualités; il aimoit & il plaisoit. Il aimoit discrètement, & se connoissant trop pour oser espérer : c'est, pour l'ordinaire, ce qui fait le triomphe d'un amant : tant les femmes se plaisent à réformer l'ouvrage orgueilleux des conventions. En même temps que Severine se condamnoit à estimer Grismorand, elle se justifioit son inclination pour Plenoi, & jugeoit plus digne de tous ses grand biens celui qui n'en avoit pas, que celui qui en avoit tant. Le jeune homme avoit d'ailleurs toutes les belles qualités de Grismorand; elle les aimoit dans l'un, & ne pouvoit que les reconnnoître dans l'autre. Est-ce donc un vice dans le cœur des femmes, si, à mérite

égal, le plus infortuné emporte la balance?

Cependant les jours, les mois, les années s'écouloient sans avoir osé se parler de cet amour, autrement que par quelques regards assez rares & timides. Plenoi étoit véritablement si aimable, qu'il étoit également aimé de Grismorand & de Marcilly. Il étoit de tous les plaisirs, de tous les entretiens, & on ne le craignoit pas. On voyoit pourtant Severine devenir de moins en moins charmante, & s'excuser du devoir de plaire à la compagnie, sur une multiplicité d'occupations domestiques, afin d'être un peu à son aise pour rêver, & quelquefois pour verser une larme sans crime.

Bientôt elle ne considéra qu'avec impatience la timidité qui avoit commencé à la charmer; bientôt elle s'avisa de douter qu'elle fût aimée, & reconnut alors toute l'étendue de son amour. Elle comprit un peu mieux ce que seroient les peines de Grismorand, en perdant tout à fait la volonté d'y être sensible. Celui-ci, qui

n'avoit aucune raiſon de craindre, & qui n'avoit ſouffert que de différentes circonſtances contraires à ſon empreſſement, délivré enfin de ces obſtacles, crut que rien n'étoit plus aiſé que de terminer. Le père le crut de même, & parla d'une manière fort touchante de ſon déſir. Quel coup de la part d'un père qu'on aime!

Il ſe ſentoit vieux, diſoit-il, & affligé par la crainte de fermer les yeux avant que d'avoir aſſuré les biens, les plaiſirs de ſa chère Severine. Il n'avoit qu'elle pour le bénir après ſa mort & prolonger ſa mémoire: il devoit donc tendrement s'occuper à lui épargner les embarras ou les dangers qui la menaceroient, ſi le ciel venoit à diſpoſer de lui. Il eſpéroit qu'elle ne perdoit rien à ſa mort, ſi elle paſſoit entre les mains de ſon ami. Griſmorand ne manquoit d'aucune des qualités qui fondent l'honneur & le bonheur d'une famille. Il avoit pour ſa chère fille des ſentimens encore plus flatteurs que ceux d'un père. Il eſt, ajouta-t-il, pénétré de

de respect pour la vertu, & passionné d'amour pour la beauté & la jolie grace de mon enfant. Son père & tous les siens ont été nos amis : il l'est lui-même, & je le respecte comme le plus galant homme du monde. Je crois t'avoir vu prendre du plaisir à lui rendre justice en toute occasion. O mes enfans, que vous rendrez ma fin délicieuse ! Tu és trop jeune pour rester fille après ma mort ; mais tu ne l'es pas trop pour prendre la charge d'une maison. Je te fais soumise à mes volontés ; mais ici je ne te commande point, Severine, je te prie, & je me flatte que tu entres dans mes raisons. Il y a long-temps que Grismorand m'a parlé pour me demander la permission de t'intéresser à son sort. Je vous ai laissé faire : que veux-tu que je lui réponde ? Et alors en souriant, *Qui ne dit mot consent*, n'est-il pas vrai, Severine ?

Elle se perdoit dans ses idées, & se contenoit avec les plus grands efforts. Il ne se présenta rien à son esprit, que la ressource ordinaire de

prendre du temps pour y penſer; & comme elle implora cette grace avec une voix tremblante & beaucoup de rougeur, ſon père ne vit rien dans cette réponſe que l'innocente hypocriſie d'une jeune fille.

Mais Griſmorand, qui vit le temps ſe prolonger dans le même ſilence, commença dès-lors à preſſentir une réponſe funeſte, & à ſe défier du jeune ami. Il eſt aiſé, au plus raiſonnable des hommes, d'oublier les règles avec de la jalouſie. Avant que de témoigner la ſienne, il voulut s'aſſurer ſi elle étoit fondée, & il imagina l'épreuve de mettre Plenoi dans ſa confidence, de le prier de ſavoir avec adreſſe de Severine les raiſons du délai qu'elle apportoit à la concluſion de leurs affaires.

Severine ne ſavoit s'arrêter à aucun parti, & ſe faiſoit les reproches les plus ſévères, en ſe cherchant des excuſes. Ira-t-elle ſacrifier le bonheur dont elle a joui juſqu'alors, à cet amour déraiſonnable qui ne peut avoir qu'un ſuccès malheureux? Ce

Plenoi même eſt-il ſenſible ? le ſera-t-il toujours ? & quand il le ſeroit, faut-il pour un jeune homme déſobéir à un père, affliger ſa vie, précipiter ſa mort par cette première déſobéiſſance, qui lui ſera par conſéquent plus ſenſible ? Un honnête homme ne mérite pas toujours d'être aimé : mais Griſmorand mérite-t-il d'être malheureux ?.... Hélas ! à quoi ſervent tous ces raiſonnemens, ſinon à lui faire ſentir la néceſſité où elle s'eſt miſe d'avoir des torts, & des torts qui ſans doute entraîneront des malheurs ?

Cependant on la preſſe. Elle déſire qu'un accident, une maladie mortelle la tire de cette perplexité. Plenoi n'a pas ſans doute une ame tendre, puiſqu'elle n'en voit pas un mot ſur ſes lèvres, puiſqu'il ne partage pas la douleur qu'il fait ſouffrir. Avant que de ſe décider, il faut pourtant l'avoir entendu. Que n'auroit-elle pas à ſe reprocher, ſi elle déſeſpéroit par haſard un amant, en ſe laiſſant tomber dans les bras d'un époux !

Plenoi ne se pressoit pas, comme on peut croire, de remplir une commission qui lui paroissoit odieuse: mais il étoit nécessaire qu'il sût à son tour s'il étoit aimé; & cette curiosité lui ouvrit enfin la bouche.

= Mademoiselle daigneroit-elle agréer mon compliment sincère sur son prochain mariage? Ce mot *sincère* la fit sourire de dépit. = Est-ce qu'il y a des complimens sincères, Monsieur? Au surplus, on n'en fait sur un mariage qu'après les noces. = Apparemment elles ne dépendent que de vous, Mademoiselle; & je le crois, puisque je suis confident de l'impatience de votre époux & du désir de M. de Marcilly. = Mon père vous a-t-il chargé de me presser beaucoup? = Non pas lui, ni personne; c'est moi qui me hasarde, peut-être trop indiscrètement, à vous en parler. = Et de quoi me parlez-vous? = De votre mariage. = Et qu'en pensez-vous? = Que Grismorand sera sans doute le plus heureux des hommes, comme il en est le plus aimable & le plus amoureux. = Faites-

moi le plaisir de me rappeler toutes ses qualités. = Il seroit étonnant que vous ne les connussiez pas, vous qui en avez de si précieuses. = Ah! laissons les miennes, je vous en prie. = Peut-être est-il vrai qu'elles pourroient être ternies par un peu de caprice que vous faites soupçonner aujourd'hui; mais il est vrai aussi que la félicité promise à votre époux est si grande, qu'elle mérite bien d'être attendue. = Je n'en fais pas si grand cas que vous, Monsieur, & ce ne seroit point par cette vanité, dont vous me soupçonnez, que je la ferois attendre. = Vous avez donc une raison de desespérer un galant homme? = Comme vous une de servir l'amitié d'autrui =. Sur cette parole, Plenoi ne put s'empêcher de rougir, & Severine de soupirer. = Je ne vois pas, Mademoiselle, ce qui peut empêcher un honnête homme de louer son ami, à l'oreille de celle qui lui est destinée pour compagne. = Vous ne le voyez pas? dit Severine en ouvrant de grands yeux sur lui. = Non, Made-

moiſelle. = Eh bien, c'eſt que vous n'avez pas le regard pénétrant =.

Mais a-t-il donc en effet un bandeau ſur les yeux? On eſt plus clairvoyant quand on a de l'amour. Il ne ſent rien; c'eſt une découverte que vient de faire Severine; & cette découverte, qu'elle cherchoit, la déſeſpère. Cependant elle n'en eſt pas plus diſpoſée à couronner le vœu de ſon père & l'amour de Griſmorand. Sollicitée avec plus d'inſtance, elle s'arma de la réſolution de demeurer fille, & s'enhardit à déclarer à ſon père que, ſi elle avoit le malheur de lui ſurvivre, elle ſe propoſoit de paſſer le reſte de ſa vie en religion; mais que, lui étant utile, elle le prioit de vouloir bien ſouffrir ſes ſoins & les témoignages de ſa tendreſſe, ſans aucun engagement qui l'en pût détourner.

Cette réponſe pénétra de chagrin le bon père, & ne fit qu'ajouter aux ſoupçons de Griſmorand. Ils convinrent d'eſſayer ſi le temps ne romproit pas cette obſtination, & de feindre

de la respecter, en s'appliquant, de concert, à en découvrir la cause.

Cependant Plenoi faisoit de profondes réflexions sur cette rigueur de Severine, sur quelques regards, sur divers entretiens qui devoient amener naturellement une explication entre des gens qui s'aimoient. Il fit enfin l'aveu d'un amour sans espoir, & qui lui faisoit craindre cependant, dans ce moment si heureux pour lui, de n'être qu'un obstacle au bonheur de Severine. Ah ! lui dit Severine, mon père n'est pas un tyran ; il n'a pour but que mon bonheur, & ne le troublera point, quand il saura que je ne puis être heureuse qu'avec vous. Grismorand m'aime beaucoup, il est vrai ; mais sa passion s'affoiblira sans doute, au point de le ramener à sa générosité. Je lui demanderai à lui-même s'il seroit heureux de mon malheur éternel ; & sans doute que, de persécuteur, il est capable de se rendre pour nous un médiateur auprès de mon père. Tout cela pouvoit être : mais le ciel

ne se prête pas toujours aux désirs les plus innocens.

Deux amans sûrs l'un de l'autre, & ne jugeant pas même les précautions nécessaires, dans l'intention où ils étoient d'agir franchement, se seroient découverts eux-mêmes, s'ils n'eussent pas été surveillés. Ils attendoient, en quelque sorte, qu'on les eût surpris, pour avoir une occasion de faire leur aveu : le jeune homme s'y étoit préparé. Il exposa naïvement sa conduite à M. de Marcilly, & lui fit assez voir que le respect qu'il devoit à sa maison n'étoit jamais sorti de son cœur : quoique sincèrement épris, il s'étoit réglé selon la disproportion de sa fortune, & Severine elle-même ne l'avoit encouragé, que parce qu'elle comptoit sur la tendresse de son père. Il n'osoit pas même partager son espoir, tant il se reconnoissoit indigne du bonheur dont il avoit conçu l'idée ! Mais Severine d'avoir assuré que le bonheur de sa vie dépendoit de sa constance à la servir. Il supplioit un père aussi tendre de

justifier, par cette considération si puissante sur le cœur d'un amant, ce qu'il y avoit de trop hardi dans ses espérances. Il les sacrifieroit même, si Severine ne pouvoit plaire à son père, qu'en sacrifiant les sentimens dont elle daignoit l'honorer. Après s'être exprimé avec cette soumission, il attendoit de M. de Marcilly beaucoup moins de sévérité que n'en renferma sa réponse.

Plenoi, lui dit-il, vous avez réellement apporté le trouble dans ma maison; vous avez ruiné le bonheur de ma fille, bien loin de le lui assurer, par votre foiblesse à écouter de sa part une parole trop indiscrète. je lui croyois plus de raison: elle auroit dû voir qu'elle sacrifioit mon bonheur au sien; & votre aveuglement à tous deux fera quatre infortunés; vous, elle, mon ami, & moi. Le mal est sans remède, puisque vous ne serez jamais favorisé de mon aveu. Je vous ai aimé comme un jeune homme vertueux; je n'ai pas dû penser que vous étiez sans juge-

ment. J'en voyois dans votre conduite extérieure; mais votre discrétion est une vraie faute; & c'est assez que nous en portions la peine, sans que vous en soyez le témoin. Vous devez m'entendre, & vous conduire en homme d'honneur, sans vous croire offensé de ma part.

Dans la douleur d'un tel coup, dans le trouble d'une si cruelle surprise, le malheureux amant écrivit à Severine. « Je l'avois prévu : je ne puis vous prier de penser à moi, ni vous perdre sans mourir. Au nom de vos bontés pour moi, chère Severine, efforcez-vous de ramener la paix que j'ai troublée, & de croire que la plus précieuse de vos faveurs sera d'écouter le conseil que je vous en donne; répandez autour de vous le bonheur qui n'est pas fait pour moi; & dites-vous que j'en jouirai dans mon idée, & que je vous en remercierai. Je brise volontairement notre lien, & je vais faire en sorte que ma mort vous rende plus libre encore, & vous fasse perdre toute

espérance qui nourriroit votre désobéissance, & des vœux devenus si funestes. Ah ! ne dites pas que je vous aimois foiblement ; ce seroit me percer le cœur, Severine. Jugez-en plutôt par le soin que je prends de vous rendre à votre repos, à votre vertu qui seroit maintenant blessée par le plus foible reste de l'amour dont vous m'aviez honoré ».

» Où va-t-il ? s'écrie Severine. Ah ! Dieu, je veux tout savoir ; qu'il n'espère pas me cacher son sort, le furieux ; qu'il sache que je le suivrai plutôt..... Vaines menaces, vains transports ; il étoit parti.... Elle souffrit dans les larmes, dans le désespoir, dans un silence plus horrible que les douleurs quelle vouloit cacher.... Six mois après, elle apprit qu'un coup de feu qu'il avoit cherché dans une armée étrangère, avoit terminé sa vie & ses tourmens....

Il n'est donc plus d'espoir. Elle est libre ; elle peut, sans inconstance, récompenser enfin le mérite qu'elle a reconnu dans un autre homme. Hélas !

elle ne lui en connoît plus; c'eſt le bourreau de ſon amant; c'eſt lui qui eſt l'auteur de tout : ſans Griſmorand, la paix de ſon père & la ſienne n'auroit jamais ſouffert d'altération : tout ſe réunit pour le faire accuſer. M. de Marcilly devient malade de voir qu'il a perdu le cœur de ſa fille avant que de mourir ; de voir des excès de douleur, des larmes opiniâtres verſées pour une ombre, & tant de déſobéiſſance dans une ſi douce créature. Griſmorand lui-même ne traîne qu'une vie languiſſante ; il a perdu la ſanté, ſans pouvoir perdre la vie ni ſon amour.

Enfin, lui dit un jour ſon père étendu ſur un lit qu'elle ne quitte pas, enfin te voilà auſſi coupable que Griſmorand l'eſt à tes yeux. S'il a cauſé la mort d'un imprudent, c'eſt toi qui me tues, Severine ; tu m'as porté le coup dans le cœur, & il ne dépend plus de toi de me guérir. Me veux-tu pourſuivre encore après ma mort ? Si tu ne le veux pas, fais au moins, par reſpect pour ma mémoire, ce que tu ne

veux pas faire par amitié pour moi.

Que t'a fait mon ami ? Tu l'as rendu le plus misérable des hommes ; tu t'acharnes en furie à redoubler ses maux. Il ne t'a marqué que les soins les plus tendres, les plus constans. Quelle fille honnête n'auroit pas étouffé un sentiment si criminel que le tien ? quelle fille ne se seroit pas immolée à la vertu, à la réputation, à la vie d'un père, à sa bonté, qu'il n'a pu maîtriser assez pour employer contre une ingrate les droits de son autorité ? Je voulois tout de ta tendresse : je n'ai osé attenter à ta volonté, & tu m'as puni de t'avoir sacrifié la mienne. Sois donc heureuse, toute seule, si tu peux, avec de si grands torts.

Ces paroles sacrées d'un père prêt à mourir, pénétrèrent dans un cœur ulcéré & rendurci ; mais elles ne pouvoient fléchir son ame. Ce fut alors, & après de longues réflexions, qu'elle forma le dessein le plus bizarre, conformément à ses devoirs & à son amour. Elle fit appeler le malheureux

amant dans la chambre de son père, & le leur exposa dans ces termes.

« Je ne sais pas, mon père, si vous avez employé plus de tyrannie par votre obstination, que vous n'avez éprouvé de désobéissance par la mienne. Maintenant que la perte de vos jours, dont vous me menacez, m'épouvante, & que je les rachetérois de tout mon sang, commandez-moi, puisqu'ils dépendent de votre satisfaction. Mon devoir ne m'obligeoit point à prendre part aux peines de M. de Grismorand, qui n'en a pas voulu prendre aux miennes. S'il ne l'a pu, j'ai eu la même impuissance. Je ne suis pas cause de ses maux, & il est la cause des miens. Mais puisque vous n'avez pu, Monsieur, refuser la main d'une femme qui ne devoit pas vous apporter son cœur; puisque vous la sollicitez encore, après avoir connu son amour, & que vous vous contentez d'une estime à laquelle je ne puis que me condamner; puisque vous n'êtes point effrayé du reproche secret que vous fera mon cœur, je

proteſte devant Dieu & devant mon père, que ſi vous acceptez ma main, vous n'aurez que ma main pour le prix de votre amour. Ainſi, Monſieur, vous pouvez en même temps concevoir l'eſpérance de ma ſoumiſſion & perdre celle de votre poſtérité. Vous ſerez mon mari, ſans avoir d'épouſe; & ſi vous entendez en vous-même manquer à cette condition, je vous proteſte que vous n'entreprendrez d'être époux qu'en devenant aſſaſſin. Je conſens de porter votre nom publiquement. Vous ſeul & mon père ſaurez que je ne ſuis pas votre femme ».

Ce qu'il y eut de plus étonnant que ce diſcours, ce fut la réponſe de l'amant malheureux. Il accepta, & pria M. de Marcilly de partager ſa joie, & cette concluſion, telle quelle, de tant de diſgraces. Ils eurent tort: mais il étoit naturel de penſer que ce n'étoit qu'un caprice de la part de Severine & un commencement d'obéiſſance pour ſon père; que des ſoins plus tendres, plus familiers ſous le voile du mariage, déſarmeroient une

jeune fille qui ne voyoit pas le danger de cette situation, & qui comptoit assez légèrement qu'elle seroit toujours aussi ferme que dans l'effervescence d'une passion.

Ce funeste hymen produisit toujours un bien; il ramena la santé du père & de l'amant. La cérémonie se fit solennellement; & l'épouse fut traitée avec l'indulgence qu'on avoit promise. Elle en vint avec le temps à se montrer vraiment docile & prévenante dans toutes les choses indifférentes du mariage. Grismorand préparoit & attendoit toujours le prix de sa constance & de ses sacrifices. Marcilly, toujours plus tendre pour elle, essayoit de l'attendrir, par la délicieuse idée de le faire revivre; mais cette jeune ame, battue par tant de tendresses & par ses devoirs, ne voulut jamais fléchir. La religion, les insinuations des autres épouses, le spectacle du bonheur des mères ne la touchoient point autrement que pour regretter les douceurs qu'elle avoit perdues; & rien ne la dégoûta de

cette fidélité honteuse & coupable qu'elle gardoit à l'image d'un amant. Elle avoit pourtant l'attention de ne jamais prononcer son nom, & de cacher les larmes qu'elle donnoit à sa mémoire & à son propre malheur. Son état étoit une vraie folie, & la patience comme la foiblesse du mari & du père, commençoient à devenir deux crimes. Entreprendra-t-on de vaincre par la force & d'obtenir sur les charmes ce qu'on ne peut gagner sur l'ame? Elle a juré sa mort: mais en aura-t-elle le courage? Oui, sans doute, & deux ans s'écoulèrent dans cette crainte de la porter au suïcide.

A cette époque, le chagrin qu'elle nourrissoit s'unissant à une autre cause, affreuse à raconter, commença à ravager ce corps foible & charmant, jusqu'au point d'anéantir tout l'espoir du père & du mari. Les larmes d'un homme si soumis & si maltraité, l'idée d'avoir fait le malheur d'un père, parurent émouvoir ce cœur inflexible, & affoiblir son ressentiment avec ses organes: mais il n'étoit plus temps. Elle

ne pouvoit plus goûter que la douceur de mourir la première, & peut-être une espèce de satisfaction à réparer, par sa mort, la stérilité d'un hymen qu'elle avoit empoisonné. La religion, qui lui fut présentée dans ces derniers momens, lui arracha l'aveu de sa faute; & elle voulut le rendre public par un sentiment de justice.

Je meurs, dit-elle, punie de ma désobéissance, victime d'une passion qui a produit bien des maux; mais en plaignant le sort de mon époux, & en le remerciant d'une tendresse qui n'a pu s'éteindre par mes torts, je le prie de se souvenir & de graver dans la mémoire de tous les hommes, quel est le danger de couronner une femme par les mains de l'hymen, sans l'agrément de l'amour. J'ai voulu donner cette leçon à un galant homme, parce que je l'ai cru plus sensible, & qu'un autre ne l'auroit pu recevoir avec fruit.

Après sa mort, on reconnut toutes les précautions qu'elle avoit prises pour se défendre ou pour mourir; mais les

unes & les autres étoient cruellement imaginées pour ruiner tous ses charmes & sa vie.

Nous avons dit que cette histoire avoit un fondement; il est dans cette épitaphe qui a donné lieu au proverbe; & l'on trouve écrit qu'on la lit encore dans un vieux cimetière.

Ci gît Severine de Grismorand,
Qui eut mari en son vivant,
Et si est morte vierge.
Or Dieu la garde au firmament,
Et nous des nuits de Grismorand.

F I N.

Faute essentielle à corriger à la première page.

Au lieu d'Août 1786, 2e. Vol., *lisez*, Août 1786.

TABLE

DU VOLUME D'AOUST.

HISTOIRE de David Rumberg, pag. 3
Le Jugement de l'Amour sur le Congrès de Cythère, 107
Nouvelles Anecdotes sur Diane de Poitiers, 137
Severine, 158

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le Vol. *de la Bibliothèque des Romans* pour le mois d'Août. Le zèle actif & éclairé du Rédacteur de cet Ouvrage, le choix diſtingué de ſes Coopérateurs, & l'abondance des ſources, le rendront toujours intéreſſant & précieux. A Paris, le 10 Août 1786.

RAULIN.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages : ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés, ou emblématiques.

SEPTEMBRE 1786.

A PARIS,

Au Bureau, rue Mêlée, N°. 59, pour Paris.

Au Bureau, & chez Demonville, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

SONGE
DE BOCACE.

BOCACE est connu de toutes les Nations; elles se sont empressées de transporter son *Décameron* dans leur Langue : ses autres Ouvrages

ſont moins connus. Nous en avons traduit quelques-uns, & nous avons donné une idée des autres dans un préliminaire d'un de nos Extraits, intitulé *Niufale Fieſolano*, ou le Livre des Nymphes de Fieſole.

On ne peut ſe diſſimuler que ce Songe ne ſoit une ſatire. Bocace étoit dupe de ſon amour, & bleſſé dans ſon amour-propre; on l'avoit trahi avec une baſſe & maligne perfidie. Un amant, victime d'une inconſtance naturelle, ne s'en prend communément qu'à ſon infidèle; mais lorſqu'il y a des procédés noirs, il s'en prend à tout le ſexe, dans l'accès de ſa fureur. On pourroit donner aux femmes le conſeil de ne point ſe jouer aux gens ſenſibles, qui ont, de plus, le mérite de l'eſprit; car, dans leur dépit, ils exercent des vengeances que l'eſprit même n'a pu prévoir.

Il y a bien des éditions de cet Ouvrage. La première eſt intitulée *Invectiva contra una malvagia Donna*, &c., *in*-4°., très-antique, ſans date, ſans nom de lieu ni d'Imprimeur.

Le même Livre reparut ſous le titre de *Laberinto d'Amore*. A Florence, en 1516, *in*-8°.

Enſuite ſous le titre d'*il Libro chiamato corbaccio*. A Paris, en 1569, *in*-8°., avec des

notes. Cette édition fut copiée à Veniſe en 1583 & en 1611, *in*-12 : mais celle de Paris étoit elle-même, aux notes près, une répétition de celle de Florence de 1549, *in*-4°., & qui porte le même titre.

Pluſieurs Traducteurs ont exercé leur plume ſur cet Ouvrage. Le plus ancien eſt Belleforeſt, ſi connu parmi les Traducteurs romanciers. Son Livre eſt intitulé *le Labyrinthe d'Amour de Jean Bocace*, autrement, *Invective contre une mauvaiſe Femme*. Paris, 1571.

Un autre Traducteur, extrêmement libre, a traduit ſous ce titre, *le Songe de Bocace*. Paris, 1698, *in*-8°. Il a retranché pluſieurs choſes, & en a introduit d'autres, qu'il a empruntées des Moraliſtes & des Poëtes. C'eſt celui que nous avons ſuivi, en retranchant à notre tour, pour nous renfermer dans les bornes d'un Extrait. Cependant l'Ouvrage eſt encore fort long. La liberté que l'Auteur a priſe eſt une infidélité très-réelle ; mais elle répand de l'agrément & de la variété dans ſon travail. Comme celui de Bocace eſt connu, la faute eſt plus légère, & l'agrément doit la racheter.

Bocace étoit galant ; mais il ne paroît pas avoir été bien tendre. Il a vécu célibataire, &

n'a laissé qu'un bâtard. C'est ici le seul Ouvrage où il ait manqué au respect qu'on doit aux dames. Pour diminuer sa faute à leurs yeux, nous citerons son Livre *de Mulieribus claris*, ou des Femmes illustres. Il a témoigné, dans toutes les occasions, combien ce sexe occupoit son cœur & son esprit.

On a confondu le *Songe* avec un autre Ouvrage, intitulé l'*Amorosa Visione*, qui n'est qu'une allégorie composée des triomphes de la sagesse, de la gloire, de la richesse, de l'amour, de la fortune, & qui est écrit en vers.

Les Ouvrages de Bocace ont fait époque pour la Langue italienne. Le sentiment qu'on trouve dans quelques-uns, & le naturel qui règne dans tous, leur conserveront leur réputation.

ETANT seul un jour dans ma chambre, fort affligé de ne pouvoir haïr une femme qui ne méritoit pas ma tendresse, & que je ne pouvois m'empêcher d'aimer; je fis de sérieuses réflexions sur les folies que l'amour nous fait faire, & sur les malheurs qu'il attire ordinairement sur les hom-

mes. Après avoir rappelé dans mon esprit tout ce que l'histoire de mon temps & celle des siècles passés m'en avoient appris, je ne trouvai point d'amans malheureux qui méritât moins ses disgraces, ni qui fût plus à plaindre que moi. Je ne pus résister au chagrin que cette réflexion me causoit: je m'abandonnai si vivement à ma douleur, que la honte de ma foiblesse, & l'indigne mépris dont on m'accabloit, me parurent plus insupportables que la mort. Je la souhaitai, & l'appelai mille fois; mais ce fut inutilement: cette impitoyable ennemie des hommes les enlève toujours malgré eux, & les fuit quand ils la désirent. Cependant je me préparois à la forcer de venir à mon secours, & j'en avois déjà résolu la manière, lorsqu'un frémissement subit, & une certaine compassion pour moi-même, causée par l'appréhension de passer d'une vie malheureuse à une pire, désarmèrent une résolution qui peu auparavant me paroissoit invincible; un moment après, je retombai dans l'abattement;

mes yeux recommencèrent à verſer des larmes; je rentrai dans le déſeſpoir, & pris une nouvelle réſolution de mourir. Les mêmes raiſons qui m'en avoient empêché, m'en empêchèrent encore. Je pleurai ſur nouveaux frais; & ne ſachant à quoi me réſoudre, flottant, pour ainſi dire, entre la vie & la mort, il me vint dans l'eſprit, comme par miracle, un retour de raiſon qui acheva de me déterminer à vivre.

Inſenſé, dis-je en moi-même, quel uſage fais-tu de ta philoſophie? Quel changement dans ta conduite & dans tes ſentimens! Quelle fatale cauſe a produit cette étrange fureur? N'en accuſe point ta maîtreſſe; elle n'a aucun droit de te rendre malheureux, & rien ne peut t'obliger à l'aimer, puiſqu'elle n'a pour toi que du mépris. Tu allégueras pour ta juſtification que tu la trouves belle; que connoiſſant l'excès de ton amour, elle en devoit être touchée; que l'ingratitude, & l'inſenſibilité d'un objet qu'on adore ſont les choſes du monde

les plus capables de mettre un amant au déſeſpoir. Tout cela ne t'excuſe point. Ne ſe peut-il pas qu'une invincible antipathie détruiſe dans ſon cœur tout le mérite de la paſſion, & que tu ne lui plaiſes point? En ce cas, comment veux-tu qu'elle t'aime? Si tu es malheureux, ce n'eſt donc pas ſa faute, c'eſt la tienne: tu as tort d'avoir mal choiſi; tu es l'unique auteur de tes diſgraces; & ſi l'on traîne ſur la claie ceux qui attentent à leur vie, tu mérites au moins les petites maiſons, pour y avoir penſé. Examinons de plus près ce que tu voulois faire. Toutes les actions des hommes ſe rapportent à leur amour-propre, ou à leur complaiſance pour quelqu'un. Ta folie te procure-t-elle du plaiſir? Il n'y a pas d'apparence: ſi cela étoit, tu ne te plaindrois pas, tant que le jour & la nuit durent. Voyons enſuite ſi ta douleur peut-être agréable à quelqu'un; ce quelqu'un ne ſauroit-être une autre perſonne que celle dont tu es amoureux: elle t'aime, ou elle te hait, ou tu lui es indifférent. Si

elle t'aime, il eſt facile de comprendre que ta déſolation ne peut lui plaire; au contraire elle doit la chagriner, & tu fais mal ta cour, lorſque, t'abandonnant à des extravagances continuelles, tu te diſpoſes à les pouſſer juſqu'à percer un cœur qui lui eſt précieux: ſi elle te hait, tu dois être perſuadé, pour peu qu'il te reſte de raiſon, que tu ne ſaurois l'obliger davantage que de t'aller pendre. On ſouhaite quelquefois tant de mal aux gens pour qui l'on a de l'averſion, qu'on expoſe ſon honneur, ſa fortune, ſa vie; qu'on viole les lois divines & humaines, pour ſatisfaire ſon animoſité; & plus on procure de triſteſſe & de misère à ceux qu'on n'aime pas, plus on eſt ſenſible au plaiſir d'avoir cauſé leurs diſgraces. C'eſt juſtement ce même plaiſir que tu donnes à ton ennemie; plus tu te chagrines de ſes rigueurs, plus tu lui inſpires de joie: tu ſembles agir de concert avec ſon averſion; & tu deviens ſottement, contre toi-même, le miniſtre de ſa mauvaiſe volonté.

Avoue qu'il faut être bien dupe, pour pouſſer la complaiſance juques-là. Si tu lui es indifférent, à quoi bon ces ſoupirs, ces tranſports, & ces inquiétudes continuelles ? Cela ne te ſert pas plus que ſi tu en faiſois la dépenſe pour une ſtatue. Pourquoi donc t'affliger ? pourquoi déſirer la mort, que ta cruelle, toute cruelle qu'elle eſt, ne te ſouhaite peut-être pas Il faut croire que tu n'as pas encore éprouvé combien il eſt doux de vivre, ni fait aſſez de réflexion qu'il eſt un autre monde, où les folies qu'on fait en celui-ci ſont ſévèrement punies. Eſt-il poſſible que, voulant paſſer pour un homme ſage, tu prennes ſi fort à cœur une bagatelle, & qu'elle ſoit capable de te faire oublier ce que tu dois à Dieu, & ce que tu te dois à toi-même ? Efforce-toi de vaincre cette folle paſſion; ceſſe de lui ſacrifier la bonne opinion qu'on a de toi dans le monde; ne t'obſtine plus à vouloir du bien à qui ne te fait que du mal. Le ciel te réſerve des jours plus heureux; conſerve les mauvais,

en faveur des bons : si tu ne peux te passer d'aimer, on trouve tant de belles qui ne font mourir personne ; le monde en est plein. Change la tienne contre une de ces beautés faciles. Enfin si cette ingrate, qui, selon toute les apparences, triomphe & s'applaudit de ton martyre, continue d'employer ses charmes pour troubler le repos de ta vie, rends les inutiles, & t'en venge en vivant heureux malgré elle. Les consolations que le ciel nous envoie agissent toujours efficacement.

Ces réflexions, dont la meilleure partie me fut sans doute inspirée par mon bon ange, dissipèrent en un instant les ténèbres de ma raison. Elles me firent voir clairement mon erreur ; j'en eus de la confusion : pénétré d'un violent repentir, je me condamnai sévèrement moi-même, & m'estimai beaucoup moins que je ne faisois auparavant. Enfin, après avoir pris un peu de courage, sachant que la solitude est pernicieuse aux esprits malades, je résolus de ne plus demeurer seul dans ma chambre ; &

j'en sortis, le visage aussi tranquile que l'état de mon ame le pouvoit permettre.

Je fus à la promenade; j'y trouvai quelques gens d'esprit de ma connoissance, que j'abordai. Notre conversation roula d'abord sur l'instabilité de la fortune, & sur la folie de ceux qui, courant après ses chimères, fondent leurs espérances sur elle, comme sur quelque chose de fort solide: ensuite nous parlâmes de l'ordre merveilleux de la nature dans l'économie de l'Univers, ordre que nous n'admirons pas assez, par le trop grand usage que nous avons de ses opération; enfin nous voulant élever jusqu'au premier mobile, nous nous perdîmes dans les nues; & la nuit survint, qui nous obligea de nous séparer. Je me trouvai assez tranquille en me retirant chez moi: j'avois presque oublié toutes mes peines: je soupai sobrement; & peu de temps après m'étant mis au lit, je crus être guéri parfaitement de l'inquiétude qui m'avoit si fort agité pendant toute la

journée. J'employai la première partie de la nuit à repaſſer les idées de la converſation que j'avois eue à la promenade ; après quoi le ſommeil me ferma doucement la paupière : mais comme s'il n'eût pas ſuffi à mon imagination de m'avoir cruellement travaillé pendant le jour, elle me tourmenta encore par un ſonge qui fit faire à mon eſprit un pénible voyage, pendant que le ſommeil, qui n'a de pouvoir que ſur nos corps, tenoit le mien dans un profond repos.

Je rêvai que j'entrois dans un chemin qui me parut d'abord ſi charmant, que tous mes ſens en furent enchantés. Jamais choſe au monde ne m'avoit cauſé tant d'admiration. J'ignorois où j'étois ; je m'y trouvois bien, & ne m'embarraſſois pas d'en ſavoir la carte. Plus j'avançois plus ce ſentier me paroiſſoit délicieux ; en ſorte que je me flattois d'un bonheur infini, ſi j'en pouvois trouver le bout. L'eſpérance que j'en avois augmentoit ſi fort mon impatience, que je m'imaginois plutôt voler que

marcher; mais en courant de toutes mes forces, il me parut que cette route devenoit insensiblement sauvage, & peu à peu tout à fait affreuse. Au lieu de gazons & de fleurs, je n'y vis plus que des pierres, des chardons, & des épines: je voulus tourner la tête, & j'aperçus derrière moi une nue épaisse & sombre, qui, m'environnant, arrêta ma course, & m'ôta tout l'espoir de la félicité que je m'étois promise. Je demeurai un long espace de temps comme immobile. Enfin le nuage qui m'enveloppoit s'étant un peu dissipé, je reconnus, à la foible clarté d'un jour prêt à finir, que j'étois entré dans un désert affreux, entouré, de toutes parts, de montagnes si hautes, que je ne pouvois comprendre comment j'y étois entré. Mon étonnement redoubla, lorsque, jetant les yeux de tous côtés, je n'aperçus aucune issue pour en sortir. Pour surcroit de chagrin, j'entendois autour de moi, & assez proche, des hurlemens des bêtes farouches dont un semblable séjour ne pouvoit manquer

d'être nombreusement habité. Je mourois de peur, & me trouvois dans la plus triste situation où un homme puisse être : la crainte d'être dévoré m'empêchoit d'essayer à sortir du vallon, pour chercher une route dans la montagne ; je ne savois à quel Saint me vouer, ni quel parti prendre. J'étois sans conseils & sans secours, abandonné de toutes les créatures, menacé de la cruauté des lions & des tigres, & à la veille de leur servir de nourriture, ou de mourir faute d'en avoir. Tantôt je me reprochois de m'être engagé si imprudemment dans cette effroyable solitude ; tantôt je levois les mains au ciel, & lui adressois de ferventes prières. Enfin lorsque je me croyois perdu sans ressource, je vis de loin venir vers moi, du côté de l'orient, un homme qui, autant que j'en pus juger, étoit de belle taille ; ses cheveux blancs comme neige le faisoient paroître fort âgé. Il marchoit à pas lents avec une gravité qui m'imprimoit du respect, & je remarquai qu'il étoit enveloppé

d'une draperie d'écarlate plus vive que nos plus belles étoffes de cette couleur. Ce vénérable vieillard me fit peur & plaisir tout ensemble. Je craignois, d'un côté, qu'il ne fût le maître de cette sauvage habitation, & qu'indigné de m'y voir sans sa permission, il ne lui prît envie de me faire dévorer par ces bêtes féroces dont le voisinage m'inquiétoit. D'un autre côté, j'espérois qu'il auroit pitié de moi, & me rendroit service; car plus il s'avançoit, plus son air me paroissoit affable; & plus je le considérois, plus il me sembloit qu'il ne m'étoit pas inconnu. Insensiblement il s'étoit si fort approché, que non seulement je reconnus son visage, mais je me souvins encore de sa profession, & de plusieurs endroits où je l'avois vu: je ne pus cependant jamais me souvenir de son nom; & j'en étois fâché, parce que je me figurois qu'il auroit plus d'égards pour un homme qui le connoîtroit, & seroit plus porté d'inclination à me rendre les devoirs de l'hospitalité. Mais pendant que je

fatiguois inutilement ma mémoire, il m'appela lui-même par mon nom, & me dit d'un ton de voix charitable : « Pauvre Bocace, quelle fatalité vous à conduit dans cet affreux séjour ? qu'est devenue votre raison ? ne voyez-vous pas que vous êtes dans un lieu de réprobation & de mort ? quel Démon vous y retient »...? Entendant parler ainsi ce bon vieillard qui me paroissoit touché de mon infortune, je m'attendris, & mille sanglots coupèrent ma voix. Enfin mon cœur étant un peu dégagé du saisissement où il étoit, je ralliai toutes les forces de mon ame, & répondis avec une émotion & une honte inexprimable : « Ce n'est pas d'aujourd'hui que la volupté fait faire d'étranges sottises aux hommes ; les plus fins tombent quelquefois dans ses piéges ; & vous voyant ici, je crois pouvoir dire, sans vous déplaire, que de plus sages que moi y sont venus. Cependant quelque consolation que m'apporte votre présence, je ne laisse pas d'être fort embarrassé : je me rassure un peu,

dans l'espérance que vous n'avez pas dessein de me nuire. Si je ne me trompe pas, en me flattant de votre protection, je vous conjure, au nom de Dieu & de notre chère patrie, où je crois vous avoir vu, de m'apprendre ce que je dois faire pour sortir d'un lieu si terrible; dissipez en l'horreur, s'il se peut, & faites cesser la crainte dont je suis saisi. A ces mots, il me sembla que le vieillard sourioit; & il me répondit: Il est aisé de connoître par votre discours, quand je ne le saurois pas d'ailleurs, que vous êtes hors de vous-même & tout à fait troublé. s'il vous étoit resté assez de sang froid pour vous souvenir de votre belle, & de l'intérêt que je dois prendre à ce qui la regarde, vous n'auriez pas eu la fermeté de m'attendre, ni la hardiesse d'implorer mon secours. Je vous avoue que si j'étois encore ce que j'étois autrefois, je ne serois pas d'humeur à vous faire plaisir. Je vous traiterois, au contraire, comme vous le méritez; mais je ne suis plus sujet aux

foiblesses mortelles; je suis sorti de la vie : la charité prend la place de la colère, & je ne vous refuserai point mon assistance.

J'écoutai le commencement de son discours avec assez de tranquillité jusqu'à ce que j'entendis, *je suis sorti de la vie*. Et lorsque je compris que c'étoit l'ombre de celui que j'avois vu autrefois, un frisson me saisit jusques dans la moelle des os, les cheveux me dressèrent à la tête, je perdis la parole; &, s'il m'eût été possible, je n'aurois pas eu long-temps l'honneur de sa compagnie. Il arrive souvent à ceux qui rêvent de se trouver perclus, lorsqu'ils ont le plus de besoin de leur agilité : il m'arriva la même chose; je n'eus plus de jambes pour fuir. Elles me tremboient si fort, que je ne sais pas comment j'en eus seulement pour me porter. Enfin si cette nouvelle frayeur ne m'éveilla pas, elle me fit assurément pâlir, & me rendit immobile & muet comme une souche. L'esprit ne put s'empêcher d'en rire, & poursuivit en ces

termes : Raſſurez-vous, dit-il ; parlez hardiment ; ne vous défiez point de moi : je ne ſuis point ici pour augmenter votre inquiétude ; vous m'y voyez uniquement pour vous tirer de l'abîme où vous êtes, ſi vous voulez profiter de mes conſeils. Cela me remit & me conſola. Je regardai cette apparition comme un miracle que le ciel faiſoit en ma faveur ; & faiſant une profonde révérence à l'eſprit, je le priai très-humblement de commencer par me mettre en lieu de ſûreté, de peur qu'il ne m'arrivât quelque nouveau ſujet d'appréhenſion. Le ſpectre me répondit qu'il ne pouvoit anticiper ſur le temps de ma liberté ; que l'entrée du lieu où j'étois étoit ouverte à tout le monde ; qu'il étoit aiſé de s'y introduire avec la volupté & la folie, mais qu'on n'en ſortoit pas quand on vouloit, qu'il falloit pour cela une lumière & une force qui viennent immédiatement de la puiſſance de celui par la permiſſion de qui il me parloit.

Je crus lui dire alors : Puiſque je

dois rester ici quelque temps, apprenez moi, s'il vous plaît, en quel lieu je suis, si vous l'habitez ordinairement, s'il s'y trouve des gens qui n'en sortent jamais, enfin qui est celui qui vous envoie pour m'en tirer ? Il me répondit : Ce lieu est nommé diversement, le labyrinthe de l'Amour, le vallon enchanté, le bourbier de Vénus, la vallée de misères, enfin chacun l'appelle comme il lui plaît. La mort m'a retiré pour toujours de cette malheureuse habitation ; mais celle où je suis à présent est encore plus triste, quoique moins dangereuse. Hélas ! lui dis-je, au nom de Dieu, avant que de passer outre, apprenez moi une chose. Je comprends, par ce que vous m'avez dit d'abord, que vous êtes trépassé. Seriez-vous en enfer ? Il est hors de doute que votre poste est plus mauvais que celui-ci : mais comment y courez-vous moins de risque ? Et si vous êtes en purgatoire, y pouvez-vous plus souffrir que dans cet effroyable séjour ? Je suis, dit l'Esprit, dans un

lieu où je n'ai plus rien à craindre pour mon salut ; c'est un sûr asile contre le péché ; l'on n'y sauroit offenser Dieu, & par conséquent on y court moins de danger que dans ce labyrinthe, où les mortels, indignes de graces & de miséricorde, ne doivent s'attendre qu'au sévère jugement de la justice divine : mais il est certain que notre situation est mille fois plus cruelle que celle où vous êtes. Nos peines seroient égales à celles des damnés, si l'espérance d'en sortir ne nous aidoit à les supporter. Afin que vous en compreniez quelque chose, apprenez que l'habit que je porte, dont vous avez été surpris, parce qu'il vous a paru magnifique, & que vous n'en avez jamais vu de si brillant, n'est pas un ouvrage de la main des hommes ; c'est un feu allumé par la colère de Dieu : il est si vif, que celui que vous connoissez n'est que de la glace en comparaison. Il nous pénètre comme la chaux dans la fournaise ; nous avalerions l'eau de tous les fleuves du monde, sans pouvoir

modérer l'ardeur qui nous dévore. Deux choſes m'ont fait mériter cette pénitence ; l'une, un peu trop d'attachement au bien ; l'autre, la ſotte complaiſance avec laquelle j'ai toléré les vices de la perſonne dont vous ſouhaitez ſi fort les bonnes graces. Mais c'eſt aſſez parler de mon état, qui ſeroit ſans doute plus malheureux que le vôtre, ſi celui où vous êtes ne conduiſoit à la damnation, & celui où je ſuis à l'éternelle félicité.

Il eſt temps de répondre à votre dernière queſtion, en vous apprenant que celui par la permiſſion de qui je ſuis ici, eſt le ſouverain bien, le grand Architecte de l'univers, par le concours duquel tous les êtres ſubſiſtent ; qui ſouhaite plus que vous-même votre bonheur, votre repos, & votre ſalut. Ces paroles me jetèrent dans une humilité profonde, & me firent réfléchir ſur la puiſſance & ſur la bonté de Dieu. Je compris avec admiration que, malgré le nombre de nos crimes & de nos rechûtes, il ne ceſſe point de nous tendre les bras;

puis,

puis, considérant ma fragilité, ma bassesse, & mon ingratitude, je me sentis si vivement touché du regret de mes péchés, que non seulement il me sembla que mes yeux étoient baignés de larmes, mais encore que mon cœur se fondoit comme la neige aux rayons du soleil. Je gardai quelque temps le silence; après quoi je dis, avec un grand soupir : Ame bienheureuse, je sens toute mon indignité ; j'en suis confus, & connois parfaitement que le Seigneur souhaite plus notre salut que nous-mêmes ; qu'il ne cesse point de nous aider de ses graces, quoique nous en abusions continuellement par notre malice ; mais je m'étonne comment sa miséricorde ne se rebute pas, & peut suspendre si long-temps les foudres de sa justice? Vous me parlez, répondit le fantôme, comme un homme qui ne connoît pas encore bien Dieu. Vous ignorez que sa bonté est infinie comme ses autres attributs; vous pensez qu'il agit par passion comme la plupart des hommes, qui ne peuvent se résoudre à pardonner

la plus légère offenſe. La ſource de ſes graces eſt inépuiſable; ſa miſéricorde ne tarit point. Il ne peut ſe ſouvenir qu'il eſt Dieu, ſans ſe reſſouvenir qu'il eſt père: il recherche le pécheur intérieurement; il le ſollicite par ſes inſpirations, l'avertit par de petits châtimens, & permet que les bienheureex intercèdent pour lui. Cela eſt ſi vrai, qu'un Ange m'a commandé de venir à votre ſecours, en conſidération de ce que, dans tous les deſordres de votre vie, vous n'avez pas laiſſé de conſerver toujours du reſpect & de la dévotion pour celle qui a porté le ſalut du monde dans ſon ſein. Elle vous a vu, avec des yeux de pitié, égaré dans cette triſte vallée; & comme elle aſſiſte ſouvent ſes ſerviteurs, ſans attendre qu'ils l'implorent, elle a prié ſon Fils de m'envoyer ici pour vous remettre dans le bon chemin. Hélas! lui dis-je, ce n'eſt pas la première fois que la ſainte Vierge m'a donné des marques de ſa protection: elle m'a tiré d'une infinité de dangers, tout indigne que

j'en étois, & m'a fait autant de graces que si j'en avois beaucoup mérité. Je vous assure que celle que je reçois aujourd'hui donnera de nouvelles forces à ma reconnoissance; elle doublera ma dévotion. Au reste, si j'ai beaucoup de joie de vous savoir hors d'état de craindre l'enfer, les maux que vous souffrez ne laissent pas de me toucher sensiblement. Je souhaite que mes prières puissent les soulager. Mais en attendant que je sois en état d'en faire de méritoires, apprenez-moi, je vous conjure, si cette vallée, dont vous ne me dites pas précisément le nom, n'est pas un lieu d'exil, où l'amour envoie ceux qu'il bannit de sa Cour, & qui sont disgraciés comme je le suis, ou si elle n'est habitée que par ces vilains animaux, dont j'entends sans cesse les hurlemens.

Vous faites consister, comme beaucoup d'autres, me dit-il, le suprême bonheur dans la volupté, quoique ce ne soit, au fond, que corruption & misère. Cette triste vallée est ce que

vous appelez la Cour de Cupidon, & les bêtes que vous entendez hurler, ſont les voluptueux comme vous qui expriment leur paſſion brutale ; c'eſt ainſi que le ſon de leur voix paroît aux oreilles. N'ai-je pas eu raiſon de nommer ce lieu un labyrinthe, puiſque la plupart des gens ſenſuels qui s'y engagent, n'en peuvent que très-difficilement ſortir? Je m'étonne que vous ayez été ſurpris de vous y voir; car ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous y êtes ; & quoiqu'avec moins d'inquiétude, ce n'a jamais été dans un moindre danger. Il eſt vrai, lui répliquai-je tout contrit, l'on m'y a vu quelquefois, & je commence à m'en reſſouvenir. Il faut avouer que les ſens ſont de grands trompeurs. Ce lieu m'avoit toujours paru fort agréable; j'y goûtois une infinité de plaiſis; je ne me ſerois jamais défié qu'une telle horreur pût ſuccéder à cet enchantement. Je vous avoue qu'aujourd'hui la frayeur m'a ſi fort troublé, que je ne me ſuis pas plus reconnu ici, que ſi je n'y étois jamais venu. Cependant

je commence à m'apercevoir que l'air qu'on y reſpire empoiſonne l'eſprit & le cœur, & je comprends à préſent ce que ſignifient l'obſcurité, la ſtérilité, & l'horreur de ce triſte ſéjour, tous les noms que vous lui donnez, & la difficulté qu'il y a d'en ſortir. Puiſque vous commencez à entendre raiſon & à vous raſſurer, me dit l'Eſprit, en attendant que le ſoleil paroiſſe & que je puiſſe vous conduire hors d'ici, répondez à mes queſtions & contentez ma curioſité. Si ce lieu étoit plus propre & plus commode, je vous dirois de vous aſſeoir; mais puiſque cela ne ſe peut, nous nous entretiendrons debout.

Je ſais depuis long-temps, & je connois, par vos paroles & par la ſituation où je vous trouve, que vous êtes véritablement empêtré dans les lacets de Vénus. Avouez-le de bonne foi, & ne faites point difficulté de m'apprendre les anecdotes de vos amours. Vous pouvez juger, par ce que je vous ai dit au commencement de notre converſation, que je con-

nois la perſonne dont vous êtes entêté. Cela n'eſt pas difficile à croire, puiſqu'elle a été ma femme. Cependant n'ayez point de répugnance à me conter toutes les particularités de votre aventure. Je prétends que vous me parliez à cœur ouvert & ſans déguiſement, & qu'en reconnoiſſance des ſervices que je veux vous rendre, vous m'appreniez tout ce qui concerne la naiſſance, le progrès, & la décadence de votre injuſte paſſion.... J'avois trop d'intérêt à ne pas me brouiller avec l'ombre, pour lui refuſer ce qu'elle me demandoit. Je commençai donc à lui obéir, en lui diſant : La prière que vous me faites, & les obligations que je vous ai, ne me permettent pas de vous cacher ce que je n'ai confié à aucun de mes amis, & que je n'ai déclaré à mon indigne maîtreſſe que par deux lettres. Cependant, ſans être ingrat de la généroſité avec laquelle vous me pardonnez, je puis, ce me ſemble, vous dire en paſſant, que, n'ayant connu votre épouſe qu'après votre décès,

vous n'aviez plus aucun droit sur elle; que cette galanterie n'est point de votre bail, & qu'ainsi je n'ai rien fait dont vous deviez me savoir mauvais gré.

Je me trouvai, il y a quelque temps, avec un homme que vous avez connu. Notre conversation tourna sur les femmes qui se sont distinguées par un mérite extraordinaire & par des vertus supérieures à celles des autres. Nous fouillâmes dans l'antiquité; nous y trouvâmes, en faveur du beau sexe, quelques exemples de sagesse, de doctrine, de fidélité, & de valeur égale à celle des plus grands Hommes. Ensuite nous passâmes en revue les illustres modernes : le nombre à la vérité s'en trouva très-petit. La personne avec qui je m'entretenois m'en cita quelques-unes de notre ville, & entre autres celle qui vécut avec vous. Je ne la connoissois point encore, & plût à Dieu que je ne l'eusse jamais connue! Il m'exagéra son mérite, me jura qu'elle n'avoit pas sa pareille en générosité, & me raconta quelques

hiſtoires qui me prouvèrent ſon bon cœur. Il me dit que les graces du corps & celles de l'ame ne ſe devoient rien, chez elle, l'une à l'autre. Il me la dépeignoit douée d'un bon ſens naturel, d'une vivacité d'eſprit ſurprenante, d'un bon goût pour toutes choſes, & d'une facilité à s'exprimer égale à celle d'un Orateur; &, ce qui m'en plut davantage, complaiſante, diſcrète, honnête, de ces humeurs égales que l'on trouve ſi rarement, enfin raſſemblant en ſa perſonne toutes les vertus & toutes les plus jolies manières des plus aimables femmes de notre ſiècle. J'écoutois cela avec admiration, & diſois en moi-même, heureux qui poſſéderoit le cœur d'une ſi charmante perſonne! Preſque réſolu de mettre tout en uſage pour mériter ce bonheur, je m'informai de ſon nom, de ſon rang, & du lieu où elle demeuroit, qui n'eſt pas celui où vous l'avez laiſſée. J'appris tout cela de celui qui ſe donnoit tant de peine à me faire ſon éloge. Nous étant ſéparés, je me déterminai à en

devenir amoureux, & je crois que je fus assez fou pour l'être avant que de l'avoir vue. Je courus par-tout où je pouvois la trouver : la fortune, qui ne m'a jamais flatté que pour me trahir, me fut ce jour-là favorable. Je rencontrai cette Belle dans une église; & quoique je n'eusse point d'autres marques pour la reconnoître que le deuil que vous lui faisiez porter, l'ayant trouvée parmi plusieurs dames, dont la plupart étoient aussi habillées de noir, je ne laissai pas de la démêler, & ne jetai pas plutôt les yeux sur elle, que je ne doutai point qu'elle ne fût celle que je cherchois. A peine commençois-je à le croire, que j'entendis près de moi quelqu'un qui s'entretenoit d'elle. Un jeune Cavalier dit, en la nommant, que l'habit lugubre qu'elle portoit n'ôtoit rien à ses charmes, & que ce seroit dommage qu'une si jolie veuve passât le reste de ses jours dans le célibat. Un autre, qui heureusement ne la connoissoit pas, demanda d'où elle étoit: on la fit remarquer par la place qu'elle

occupoit, & cela me confirma que je ne me trompois pas. A la vérité, dès que je vis sa taille & son grand air, je conçus pour elle une forte estime. Je lui trouvai encore plus de mérite extérieur que je ne m'en étois figuré. Plein de cette idée que l'on conçoit à la première vue d'un objet en faveur duquel l'on est fortement prévenu, mon cœur se rendit sans faire la moindre résistance; & quoique charmé de ma défaite, j'eus honte d'y trouver tant de plaisir. Enfin le rouge me monta plus d'une fois au visage; & comme le feu qui s'étend sur la superficie de la matière, augmente son ardeur à mesure qu'il la pénètre; ainsi celui qui commençoit d'agir sur mon cœur, n'a fait, depuis ce temps-là, que croître malgré moi. Voilà comme je devins passionnément amoureux de votre femme.

L'Esprit me répondit: Vous m'avez assez expliqué de quelle manière vous êtes tombé dans le piége. Apprenez-moi comment vous découvrîtes votre passion, & si votre espérance aug-

menta comme votre feu.... Quand je voudrois, lui répondis-je, vous déguiser mon aventture, je suis si persuadé que vous ne l'ignorez pas, qu'il me seroit inutile de vous en cacher la moindre circonstance. Ayant ajouté trop de foi au portrait qu'on m'avoit fait de votre veuve, & me trouvant pour elle aussi prévenu d'estime que s'il n'avoit pas été flatté, je pris la liberté de lui écrire. Je crus que, lui déclarant mes sentimens dans une lettre tendre & respectueuse, elle répondroit peut-être à mon amour & à mon compliment, ou que, ne répondant ni à l'un ni à l'autre, il ne me seroit pas difficile d'étouffer une passion qui ne faisoit que de naître. Flatté de cette espérance, je lui appris ce que je ressentois pour elle; & me servis des expressions les plus honnêtes & les plus affectionnées qu'on puisse employer en pareil cas. Elle me fit réponse par un billet qui n'étoit ni vers ni prose, quoiqu'il me semblât que son dessein étoit de s'expliquer en vers. Elle ne me parloit, en

aucune manière, de la passion qu'elle m'avoit inspirée; tout ne rouloit que sur la curiosité qu'elle avoit de me connoître, & sur le plaisir qu'elle auroit toujours de recevoir de mes lettres. Il me parut aussi que, voulant faire le bel esprit, elle affectoit de suivre la ridicule opinion de Pythagore (que l'ame d'un homme, après sa mort, passe dans un autre corps); car elle me comparoit, avec une fade adulation ou par ironie, à un des plus grands Hommes des siècles passés; m'attribuoit, en mauvais termes, toutes les qualités héroïques qui l'ont rendu fameux, & me soutenoit qu'un autre que lui ne pouvoit si bien lui ressembler. Je compris, par son style, que celui qui m'avoit parlé d'elle si avantageusement, m'avoit voulu tromper, ou étoit bien trompé lui-même. Mais malgré cette pensée, ma flamme ne put ni diminuer ni s'éteindre. J'étois trop prévenu en faveur du corps, pour ne pas tout pardonner à l'esprit. Je me flattai que son dessein étoit de m'engager, par un commerce de let-

tres, dans un commerce de ſentiment, & que, m'enſeignant un moyen de lui plaire, elle n'étoit pas fâchée que j'entrepriſſe de l'employer. Cela m'anima : je lui écrivis une ſeconde lettre auſſi paſſionnée que la première. Je ſuis certain qu'elle lui fut rendue; mais depuis ce jour je n'ai vu ni des ſiennes, ni perſonne de ſa part. J'ai remarqué qu'elle m'évitoit avec un ſoin fort étudié, & des airs qui marquoient autant de mépris pour moi, que j'avois de reſpect pour elle.

L'Eſprit me dit alors, que ſi mon déſeſpoir n'avoit point d'autre fondement que celui-là, j'avois voulu mourir pour bien peu de choſe. Je lui répondis, que j'en convenois ; mais que, puiſqu'il vouloit tout ſavoir, je devois lui faire part de deux réflexions qui avoient contribué particulièrement à m'inſpirer ce funeſte deſſein. La première, lui dis-je, c'eſt que m'étant flatté juſqu'ici d'avoir un peu de jugement, j'ai connu que je n'en avois point du tout. Cette connoiſſance eſt bien triſte, quand je con-

ſidère que j'ai travaillé preſque toute ma vie a m'acquérir de la ſageſſe, & que je ne m'en ſuis point trouvé, lorſque j'en avois le plus de beſoin. La ſeconde eſt le ſacrifice qu'on a fait de mes lettres à un rival heureux: ce mépris me met dans une ſi grande colère, que je ſuis outré. J'ai agi comme un étourdi, j'ai cru trop légèrement qu'une femme pouvoit avoir de ſi bonnes qualités; je devois les connoître avant que de les eſtimer. Cependant, ſans ſavoir preſque ni pourquoi ni comment, je donne tête baiſſée dans les panneaux de l'amour; &, en dépit du bon ſens, j'abaiſſe mon ame, qui doit être ſouveraine, juſqu'à la ſervitude d'une honteuſe paſſion. Celle qui la cauſe en eſt bien indigne, & celui qui m'a ſi fort vanté ſa vertu, ne la connoît guère; car je ſuis sûr qu'un des voiſins de cette coquette, nommé Abſalon, occupe tout ſon cœur, & la moitié de ſon lit. Elle lui a fait voir mes lettres, ils m'ont tourné en ridicule; cet inſolent m'a berné dans les

compagnies qu'il fréquente : je jurerois que c'eſt lui qui, pour ſe moquer de moi, a fait une impertinente réponſe à ma première lettre, & m'a donné matière à la ſeconde. J'ai vu plus d'une fois ſon effrontée me montrer au doigt, en diſant à ſes compagnes, Voyez ce grand fat; c'eſt un de mes ſoupirans : n'ai-je pas fait là une belle conquête ? Pluſieurs gens dignes de foi m'ont rapporté qu'elle & ſon galant on fait mille mauvais contes, & ont inventé des fables pour ſe divertir à mes dépens. Ah ! qu'il eſt fâcheux pour un honnête homme qui s'eſt acquis quelque réputation dans le monde, d'être la dupe d'une femme de ce caractère ! Je l'avouerai franchement, j'ai été ſi ſenſible à ſon mauvais procédé, que j'ai failli pluſieurs fois à lui dire des injures en pleine rue. Je ne me ſerois jamais retenu, ſi quelques étincelles de raiſon, qui me reſtoient encore, ne m'avoient fait penſer que je me ſérois fait plus de tort qu'à elle, & que c'eſt une extrême imprudence de ſe venger,

l'orſqu'on ſait que le mal qu'on veut procurer à quelqu'un nous en peut attirer un plus grand : mais la violence qu'il a fallu me faire pour diſſimuler mon chagrin, n'en a pas diminué le reſſentiment ; elle n'a ſervi qu'à l'augmenter, & à me jeter preſque dans le déſeſpoir.

L'Eſprit ayant été fort attentif à ce que lui diſois, prit la parole dès que j'eus ceſſé de parler. J'ai compris, me dit il, que votre orgueil humilié n'avoit pas moins de part à votre dépit que votre amour malheureux ; mais comme cette paſſion trouve ſon compte avec tous les hommes ; qu'elle eſt l'écueil des plus ſages & des plus honnêtes gens ; qu'enfin vous lui devez l'état funeſte où je vous trouve, je veux, pour votre utilité particulière, & peut-être pour celle de quelque autre, vous dire naturellement ce que je penſe. Je vous parlerai, en premier lieu, de vos foibleſſes ; enſuite je vous ferai le portrait de celle dont vous ne ſeriez pas devenu amoureux, ſi vous l'aviez bien connue ; & puis, ſi nous

avons du temps, nous nous entretiendrons de ce qui a causé l'erreur qui a pensé vous faire perdre l'esprit.

Je vous dirai dabord que vous êtes blâmable par mille raisons ; je me réduis à deux principales : la première, c'est votre âge ; la seconde, vos occupations, qui devroient vous avoir rendu plus sage & plus jaloux de votre réputation. Si votre visage ne me trompe, vous avez plus de quarante ans ; il y en a quinze, au moins, que vous devez avoir de la raison ; & si l'expérience des peines de l'amour, ne vous en a pas rebuté dans votre jeunesse, le nombre des années devoit au moins vous ouvrir les yeux sur cette malheureuse passion, vous faire connoître les abîmes où elle nous plonge, & les ressources que vous aviez pour vous en tirer. Vous auriez compris, avec un peu de réflexion, que les femmes n'aiment que les jeunes gens ; que ceux qui commençent à s'éloigner de la jeunesse, ne leur conviennent plus ; qu'il ne leur faut que du badinage, des saillies, de

l'emportement, & de la bagatelle, que l'on ne trouve pas ordinairement dans un homme que l'âge doit avoir mûri. Auriez-vous bonne grace à donner des sérénades, à courir le bal, à vous masquer, à danser des pantalonnades ? Cependant tout cela tient lieu de mérite, & même d'amour, auprès des femmes. Voudriez-vous leur plaire à ce prix là ? & vous le pardonneroit-on, si l'on a peine à le pardonner aux jeunes gens? Il feroit beau voir un damoiseau suranné, comme vous, roder toutes les nuits, le nez dans son manteau, pour épier l'occasion d'entrer dans la maison d'un jaloux ! Pourriez-vous bien escalader une muraille & grimper sur une échelle de corde ? voudriez-vous être exposé à vous cacher quelquefois par une terreur bien fondée, ou pour donner à votre maîtresse le plaisir de vous faire peur, & d'en rire avec un rival dont vous êtes la dupe? vous plairiez-vous à mettre l'épée à la main, pour vous garantir du juste ressentiment d'un époux trahi, ou pour

ſatisfaire la jalouſie de quelque jeune emporté, qui, vous croyant plus heureux que lui, vous romproit en viſière, & vous chercheroit querelle à tous momens ? Vous avouerez que tout cela ne vous convient point; & ſi vous ne l'avouez pas, tout homme plus ſage que vous ne laiſſera pas que d'en convenir. Il eſt donc mal ſéant & ridicule à un homme de votre âge d'être amoureux. Vous devez combatre cette foibleſſe, vous devez ſoutenir votre réputation, & ſervir de modèle aux jeunes gens qui s'excuſent de leurs égaremens & de leurs folies ſur le mauvais exemple que vous leur donnez. Mais paſſons à l'autre conſidération qui doit rendre l'amour également mépriſable aux jeunes & aux vieux.

C'eſt votre application à l'étude des Belles-Lettres : je ſais que vous ne vous êtes jamais ſenti d'inclination pour les emplois de vos ancêtres. Un génie plus élevé vous a conſeillé des occupations plus nobles. L'eſprit de finance eſt trop eſclave de l'in-

térêt, toute sa science est bornée à quelques règles d'arithmétique, & à faire profiter de l'argent, bien ou mal. L'esprit de chicane est odieux, & celui de judicature fort sujet à corruption. Celui de la guerre est beau ; mais il est dangereux : l'on y consume souvent son bien & sa santé, sans en remporter autre chose qu'un peu de gloire & beaucoup d'infortune. La philosopie, à laquelle vous vous êtes dévoué dès votre plus tendre jeunesse, méritoit la préférence que vous lui avez donnée. Vous ne sauriez être blâmé d'avoir renoncé au champ de Mars, aux finances, au Barreau, pour occuper une place sur le Parnasse ; mais les Philosophes, les Historiens, & les Poëtes ont dû vous apprendre ce que c'est que l'amour, ce que sont les femmes, ce que vous êtes, & ce que la raison exige de vous. Vous devez savoir que l'amour sensuel est une passion qui abrutit l'ame, affoiblit l'esprit, altère la mémoire, épuise nos forces, & dissipe nos biens; qu'il est l'ennemi des jeunes

gens, & le tombeau des vieillards; qu'il engendre les mauvaises habitudes, pervertit la raison, ne conseille que l'injustice, n'occupe que les foux, & attire tôt ou tard la malédiction de Dieu.

Combien d'exemples avons-nous des désordres que cette fatale passion a causés! Combien d'incendies, de meurtres, d'assassinats, de ruines de maisons l'ont décriée dans le monde! Cependant la plupart des hommes regardent l'amour comme une Divinité, lui sacrifient quelquefois honneur, repos, fortune, & font gloire de lui rendre constament un culte sacrilége. Si jamais cela vous arrive, souvenez-vous que vous faites grande injure à votre Dieu & à votre philosophie.

Si votre mémoire & votre expérience ne suffisent pas pour vous convaincre de ces vérités, considérez les tableaux qui nous représentent l'Amour: vous le verrez toujours jeune, tout nu, avec des aîles, les yeux bandés, & les armes à la main. Tout cela exprime allégoriquement les per-

nicieux effets des sentimens qu'il nous inspire. Cependant il n'a de pouvoir sur les hommes que parce qu'ils sont foibles. Ses charmes ne sont que de vaines illusions, quand on les examine de près. De beaux yeux, une belle bouche, un beau teint nous éblouissent, & empêchent d'entrevoir une fin misérable. Il suffit de bien connoître les femmes, pour se repentir de les avoir aimées. Si ce n'est pas dans l'âge ou les passions règnent avec plus d'empire, au moins est-ce dans celui où une vieillesse, encore esclave des mauvaises habitudes, ne laisse pas de nous permettre une infinité de tristes réflexions. Que de remords de conscience ! que de temps perdu ! que de biens consumés ! que d'infirmités & de peines pour si peu de plaisirs !

Notre siècle ne manque pas de témoins que le caractère de toutes les femmes est uniforme pour exercer la patience des hommes : elles se ressemblent presque toutes par-là. Il en est peu d'assez parfaites pour ne pas faire des inconstans, & pour empêcher un

mari de se repentir, du moins une fois le jour, d'avoir une femme, & de trouvet heureux celui qui n'en a point. Je me souviens, à ce propos, d'un conte usé & rebattu, qui convient trop à mon sujet pour ne vous pas en rafraîchir la mémoire. Le Prince des enfers résolut un jour de rappeler une partie des émissaires qu'il entretient dans tous les Etats du monde: quelqu'un lui avoit remontré que ceux qu'il emploie a tenter les gens mariés lui causoient une dépense qu'il pouvoit épargner, sans se faire aucun préjudice, étant certain qu'il ne falloit point d'autres diables que les femmes pour damner les hommes; que peu faisoient leur salut, parce qu'il falloit une patience surnaturelle, pour supporter les caprices de ces démons domestiques; & presque tous les maris, nouveaux débarqués, n'accusoient point de leur malheur d'autres mauvais anges que ceux qu'ils avoient épousés. Le donneur d'avis fut écouté favorablement; mais avant que de révoquer les commissions d'Inf-

pecteurs du mariage, le ſage Prince députa des Commiſſaires dans tous les royaumes de l'univers, pour être informé plus amplement, ſur leur rapport, du véritable état de l'hyménée. Le département de l'Italie échut à Belphégor : c'étoit un malin diable, fort propre à faire un bon Intendant. Les intérêts de l'Etat & du Public lui étant moins chers que les ſiens propres, il s'entendit avec les gens d'affaires ; & de gueux qu'il étoit, il devint, en peu de temps, d'une opulence extrême. Enſuite, pour s'inſtruire à fond du détail du mariage, il prit une figure humaine des plus avantageuſes, & parut à Florence comme un étranger fort riche qui vouloit s'y établir. Il fit d'abord grand fracas ; habits magnifiques, belle maiſon, beaux meubles, carroſſes dorés, gros équipage, enfin grande chère & bon feu diſtinguèrent tellement le ſeigneur Belphégor, qu'il s'acquit, en peu de temps, un nombre conſidérable de flatteurs & de paraſites, & fut ſouhaité pour gendre par tous les pères qui

qui avoient des filles à marier. Il en choisit une de bonne maison, passablement belle, & des plus vertueuses de la ville. S'il ne prit point une coquette, ce n'est pas que les cornes lui fissent peur, il étoit accoutumé d'en porter ; mais il vouloit éprouver s'il n'étoit point de femme au monde avec qui l'on pût aller en paradis sans passer par le martyre. Les beaux jours du mariage, qui durent peu & ne reviennent jamais, étoient à peine écoulés, que la belle se montra telle qu'elle étoit. Elle ne trahit point la fidélité conjugale ; mais le conjoint n'en fut pas plus heureux. Rien n'est plus insupportable qu'une femme qui se pique d'être chaste : ce qui l'éloigne de la galanterie l'approche de l'orgueil ; son cœur ne peut contenir tout au plus qu'une vertu, & loge à la fois quantité de vices. Quand l'impudicité ne s'y rencontre pas, la superbe, la médisance, l'avarice & une infinité d'autres défauts y trouvent place. Pensant toujours bien d'elle-même, elle pense toujours mal des

autres. Si les coquettes se perdent gaiement par la galanterie, par la bonne chère, & par l'oisiveté, les prudes se perdent tristement par la présomption & par l'envie. Fières du nom de sages qu'elles croient mériter, elles deviennent insolentes, & ne permettent pas de douter qu'un vice qui nous laisse en repos, est préférable à une vertu qui nous assomme. Le nouveau marié, qui, tout diable qu'il étoit, vouloit passer pour un honnête homme, n'employa d'abord que douceur & raison, quoiqu'il eût bec & ongles pour établir & maintenir son autorité: mais après quelques mois de condescendance, il ne fut plus temps d'y revenir; Madame étoit en possession de faire enrager Monsieur, & n'en démordit jamais. Elle contrôloit presque toutes ses actions, & n'en approuvoit pas une.

S'il exerçoit sa libéralité, c'étoit un prodigue; s'il se mêloit du ménage, c'étoit un avare; s'il visitoit ses amis, c'étoit un libertin; s'il res-

toit au logis, c'étoit un misanthrope: elle ne lui distribuoit ses faveurs que par poids & par mesure; & jalouse sans être tendre, elle ressembloit au chien du jardinier. Elle crioit après ses domestiques du matin au soir; elle en changeoit tous les jours. Le moindre sujet de chagrin lui en donnoit matière pour une semaine; elle s'en faisoit quand elle n'en avoit pas. Enfin elle étoit insupportable à tout le monde & à elle-même. Belphégor se repentit mille fois de sa transfiguration, & regretta son premier genre de vie, qu'il trouvoit incomparablement plus heureux. Enfin, après quelques années de persécution, se sentant un dégoût universel, il négligea ses affaires, & fit tout ce qu'il put pour quitter Florence. Il plaça mal une partie de son argent; il en prêta à des gens insolvables; il fit bâtir des maisons sans nécessité; en un mot, il se ruina; & poussé par ses créanciers, il se vit dans l'heureuse obligation de s'absenter. Madame Honesta (c'étoit le nom de son épouse) n'eut pas assez

de vertu pour le consoler dans un état qui, selon toutes les apparences, étoit fort triste pour lui ; au contraire, elle fut la plus obstinée à l'insulter dans sa disgrace, & lui refusa lâchement jusqu'à la compassion qu'on doit aux malheureux.

Désespérée de ce qu'il échappoit à sa mauvaise humeur, & de ce qu'il lui enlevoit le plaisir de le tourmenter, elle éclata en invectives, le traita cent fois de traître & de scélérat, le souhaita à la potence, & battit un de ses petits enfans, parce qu'il demandoit où étoit son père. Elle fit un détachement de sa famille pour courir après lui, le dévaliser, &, sous prétexte de lui procurer un asile, l'enfermer dans un cloître de moines. Il n'auroit pas manqué là de compagnie ; mais il auroit reçu des visites de Madame Honesta, qu'il craignoit plus que l'eau bénite. La bonne dame ayant appris qu'il avoit évité l'embuscade, donna des avis secrets à ses créanciers pour le saisir ; en sorte que le pauvre diable fut obligé de se

cacher avec grande précaution. Il arriva qu'un jour, sur le point d'être arrêté, il se jeta dans la grange d'un paysan, qui, l'ayant caché dans le foin, le sauva des griffes des sergens. En reconnoissance de quoi, Belphégor, qui avoit résolu de quitter sa figure postiche, pour faire dans le monde son premier métier, lui révéla le secret de sa mission, & lui promit d'abandonner trois possédés, lorsqu'il se donneroit la peine de l'en conjurer. Il entra, bientôt après, dans le corps du Bailli du village. Le paysan s'offrit de chasser le démon; l'on convint d'une somme d'argent: Belphégor tint parole, & sortit à la première conjuration. Il entre ensuite en possession du Greffier; autre somme promise, autre exorcisme, autre guérison du démoniaque. Ces deux miracles ayant rendu Pierrot fameux, on l'employa, en dernier lieu, pour chasser le diable du corps d'un de ces gens venus de rien, qui ne sont parens de personne & sont héritiers de tout le monde. Il ne manqua pas

d'en tirer une somme considérable. Il s'enrichit enfin, & Belphégor s'acquitta pleinement de ce qu'il avoit promis. Quelque temps après, il prit gîte dans le corps de la fille d'un Roi. On a recours au fameux Conjurateur; mais il n'avoit plus de puissance: le nombre des cures qu'il devoit faire étoit rempli. Il se défendit long temps de conjurer; & pour excuse, il allégua l'impossibilité d'ôter le diable de la tête d'une personne du sexe, jurant qu'il n'en avoit pû venir à bout pour sa propre femme. L'on ne se paya pas de ses raisons; il fallut obéir, ou être attaché à une potence dressée tout exprès dans la place publique, où la Cour & le peuple étoient assemblés pour voir l'opération. Cependant le diable faisoit toujours la sourde oreille aux conjurations du payſan. On étoit prévenu qu'il ne dépendoit que de lui de guérir la Princesse, & qu'il y avoit de la malice & de l'opiniâtreté à ne pas le faire; en sorte qu'on étoit sur le point de l'exécuter, lorsqu'il s'avisa de prier

le Roi de faire battre tous les tambours & sonner toutes les trompettes de sa garde. Belphégor, entendant ce tintamare, en demanda la cause. C'est Madame Honesta qui arrive, lui répondit le manan; elle a su que vous étiez ici; elle vient vous y chercher; & les fanfares que vous entendez, retentissent pour lui faire honneur. Belphégor n'eut pas plutôt ouï cette nouvelle, que non seulement il quitta la possédée, mais encore Florence & l'Italie, & s'abîma dans les entrailles de la terre, préférant l'enfer & toutes ses horreurs, à la compagnie d'une fort honnête femme.

On peut puiser le sens moral de cette fable dans la source des vérités chrétiennes : on y trouve que la compagnie d'un dragon est préférable à celle d'une femme de mauvaise humeur ; & l'on a vu, dans les archives du Sénat romain, un arrêt contre un banni, qui, se faisant avec sa philosophie un adoucissement aux peines de l'exil, fut condamné à un supplice inévitablement rigoureux, de revenir

à Rome, & d'y demeurer avec ſa femme. Mais c'eſt aſſez parler de prudes, & de celles qui, par leurs airs impérieux & par leur orgueil outré, ſe font haïr de tous ceux qui les connoiſſent : parlons de preſque toutes les autres.

Leur plus grand ſoin eſt de tendre des lacs à notre liberté. Pour cet effet, elles ne ſe contentent pas d'employer ce que la nature leur a donné de beauté; elles y ajoutent le fard, les eaux, les pâtes, & quelquefois les philtres. Leur principale occupation eſt de ſe parer : elles conſultent inceſſamment leur miroir; elles s'idolâtrent à leur toilette, & paſſent le quart de leur vie devant ce petit autel que l'amour-propre dreſſe à leur vanité. Il eſt certain qu'elles ne connoiſſent point de plus grande gloire que de plaire & de paroître belles. Si elles ſavent danſer, ou ſauter, ou chanter, elles ſe ſervent admirablement de leurs avantages; elles affectent de montrer leur gorge quand elles ont la peau blanche; elles ont des talons de demi-

pied de hauteur, pour suppléer à la petitesse de leur taille; enfin elles ne négligent rien pour donner dans la vue de tous ceux qu'elles trouvent en leur chemin; & voilà comme elles attrapent chacune un époux & quantité d'amans.

Sont-elles mariées? elles oublient qu'elles sont nées pour obéir; ou, si elles s'en souviennent, elles prennent la résolution de secouer bientôt le joug. Les caresses & les complaisances sont les avant-coureurs de leur tyrannie. Insensiblement elles se rendent maîtresses par-là de l'esprit de leurs époux, qui, charmés de leurs manières, ou n'ayant pas la force, dans ces commencemens, de les contrarier, les gâtent & leur donnent de l'orgueil pour toute leur vie; car, dès qu'elles ont pris un certain train, qu'elles se voient un équipage, de beaux meubles, un rang, des amis qualifiés; au lieu de se tenir dans la soumission qu'elles doivent à leurs maris, elles croient leur faire trop d'honneur d'en être les compagnes;

elles prétendent les gouverner & les maîtriſer abſolument.

Il faut, quoi qu'il en coûte, qu'elles aient tous les ornemens les plus nouveaux. Les plus déterminées coquettes n'ont point d'ajuſtemens ni modes, que la plupart des autres ne veuillent imiter. J'avoue que la propreté eſt bienſéante & même néceſſaire aux deux ſexes ; que l'homme eſt une eſpèce d'arbre, dont le monde ne juge que par l'écorce ; que le mérite en négligé n'a point le même éclat que ſous un habit magnifique : mais les femmes ne laiſſent pas d'être blâmables, de ce que les hommes ne ſauroient leur plaire, ſans porter, comme elles, le luxe juſqu'à l'excès. Le mari qui a payé l'emplette de leur parure, la dépenſe en étant faite, conſent bonnement qu'elles l'uſent, ſans prévoir la conſéquence de l'uſage qu'elles en veulent faire ; & loin d'être reconnoiſſantes des complaiſances qu'on a pour elles, elles en deviennent plus fières & plus ſottes que jamais.

Leur avidité pour le bien eſt in-

concevable. Feignant de conſerver celui de leurs maris, & d'être, comme elles doivent, dans leurs intérêts, elles ſe mêlent de toutes leurs affaires : rien n'échappe à leur curioſité. Sous prétexte d'économie & de ſoin, elles ont inceſſamment des démêlés avec les fermiers, les domeſtiques, les aſſociés, les parens même de leur époux, & ne paroiſſent bonnes ménagères en public, que pour être diſſipatrices en particulier. Elles ne ſont libérales qu'envers ceux qui ſervent leurs paſſions. Dès que l'on eſt utile à leur plaiſir, à leur curioſité, à leur vengeance, elles ne marchandent point le prix de ces ſervices; rien ne leur coûte : non ſeulement elles dépenſent de bonne grace, mais encore elles prodiguent leur bien. Lorſque ces raiſons ne ſubſiſtent plus, l'intérêt leur fait faire cent baſſeſſes : elles ſe font rendre compte du bout de chandelle, elles payent mal leurs domeſtiques, elles pillent leurs maris, elles ruinent leurs amans. Telle qui tient bon contre la tendreſſe d'un

homme qui ne lui plaît pas, échoue contre son or ; elles idolâtrent ce métal, & n'ont rien à lui refuser. Il n'eſt point de vieillard, ſi décrépit & ſi chaſſieux, qu'elles n'épouſent volontiers, s'il eſt beaucoup plus riche qu'elles. Leur délicateſſe ſe conſole, dans l'eſpérance d'être bientôt délivrées des dégoûts qu'un tel hymen leur prépare. Elles emploient toute leur induſtrie pour donner dans la vue de l'opulent griſon ; & dès qu'elles ſont mariées, elles n'épargnent ni careſſes, ni complaiſances pour mériter un article avantageux dans le teſtament du bon homme. S'il eſt trop vieux pour avoir des enfans, il arrive ſouvent qu'il ne manque pas, pour cela, d'héritier qui porte ſon nom ; car ſi la dame, avec le ſecours qu'elle emprunte, ne lui en peut donner, elle a quelquefois aſſez d'habileté pour feindre une groſſeſſe, & ſe faire honneur du travail d'un autre ; & tout cela, afin que, veuve & tutrice, elle puiſſe paſſer plus agréablement le temps de ſa viduité.

Le lit n'eſt point un aſile contre leur mauvaiſe humeur ; c'eſt ordinairement le tribunal où elles condamnent la conduite de leurs maris, où elles font leurs mercuriales, où l'on éprouve enfin que l'hymen & le repos ſont incompatibles. La plupart n'y ſont pas plutôt, qu'elles diſent au pauvre homme, qui voudroir dormir ou parler d'autre choſe : « Vraiment, » je vois bien comme vous m'aimez ; » il faudroit être bien aveugle, pour » ne pas voir qu'une autre vous plaît » davantage que moi. Croyez-vous » que je ne ſache pas vos intrigues ? » Allez porter vos careſſes à Madame une telle ; je trouverai qui » fera plus de cas des miennes. Vous » m'eſtimez auſſi peu que ſi vous » m'aviez priſe à l'hôpital : cependant Dieu ſait combien de jolis » hommes m'ont recherchée en mariage, & ſe ſeroient trouvés heureux de m'épouſer ſans dot ; ils » m'auroient rendue maîtreſſe de leur » cœur & de leurs richeſſes ; & vous, » à qui j'ai apporté un bien conſidé-

» rable, ne me laissez pas seulement » la disposition d'une voie d'eau. » Vos frères, vos neveux, vos do- » mestiques ont chez vous plus de » crédit que je n'en ai. Ils n'en use- » roient pas plus mal, quand je se- » rois votre servante. Je suis bien » malheureuse de vous avoir connu: » je voudrois que ceux qui se sont » mêlés de notre mariage fussent dans » la rivière ». Voilà comme elles apostrophent ordinairement leurs maris, qui sont quelquefois contraints, à force de persécution, d'éloigner de chez eux père, mère, frère, & sœur, & d'abandonner le champ de bataille, pour avoir la paix.

Dès qu'elles se voient maîtresses de la maison, & qu'elles sont délivrées de la présence de ces fâcheux, qu'elles regardoient comme autant d'espions de leur conduite, elles ne songent plus qu'à se bien divertir & à satisfaire tous leurs goûts. Si les maris, rebutés de leurs bizarreries & de leurs injustices, changent de sentiment à leur égard, & n'éprouvent plus dans

leur cœur qu'une impossibilité absolue de leur témoigner de l'empressement, elles ne conçoivent point qu'elles méritent leur froideur, & qu'on ne puisse aimer son bourreau. Elles s'en plaignent à tout le monde, & font des éclats ridicules.

La plupart des femmes, qui paroissent les plus chastes, seroient au désespoir de ne posséder qu'un seul homme. Je leur pardonnerois peut-être, si leurs galans étoient toujours d'un mérite supérieur à celui de leurs époux, & si le nombre étoit justifié par le choix; mais leur caprice est égal à leur légèreté. De ces amans, nul n'est exempt de leur injustice; les plus beaux sont trahis comme les plus laids. L'histoire d'Adolphe & de Joconde n'est ignorée de personne. Ils dissimulent sagement un mal qui perd beaucoup de sa force dans le secret. Mais leur expérience, comme celle de la plupart des hommes, nous apprend que le seul moyen de s'empêcher d'être trompé par les femmes, c'est de s'attendre à l'être. Arioste nous

dépeint encore leur goût hypondriaque & leur mauvaise foi, dans une histoire que je veux vous dire; car j'aime à conter.

Griffon, l'un des plus vaillans Chevaliers du siècle de Charlemagne, aimoit une belle fille, nommée Orgille. S'il n'avoit rien épargné pour lui prouver sa tendresse, il n'avoit pas lieu de se plaindre de sa reconnoissance. Il lui survint des affaires si pressantes, qu'il fut obligé de laisser sa maîtresse malade à Constantinople. Il ne faut pas demander s'il fut affligé en la quittant, & s'il fut inquiet, éloigné d'elle. Pour se le persuader, il suffit de savoir que c'étoit un homme simple & vrai, & qu'il étoit amoureux. Peu après son départ, sa belle se porta de mieux en mieux, & ne fut pas plutôt guérie, qu'elle fit banqueroute à l'amour. L'absence, forcée ou volontaire, est un tort que les femmes galantes ne pardonnent pas. Celle-ci oublia donc son amant, & livra son cœur à un cavalier nommé Marton, l'homme du monde le plus indigne

d'une bonne fortune. Ils partirent enſemble, & tirèrent du côté de Damas. Griffon ne fut pas long-temps, ſans revenir à Conſtantinople : n'y trouvant plus ſa maîtreſſe, il s'informa de ce qu'elle étoit devenue. On lui apprit qu'elle étoit partie depuis quelques jours avec un cavalier. Il réſolut de la tirer des mains de ſon rival, & de le punir de l'avoir ſubjuguée : il les joignit en peu de jours. L'ingrate eut, comme on peut le croire, un ſenſible chagrin de le revoir, & trembla pour ſon nouvel amant : cependant, de concert avec celui-ci, elle diſſimula ſon inquiétude, & s'excuſa de ſon départ précipité, ſur la rencontre, diſoit-elle, qu'elle avoit faite de ſon frère, qu'elle n'avoit pu ſe diſpenſer de ſuivre. Griffon la crut, & très-ſatisfait que ſon rival & ſa maîtreſſe fuſſent ſi proches parens, il fit, en conſidération de la ſœur, toutes les honnêtetés poſſibles au frère, & les pria de trouver bon qu'il leur ſervît d'eſcorte juſqu'au lieu où ils alloient. Le parti fut accepté de

bonne grace ; & tous les trois arrivèrent joyeusement à Damas. Ils trouvèrent toute la ville en mouvement ; on y préparoit un carrousel pour le lendemain. Grand nombre d'étrangers, conduits par la gloire ou par la curiosité, s'y étoient rendus des quatre coins du monde ; en sorte que toutes les hôtelleries étoient pleines : ils furent obligés d'accepter l'offre qu'un honnête Chevalier leur fit de leur céder sa maison. S'étant mis à table avec leur hôte, qui les régala splendidement, Griffon, entre la poire & le fromage, demanda le sujet des préparatifs généraux que l'on faisoit. Le Damasquin prit ainsi la parole. Notre bon Roi Noradin, après avoir aimé long-temps Lucine, fille du Roi de Chypre, l'obtint enfin en mariage, & fut l'épouser en son pays, où j'eus l'honneur de l'accompagner. Peu de jours après leurs noces, ils s'embarquèrent pour revenir à Damas. A peine fûmes-nous en pleine mer, qu'une furieuse tempête s'éleva ; elle dura trois jours & trois nuits, au bout desquels notre

pilote nous fit aborder où il put. Nous mîmes pied à terre dans un pays inconnu, & tendîmes nos pavillons sur le rivage, dans le dessein d'y camper jusqu'à ce qu'on eût radoubé notre vaisseau. Le Roi n'en fut pas plutôt descendu, qu'il tendit son arc, prit ses flèches, & fut chasser dans une forêt voisine. A peine l'avions, nous perdu de vue, que nous vîmes venir vers nos tentes un monstre horrible, gros comme une maison. Il avoit une tête & des défenses faites comme celles d'un sanglier. Il étoit aveugle; & deux gros os noirs & luisans lui tenoient lieu de prunelles: mais de peu nous servit qu'il fût sans yeux; il ne laissa pas de nous joindre d'une vîteſſe difficile à comprendre; & flairant le nez à terre comme un chien qui guette, nous eûmes beau fuir, il nous lassa, pour ainsi dire, & nous força si vigoureusement, que de quarante que nous étions, à peine dix purent-ils gagner, à la nage, notre vaisseau. Je fus du nombre des malheureux; il jeta négligemment les uns

ſur ſon dos; il mit les autres ſous ſon bras & dans ſa chemiſe ; d'autres dans un ſac qu'il portoit à ſon côté en guiſe de pannetière. Enfin il nous porta tous dans ſa caverne, & nous y mit pêle-mêle, avec quantité de femmes, de filles, de chèvres, de boucs & de moutons. Nous y trouvâmes auſſi une vieille matrone qui nous parut être ſa femme, & qui nous fit comprendre, par ſon air refrogné, qu'ils ne faiſoient pas toujours bon ménage. Nous comprîmes auſſi que le patron aimoit mieux la chair humaine que celle des bêtes ; car dès que nous fûmes arrivés, il débuta par croquer trois de nos camarades. Peu de temps après, il ouvrit ſa porte, qu'il avoit grand ſoin de tenir fermée, & conduiſit aux champs ſon troupeau, en jouant de la corne-muſe.

Noradin, revenu de la chaſſe, fut bien ſurpris de trouver ſon champ déſert; il s'approcha du rivage : nos matelots, qui étoient en rade, le reconnurent, lui amenèrent promptement un eſquif, & lui apprirent notre

disgrace. Il y fut d'autant plus sensible, que Lucine y étoit enveloppée. Il jura, il pesta, il battit des pieds, il s'arracha les cheveux, & résolut de la déliver, ou de mourir en combattant le monstre. Pour cet effet, il suivit sa piste, le long de la mer, sans être accompagné ; car personne n'eut assez d'intrépidité pour le suivre. Lorsqu'il fut proche de l'antre, la matrone l'aperçut par une lucarne, & lui cria charitablement de s'éloigner. C'est ici, lui dit-elle, la maison de l'Ogre ; vous êtes bien heureux de ce qu'il est aux champs. Profitez de son absence, & fuyez promptement ; car s'il vous rencontroit, c'est un mangeur de chétiens qui vous mettroit en capilotade. Quand ce seroit le Diable, lui dit Noradin, il a enlevé ma femme, je prétends qu'il me la rende, & je ne sortirai pas d'ici sans l'avoir, ou mourir. Elle se porte bien, lui dit-elle ; vous ne devez rien appréhender pour sa vie, mais vous avez tout à craindre pour la vôtre. Nous avons ici beaucoup

de femmes; l'Ogre à du respect pour elles; il n'en tâte jamais, & ne maltraite que celles qui, n'ayant pas de complaisance pour lui, essayent de se sauver. Dans ce cas, qui arrive rarement, il les enterre toutes vivantes, ou les expose toutes nues, liées & garrottées, jusqu'à ce que la faim & l'ardeur du soleil les fassent expirer: quant aux hommes, il en fait ses choux gras, tout aveugle qu'il est; son nez est si fin, qu'il sait faire la différence des sexes. Il a de quoi se régaler pendant cinq ou six jours des corps de vos camarades, & peut-être du vôtre, si vous ne prenez le parti de vous retirer promptement.

Noradin se moqua de tout ce qu'elle put lui dire. Il aima mieux voir Lucine un moment, & périr, que de vivre sans elle. L'Ogresse, qui avoit l'ame plus tendre que son mari, fut touchée de la constance du Prince: & comme les femmes sont habiles à tromper, celle-ci lui dit que, puisqu'il étoit si opiniâtre, il falloit qu'il se frottât de la graisse d'un bouc nou-

vellement écorché, dont elle lui jeta un lopin ; qu'il se couvrît ensuite de la peau de cet animal, qu'elle lui donna également, & qu'il se mêlât parmi le troupeau, lorsqu'il reviendroit du pâturage. Noradin suivit ce conseil ; il se frotta de graisse depuis les pieds jusqu'à la tête, & prit tout l'extérieur du bouc, jusqu'à ses cornes : il entra ensuite à quatre pattes sans que l'Ogre s'en aperçût. Nous tremblions tous alors d'une juste crainte ; car l'antropophage, qui avoit pris de l'appétit à la promenade, nous flaira tous, les uns après les autres, dès qu'il fut entré, & fit son soupé de deux jeunes garçons de notre équipage : il ne se donna pas la peine de les faire cuire, il les mangea tout crus. Son grouin baveux de sang, & ses ongles qui déchirèrent en un instant ces malheureux, me font encore frémir quand j'y pense. Enfin il sortit un moment pour prendre l'air ; & Noradin prit ce temps pour se découvrir à nous. Lucine & lui se donnèrent mille marques de tendresse, & résolurent que nous

essayerions tous de sortir le lendemain, comme il étoit entré. Nous en fîmes confidence à la matrone, qui nous promit le secret, sans oser imiter notre exemple. Elle fit boire son petit mari plus que de coutume, & le fit coucher de bonne heure: cela ne doit point surprendre; ce n'est pas la première femme qui ait endormi son mari pendant qu'on le voloit. Nous passâmes toute la nuit a étrangler des boucs & des chèvres, autant qu'il nous en falloit pour nous oindre & nous habiller; & nous sortîmes le lendemain, quand l'Ogre ouvrit sa porte pour mener paître son troupeau. Ne voyant goutte, il se défioit de la désertion. Il tâtoit, & sentoit pièce à pièce tout ce qui en sortoit: mais malgré toutes ses précautions, notre puanteur & nos peaux le trompèrent si bien, que nous passâmes tous heureusement, à l'exception de Lucine, qui, par une délicatesse hors de saison, ne pouvant souffrir l'odeur de la graisse, ne s'en étoit pas assez frottée. Le monstre la repoussa rudement dans la

la caverne, & nous fîmes notre chemin, ſans nous en apercevoir que dans la prairie. Nous eûmes beaucoup de peine à empêcher Noradin de retourner ſur ſes pas. Enfin l'eſpérance de trouver quelque autre moyen de ſauver Lucine, le détermina à s'éloigner avec nous, lorſque notre berger, ou plutôt notre loup, ſe fut endormi ſous un arbre. Il ne faut pas demander ſi la pauvre Lucine eſſuya ſa mauvaiſe humeur, lorſqu'à ſon retour il ne trouva qu'elle & ſa femme au logis. Elle fut attachée toute nue à un rocher au bord de la mer; mais elle fut aſſez heureuſe pour être bientôt délivrée de ce ſupplice : car Noradin, au déſeſpoir, étant retourné, deux jours après, pour ſe faire engloutir, apprit de la vieille, qu'il trouva ſeule, que deux Chevaliers de l'armée d'Agraman avoient délivré la belle Lucine.

Nous n'avons pu ſavoir encore comment ils s'y ſont pris. Noradin a couru le monde quatre mois entiers, pour s'informer où ils avoient mené

ſon épouſe. Enfin il a ſu, ces jours paſſés, qu'elle étoit en bonne ſanté chez ſon père à Nicoſie, & qu'elle devoit bientôt ſe rendre ici. La joie qu'il a de cette bonne nouvelle, lui a inſpiré le deſſein d'en faire part à ſes peuples, par une fête qui ſe renouvellera tous les ans, à pareil jour que demain. Je ſuis perſuadé que vous ne manquerez pas de vous y ſignaler. Le Roi deſtine un prix conſidérable à celui qui donnera de plus grandes preuves de ſa valeur : il veut que l'on combatte auſſi ſérieuſement que ſi c'étoit tout de bon, ſe réſervant pourtant la liberté de ſéparer les combattans quand il le jugera à propos.

Griffon, toujours affamé de gloire, fut ravi d'avoir une occaſion nouvelle d'en acquérir, & Martan témoigna la même ardeur, quoique naturellement il n'aimât pas les jeux de mains. Le jour ſuivant, les trompettes ayant annoncé le retour de l'aurore, tout ce qu'il y avoit de Chevaliers endoſſa le harnois, & parut dans la lice. Il y avoit déjà des parties liées

& des coups donnés, lorſque Martan, qui n'avoit pas dormi tranquillement, & qui avoit été tout le matin fort triſte, parut encore plus interdit. Griffon lui remit le cœur au ventre le mieux qu'il put, & l'obligea de marcher contre un Chevalier qui l'appeloit au combat. Martan fit quelques pas en avant, & beaucoup davantage en arrière. Il n'eut pas la fermeté d'aborder ſon ennemi; il fit lâchement volte face; & le preux auquel il avoit affaire, le reconduiſit juſqu'au bout de la carrière à grands coups de ſabre ſur les oreilles. Le peuple fit une huée qui rendit Griffon confus, & le mit dans une telle rage, qu'il ſe ſurpaſſa ce jour-là. Il eut pour adverſaires les ſept plus braves champions du carrouſel. Il les auroit tous aſſommés, ſi Noradin n'avoit interpoſé l'autorité royale pour ſuſpendre ſa valeur. On fut contraint de faire ceſſer les joûtes; & tous les ſpectateurs furent auſſi charmés de Griffon, que mal édifiés de ſon camarade. Griffon, ſans attendre davantage, ni

se faire connoître, fut rejoindre Orgila, qui n'ignoroit pas l'aventure de Martan, & ne lui en faisoit pas plus mauvaise mine. Il leur conseilla de sortir promptement ensemble de la ville, de crainte que la populace ne fît quelque affront au frère de sa maîtresse, dans lequel il crut devoir respecter cette qualité, jusqu'à lui épargner de la confusion par des reproches qu'il méritoit. Ils délogèrent sans trompette, & s'arrêtèrent au premier village, où Griffon, chagrin & fatigué, ne fut pas plutôt, qu'il se mit entre deux draps, & s'endormit.

Pendant ce temps, Orgila & Martan résolurent de s'en défaire, & de lui enlever le fruit glorieux de ses travaux. Martan prit les armes & le cheval du brave malheureux, & s'en revint, avec sa prétendue sœur, à Damas, où Noradin faisoit chercher par-tout le Chevalier aux plumes blanches, pour lui donner le prix de sa bravoure. Griffon n'avoit paru en public que la visière baissée, en sorte que Martan, étant à peu près de

même taille, fut aiſément pris pour lui. Noradin le reçut honorablement avec Orgila dans ſon palais, lui fit toutes les careſſes qu'un Roi peut faire ſans perdre de ſa dignité; & après lui avoir mis en main le prix dont on le jugeoit digne, lui demanda des nouvelles de ſon lâche compagnon. Je vous aſſure, lui dit le Roi, que ſi vos actions ne m'avoient inſpiré une extrême conſidération pour vous, votre camarade ne ſeroit pas ſorti de Damas ſans porter les peines de ſon infamie. Martan aſſura le Roi qu'il ne prenoit aucun intérêt à cet étranger; qu'il ne le connoiſſoit que pour l'avoir trouvé en chemin à une journée de la ville; & la ſcélérate coquette appuya cette lâche déclaration.

Griffon, à ſon réveil, croyoit encore rêver, lorſqu'il apprit qu'elle étoit partie avec Martan. Son étonnement redoubla, quand il s'aperçut du troc qu'il avoit fait avec lui. Il reconnut pour lors la fauſſeté de l'alliance de ces deux perſonnes, & leur

caractère naturel. Il ne pouvoit se résoudre à endosser la cuirasse d'un poltron : cependant il fallut s'en servir ; il n'en avoit point d'autre. Il fut obligé de prendre l'équipage de l'indigne Chevalier, & se rendit, le plus promptement qu'il put, à Damas, où il espéroit en avoir des nouvelles. Noradin, qui se promenoit sur le rempart avec sa Cour, fut le premier qui l'aperçut ; il le fit remarquer à ses courtisans, &, entre autres, au traître Martan & à la perfide Orgila, qui lui conseillèrent de le faire pendre à son entrée dans la ville. Le Roi, ne trouvant pas le cas pendable, ordonna seulement à un de ses Officiers de l'arrêter & de le mettre dans un cachot, pour donner, le jour suivant, un nouveau spectacle au peuple. Griffon fut dépouillé, garrotté, & promené dans toutes les rues sur un char attelé de deux vieilles vaches maigres. Ses armes furent attachées derrière, & traînoient dans la boue. Toute la canaille lui en jeta, & le suivit, avec des injures

& des railleries cruelles. Enfin il fut impitoyablement conduit, de cette manière, jusques hors des portes, où on lui prononça un arrêt de bannissement. Il n'eut pas plutôt les mains libres, qu'il détacha son épée, & se rua sur ces gens-là avec tant de furie, qu'il en étendit par terre, en un moment, plus d'une trentaine. Non content de cette expédition, il les reconduisit brutalement jusqu'à la porte de la ville, où il causa une telle épouvante, que Noradin fut obligé de sortir avec tout ce qu'il put rassembler de soldats. Griffon tint ferme dans un défilé, & fit des actions si surprenantes, que le Roi, qui aimoit les braves gens, lui demanda son amitié; & s'étant éclairci de la trahison de Martan & d'Orgila, répara, par la punition des traîtres & par tous les bons traitemens qu'il put imaginer pour lui, les outrages qui lui avoient été faits.

Les fables, continua l'Esprit, sont insipides, lorsqu'elles sont sans allégories. L'on n'en trouve point dans

l'Arioſte qui n'en renferme quelqu'une. Ces deux-ci ſont une oppoſition des deux ſexes, en nous montrant, dans Noradin, la conſtance & la généroſité des hommes, & dans Orgila, la perfidie & la légèreté des femmes.

Ce ſexe eſt naturellement foible & timide: le moindre péril le fait trembler; il tremble quelquefois où il n'y en a point. Beaucoup de femmes n'oſent aller la nuit en aucun lieu, ſans être accompagnées, de crainte des voleurs ou des eſprits. Si elles entendent une ſouri ronger, ſi le vent fait mouvoir une fenêtre, ſi une petite pierre tombe du plancher, s'il tonne, ſi l'on manie une arme à feu, elles ont une frayeur inconcevable: mais quand il s'agit d'une expédition amoureuſe, rien ne leur fait peur; l'on ne trouve alors que des femmes fortes. Combien avons-nous d'exemples du mépris qu'elles font des dangers, pour poſſéder leurs amans? Elles ne craignent, ni pour leur honneur, ni pour leur vie; elles paſſent les mers, elles courent les champs,

elles se trouvent la nuit dans des lieux écartés, jusques sur des cimetières, dans des bois & dans des cavernes. Les délices de l'amour effacent de leur esprit l'horreur des choses les plus affreuses; elles ont la hardiesse de cacher leurs galans dans leur maison, & de les introduire même dans le lit nuptial, sans que la présence d'un époux, qui peut s'éveiller, leur imprime la moindre crainte de sa juste vengeance. Enfin combien en est-il qui s'exposent à être diffamées par des grossesses illégitimes, ou à perdre la vie, en l'ôtant à leur fruit à demi-formé? La réflexion de ces suites malheureuses, qu'elles prévoient quelquefois, ne les arrête point. Combien d'enfans qui voient le jour malgré celles qui le leur ont donné, sont exposés dans les rues & nourris dans les hôpitaux! Ce ne sont pas les plus malheureux, non plus que ceux qui partagent, avec un frère utérin, un bien paternel qui ne leur appartient pas; mais, ce qui fait horreur à la nature, c'est d'en voir étouf-

fer dans le berceau, ou servir de pâture dans les bois aux bêtes sauvages & aux oiseaux. Qui considère bien toutes ces choses, dont plusieurs femmes ont été capables, conviendra que l'impudicité n'est pas leur plus grand vice.

Si la grande jeunesse, ou une certaine délicatesse de constitution en rend quelques-unes moins sensibles, cela ne dure qu'un temps, & seulement jusqu'à ce qu'elles rencontrent la personne qu'elles doivent aimer. Je me souviens d'avoir autrefois fait mettre en air, par un habile Musicien, ces paroles que j'envoyai notées à une Belle qui se piquoit d'indifférence pour toute autre chose que la musique.

On ne peut résister toujours
Aux charmes des amours :
Il vient un jour qu'il faut se rendre.
Vous aimeriez dès aujourd'hui,
Si vous aviez trouvé celui
Qui vous doit rendre tendre.

Je ne suis pas étonné qu'un hon-

nête homme ne puisse souffrir que sa femme ait une intrigue. S'il en est amoureux, il doit détester l'injuste préférence dont son rival est favorisé; s'il n'a pas beaucoup d'empressement pour elle, il ne laisse pas de sentir qu'il fait un sot personnage. Obligé de dissimuler par usage, & d'être complaisant par situation, il sait, à n'en pouvoir douter, combien le couple heureux se moque intérieurement de lui. La femme rend compte au favori de tout ce que dit, de tout ce que fait l'époux; elle lui confie tout, jusqu'aux choses les plus secrètes. Il est raillé & maltraité dans toutes leurs conversations : sa tendresse paternelle est souvent ridicule à leurs yeux & à ceux de quelques personnes qui voient clair & qui admirent sa bonne foi. Enfin les coquettes vicieuses sont les plus mauvaises compagnes qu'on puisse avoir, si on en excepte les prudes, dont la mauvaise humeur est encore plus insupportable; & il est presque impossible qu'une femme ne soit pas l'une ou l'autre. Elles sont si

bizarres, qu'il eſt quelquefois néceſſaire, pour en être aimé, de leur cacher la paſſion qu'on a pour elles. Ce n'eſt pas un bon ſecret de paroître trop amoureux pour en venir à bout. Quand elles ſont sûres d'un cœur, elles le négligent : l'indifférence, au contraire, en irritant leur vanité, irrite leur déſir ; elles craignent de perdre leurs conquêtes ; & j'en ai connu qui ſe ſont fortement attachées à des gens qu'elles n'auroient jamais favoriſés, ſi ces heureux amans n'avoient eu l'adreſſe de cacher leur véritable ardeur ſous une feinte indifférence : mais quelque ſuccès que puiſſent procurer & l'art de feindre & l'art de plaire, l'amour eſt toujours un malheur, & même une folie. Un galant homme gagneroit néceſſairement beaucoup à faire un autre uſage des dons de ſon eſprit.

Quand l'amour juſqu'au cœur a ſu nous pénétrer,
L'on ne peut de ſes lacs trop tôt ſe dépêtrer.
Chacun, comme Roland, juſques à la furie,

Ne pouſſe pas toujours l'amoureuſe folie :
Mais le plus ſage, en ſoupirant,
Donne toujours, dans ſon martyre,
Quelque témoignage apparent,
Que l'on eſt fou quand on ſoupire.
En peut-on donner un plus grand,
Que, pour poſſéder ce qu'on aime,
En devenir l'eſclave & ſe perdre ſoi-même ?

Ceux qui ont le moins de ſujet de ſe plaindre de l'amour, avoueront, s'ils veulent dire ſincèrement ce qu'ils en penſent, qu'il fait payer ſes plaiſirs beaucoup plus cher qu'ils ne valent. Eſt-il rien de plus incommode & de plus fatigant qu'une femme amoureuſe ? Il faut lui rendre compte de toutes ſes actions, ne la pas quitter un moment, s'épuiſer pour elle de toutes manières, ſacrifier ſa fortune, & tout entreprendre pour ſatisfaire ſes goûts. Elle exige une complaiſance aveugle & déraiſonnable, qui rebute les plus conſtans. Sa paſſion eſt-elle uſée ? ſon commerce a-t-il tari votre bourſe & épuiſé votre ſanté ? il eſt sûr qu'elle vous mépriſe & vous aban-

donne lâchement. L'union conjugale la mieux établie n'eſt pas exempte de ces retours. Les plus belles années du mariage ne répondent pas toujours de celles qui les ſuivent; & les preuves innombrables qu'on en a, doivent faire trembler ceux qui s'engagent dans un lien que la mort ſeule peut délier.

Un homme qui étudie aſſez le caractère des femmes, pour les connoître, ne comptera jamais ſur leur perſévérance. Elles n'ont rien de ſolide; elles ne voudront plus demain ce qu'elles veulent fortement aujourd'hui. Il n'eſt qu'une ſeule choſe qu'elles veulent toujours, c'eſt de nous dominer. Le plus grand crime d'un amant qui déplaît, c'eſt ſon amour; plus il eſt ſenſible, plus il eſt coupable. Les marques d'affection les plus touchantes ſont inſupportables à celles qui n'en ont point pour nous, & produiſent plus d'averſion dans leur cœur que ne feroit la haîne. Le mépris devroit payer leur ingratitude; ce ſeroit ſon tribut, ſi on la con-

noiſſoit telle qu'elle eſt. Mais on ſe flatte toujours qu'elle n'eſt point, ou qu'elle doit bientôt finir; & l'eſpérance des amans eſt la ſource de tous leurs maux. L'âge ne corrige point leur tempérament. Une femme de ſoixante ans eſt auſſi amoureuſe qu'une de vingt, & quelquefois davantage. C'eſt d'abord un bonheur pour beaucoup de cavaliers, mal rentés, qui ſe trouvent de tournure à éblouir ces vieilles ſottes : mais cette extravagance leur eſt ordinairement funeſte; on ſait aſſez les différens tourmens qui leur ſont préparés.

La plupart des femmes ont une préſomption inconcevable : elles ſe flattent que les hommes ne peuvent ſe paſſer d'elles, ni les voir, fuſſent-elles laides, ſans les trouver charmantes. Les moins jolies ſe plaignent qu'on ne leur rend pas juſtice quand on ne les trouve pas belles. Celles qui le ſont un peu, croient effacer l'éclat des aſtres. Celles qui le ſont véritablement, en ont une vanité qui paſſe l'imagination. Il y a des femmes ſans

mérite; mais il n'y en a point qui ne croye en avoir, & celles qui en ont le plus, en ont toujours moins qu'elles ne penſent. Elles ſe mettent en tête que mille choſes qui ſont au-deſſus de leur rang & de leur portée, leur conviennent parfaitement. Elles croient toutes mériter les mêmes honneurs qu'on rend aux perſonnes d'un rang plus élevé. Si la Ducheſſe porte une étoffe nouvelle, la bourgeoiſe eſt, dès le lendemain, chez le marchand qui la débite. On ne ſauroit concevoir juſqu'où va leur défiance. Si l'on traite quelque affaire avec un voiſin, avec un parent, avec un étranger, & qu'elles ne ſoient pas du ſecret, elles s'imaginent toujours que l'on trame quelque choſe contre leurs intérêts; rien ne leur peut ôter ce mauvais ſoupçon. Les larrons craignent ordinairement d'être volés. Toutes les penſées des femmes & toute leur application ne tendent qu'à tromper les hommes: l'on ne doit pas être ſurpris qu'elles craignent le même ſort.

Cet esprit défiant est accompagné d'une curiosité violente, qui les jette dans la superstition. Elles consultent les devins, font tirer leur horoscope, ajoutent foi aux prédictions & aux songes. Elles connoissent les Astrologues & les diseurs de bonne fortune. Elles n'épargnent rien, pour cultiver l'amitié de ces sortes de gens, & payent toujours grassement les sottises qu'ils font profession de débiter. Quand elles ne peuvent venir à bout d'obtenir ce qu'elles souhaitent, elles ressemblent à des furies déchaînées : les tigres, les serpens ont une colère moins dangereuse. Elles mettent en œuvre le fer, le feu, le poison; il faut que leur fureur ait son cours : elles n'écoutent, pendant qu'elle règne, ni raison ni religion; leurs amis, leurs pères, leurs frères, leurs maris, leurs amans mêmes n'ont aucun pouvoir sur elles. Elles sacrifieroient volontiers tout ce qu'elles ont de plus cher au monde, pour avoir un moyen de se venger.

Mondaines ou dévotes, leur res-

ſentiment ne s'affoiblit point. Elles ne pardonnent jamais, non ſeulement les injures, grandes ou petites, mais encore tout ce qu'on fait innocemment, qui peut mortifier leur vanité. Blâme-t-on, en leur préſence, un vice auquel on ne ſait pas qu'elles ſont ſujettes? leur dit-on charitablement ce que l'on penſe de leur conduite irrégulière, ou de leur imprudence? un mari, de qui elles n'ont jamais eu lieu de ſe plaindre, fait-il mal ſes affaires, peut-être pour avoir eu trop de complaiſance pour elles, ou par quelque autre cauſe purement malheureuſe? Elles n'entrent point dans ces raiſons; une haîne terrible & durable s'allume de ce moment dans leurs entrailles. Cela me fait reſſouvenir des reproches que la femme de Job lui feſoit ſur ſon fumier, & d'un ſonnet compoſé ſur ſon tableau.

Cet illuſtre ſouffrant que donne l'Ecriture
Pour exemple à tous ceux qui ſouffrent aujourd'hui,
Après avoir d'un grand fait la noble figure,

Se voit, sur un fumier, sans secours, sans appui.
Dès qu'il est malheureux, de chacun il est fui.
Ses amis, ses parens, par un lâche murmure,
Ajoutent le mépris aux peines qu'il endure;
Sa vertu constamment reste seule avec lui.
Le démon contre Job arme toute sa rage;
Ses maisons, ses troupeaux, tout est mis au pillage;
Dans ses biens, dans son sang, il se voit outragé;
Des caprices du sort on l'accuse, on le blâme:
Mais, le plus grand des maux dont il fut affligé,
Fut celui d'être époux d'une mauvaise femme.

Elles n'ont point de défauts qui n'aillent jusqu'à l'excès. Le frein de la raison n'est, pour elles, qu'un simple filet qui ne peut arrêter l'impetuosité de leurs passions. Si l'absence ou l'infirmité d'un mari oblige à certains ménagemens un amant qui s'intéresse à leur gloire, ses remontrances sont inutiles, & ses précautions sont suspectes. Elles n'ont point de force à l'épreuve de l'occasion: quoiqu'il puisse arriver, il faut qu'elles se satisfassent. J'en connois une qui dit un jour à

un homme qui vouloit s'éloigner d'elle, pour prévenir les suites de sa foiblesse pour lui, qu'elle ne consentiroit point à son départ, quand ils devroient faire ensemble une république.

L'humeur bourrue est une maladie à laquelle toutes les femmes sont sujettes, & l'égalité d'esprit est un don qu'elles reçoivent rarement. Il est inutile de leur parler raisonnablement, ni de leur témoigner de l'affliction, lorsqu'elles sont dans les violens accès de leur mauvaise humeur. Il faut que les femmes grondent, qu'elles crient, qu'elles tempêtent; ce sont des remèdes spécifiques pour leurs vapeurs. Il y auroit de la cruauté à les priver de ce secours, supposé que cela fût possible; & l'on doit avoir alors pitié d'elles. Il est vrai qu'il faut avoir un grand fonds de patience, lorsqu'elles se purgent de cette manière vingt-quatre heures de suite, & que le mal revient souvent. Rien n'est plus difficile à supporter que l'orgueil d'une femme plus riche que vous; elle se croit

dispensée d'avoir du respect pour un mari qu'elle met bien dans ses affaires; elle lui reproche continuellement les avantages que son alliance lui procure; elle croit l'avoir acheté comme un esclave: c'est une nécessité de l'être toute sa vie, si l'on ne devient brutal; & Martial a eu raison de dire:

Femme riche n'est pas ma femme:
Et voulez-vous savoir pourquoi?
Ah! c'est qu'au lieu d'être Madame,
Elle seroit Monsieur pour moi.

Il y en a que l'on épouse par amourette, c'est-à-dire, dont le bien & la qualité sont fort au-dessous de ce que l'on pouvoit prétendre. Celles-là n'osent pas être si impérieuses: mais comme ce sexe est naturellement ingrat & volage, il est dangereux d'être la dupe des soumissions & des complaisances qui s'adressent plus souvent à la fortune qu'à la personne du mari. Quand elles craignent d'être blâmées, elles ont soin de séduire le jugement de tout le monde. Elles surprennent la religion des plus hon-

nêtes gens, & leur faſcinent les yeux d'une manière qui fait paſſer leur procédé pour tout autre qu'il n'eſt. Elles n'épargnent pour cela ni les ſermens, ni les ſoupirs, ni les larmes; quelque coupables qu'elle ſoient, elles ont toujours l'adreſſe de paroître innocentes; elles ſe tirent merveilleuſement d'un mauvais pas; elles ont une préſence d'eſprit prodigieuſe pour le menſonge, & tout autant d'effronterie qu'il en faut pour le ſoutenir. Si on leur reproche quelque choſe qu'on aura vu de ſes propres yeux, elles répondront hardiment: Suis-je capable de cela? rêvez vous? êtes vous ivre? Il faut à la fin ſe perſuader qu'on a tort, & qu'elles ont raiſon: car ſi l'on s'opiniâtre avec elles, c'eſt inutilement. Il n'eſt point de preuves aſſez convaincantes pour les faire convenir d'un fait qu'elles ne veulent pas avouer.

Les précieuſes ignorent leurs devoirs domeſtiques, & ce qui ſe paſſe dans leur ménage: elles veulent ſavoir le nom des planètes & des étoiles

fixes ; ſi le ſoleil tourne autour de nous, ou ſi la terre tourne autour du ſoleil ; comment ſe forment les vents & les orages ; cherchent les cauſes du flux, & du reflux de la mer ; s'informent de ce qui ſe paſſe au Japon & par tout l'univers ; décident ſur les affaires d'Etat, comme ſi elles en connoiſſoient les reſſorts, & ſont ordinairement auſſi peu habiles en politique, qu'ignorantes en philoſophie.

Celles dont l'eſprit eſt plus borné, ſont des babillardes qui s'entretiendront plutôt avec une ſervante ou avec une blanchiſſeuſe, que de ſe paſſer de jaſer. Elles veulent ſavoir toutes les intrigues de la ville ; comment vit celle-ci avec ſon mari ; qui eſt le galant de celle-là ; de combien de mois une autre eſt groſſe ; combien d'œufs fait par an la poule de leur voiſine ; enfin elles s'informent de tout, pour avoir le plaiſir de le redire, & ne rediſent jamais rien, ſans y donner de nouvelles couleurs, conformes à leur malice ou à leurs intérêts.

Ceux qui diſent que les femmes ne

ſont ſecrètes qu'en une ſeule choſe, leur font beaucoup trop d'honneur; elles ne ſont ſecrètes en rien. Si elles n'avouent pas qu'elles ont des privautés galantes avec un homme, leurs actions en parlent, elles ſe trahiſſent elles-mêmes; leurs paſſions découvrent malgré elles ce qu'elles veulent cacher à tout le monde : un Italien, qui les connoiſſoit bien, en a fait une juſte définition, en diſant : *femina è una coſa garrula è loquace.*

Tant qu'elle croit mériter des fleurettes, la préſence d'une grande fille lui déplaît ſi fort, qu'elle la tient, autant qu'elle peut, éloignée d'elle : cette raiſon fait ſouvent des religieuſes ſans vocation, ou des filles dont toute la vie ſe reſſent d'une éducation négligée. Lorſque le grand âge a rendu une femme incapable de galanterie, elle en abandonne la pratique à regret, & en conſerve la théorie pour les néceſſités du prochain. Elle dreſſe ordinairement ſa fille au grand art de plaire; elle lui enſeigne comment on peut recevoir & faire tenir adroitement

ment des lettres d'amour ; comment on y doit répondre pour engager un amant ; ce qu'on doit faire, quand on eſt mariée, pour dérober & tromper un époux ; comment il faut feindre une maladie, pour l'obliger à faire lit à part ; de quelle manière on peut introduire un galant pendant ce temps-là ; enfin mille autres tours d'adreſſe : & bien fou qui croit qu'une mère coquette ſouhaite de voir ſa fille meilleure & plus chaſte qu'elle.

Les femmes vont à l'égliſe par habitude, ou pour parler ; la vraie piété ne les y conduit guère : quelques-unes de celles qui prennent un relief de dévotion, en abuſent, & la font ſervir de voile à leur déréglement. Quelque extérieur de ſageſſe qu'elles affectent, c'eſt toujours la même perſonne : une femme que l'on dirige n'eſt pas différente des autres ; c'eſt ſeulement une femme qui a un directeur. Il en eſt qui prétendent accorder Dieu & le monde. Elles donnent aux couvents & à leurs amans : elles ont, juſques dans l'enceinte des autels, des

tribunaux & des oratoires où elles lisent des billets tendres, & où personne ne voit qu'elles ne prient point Dieu. Cet air prude qu'elles veulent soutenir contre leur naturel, les gêne, & les rend si fâcheuses dans leur domestique, qu'on ne peut durer avec elles; & l'on a raison de dire que c'est trop contre un mari que d'être coquette & dévote; qu'une femme doit opter.

Les femmes qui n'ajoutent à la possession d'un mari que celle d'un galant, sont les plus sages; & ces maris-là sont les plus heureux : mais telle qui évite d'être coquette par un ferme attachement à un seul, passe pour folle par son mauvais choix. Qui peut leur inspirer un caprice, est sûr de leur tourner bientôt la tête. Si l'on n'intéresse leur fantaisie, le plus grand mérite est inutile auprès d'elles.

L'on dit aussi que le caprice est, dans les femmes, tout proche de la beauté, pour être son contre-poison, & afin qu'elle nuise moins aux hommes, qui n'en guériroient pas sans ce

remède : qu'il eſt humiliant de penſer qu'on n'a obligation de leurs faveurs qu'au haſard ! La qualité que l'on eſtime le moins en ſoi, eſt ſouvent celle qu'elles eſtiment le plus ; ce goût hétéroclite, qui nous les rend favorables, cédera bientôt à un autre qui ſera peut-être encore plus bizarre ; exigeant de nous mille choſes qui ſont contre nos intérêts, & ne faiſant rien que par rapport à elles-mêmes, elles s'aiment, & ne nous aiment point ; les promeſſes & les ſermens de nous aimer toute leur vie, ne leur coûtent pas plus à faire qu'à violer. C'eſt une choſe étrange que leur inconſtance : il ne manque ſouvent à un ancien galant, auprès d'une femme qui l'attache, que le nom d'époux ; il ſeroit mille fois perdu ſans cette circonſtance : mais le mieux établi cède à un nouveau venu, & preſque toujours elle oublie, de celui qu'elle n'aime plus, juſqu'aux faveurs qu'elle lui a faites.

Quantité de maris prennent ſur leur raiſon ce qui manque à celle de

leurs femmes : compatiſſans à leurs foibleſſes, ils ont aſſez de force pour en gémir dans le ſilence ; mais il n'eſt point de femmes qui pardonnent la ſupériorité à leurs époux ; elles s'en vengent tôt ou tard, en champ clos ou à guerre ouverte. La plupart de celles qui ont paſſé leurs beaux jours ſans ſcrupule, affectent d'en avoir ſur les moindres choſes, lorſque l'altération de leurs attraits éloigne les amans : à peine pardonnent-elles alors les actions les plus innocentes qui tiennent un peu de la galanterie ; elles impoſent à ceux qui les connoiſſent peu ; les autres s'en moquent. Après avoir employé tout ce que l'artifice a de plus utile pour engager un homme à les épouſer clandeſtinement, ou à conſentir qu'elles paſſent pour leurs épouſes, elles ſont auſſi fières de leur vertu, que ſi leur conduite n'avoit jamais été ſans reproche. Elles oublient le paſſé, ſe font honneur du préſent, ne renoncent pas à l'avenir, & veulent qu'on les croie les plus honnêtes femmes du monde, parce

qu'elles ont sur le corps un enduit de mariage.

S'il est rare de voir long-temps deux femmes en bonne intelligence, c'est que leur beauté veut être unique. Elles ne peuvent se résoudre à partager les hommages qu'on leur rend, encore moins à les céder : elles prennent pour affront les louanges & les témoignages d'estime qu'on donne aux autres : elles se dérobent leurs amans. Il y a toujours un *mais*, après le bien qu'elles ne peuvent s'empêcher de dire de leurs amies ; elles rompent, dès qu'elles s'aperçoivent qu'on les trouve plus aimables qu'elles, & ne leur pardonnent jamais leur mérite : enfin l'orgueil est cause que les femmes ne s'aiment point.

Quoiqu'elles ne manquent ni de mémoire, ni de vivacité d'esprit, on ne s'est jamais avisé d'établir des colléges pour elles. La délicatesse de leur complexion, leur paresse ou leur légèreté, les met hors d'état d'étudier & d'approfondir ; mais à quelque chose que les hommes puissent imputer

cette ignorance des femmes, leur police & leur religion y gagnent beaucoup. Si le monde étoit plus fourni de femmes savantes, il seroit encore plus rempli qu'il n'est de révolutions & d'hérésies.

Quand nous osons comparer la force de notre esprit avec la foiblesse du leur, elles nous allèguent les Sibylles ; & ce qu'il y a de plaisant, c'est que chacune se croit la onzième. C'est une chose surprenante, que parmi le grand nombre de femmes qui ont vu le jour depuis la création du monde, il ne s'en soit trouvé que dix d'une réputation aussi étendue que celle de ces fameuses prophétesses, & que toutes croient mériter qu'on les estime autant. Il est certain qu'elles doivent en partie à notre adulation l'orgueil & la vanité dont elles sont remplies, & qu'elles n'ont de gloire bien acquise, que celle d'être les canaux par lesquels entrent au monde les hommes qui en font le principal ornement; mais la plupart envisagent cela comme une malheu-

reuſe néceſſité attachée à leur ſexe: c'eſt un ſervice qu'elles nous rendent ordinairement malgré elles, & qu'elles nous font bien payer.

Elles ont raiſon de ſe glorifier que la ſainte Vierge fut une créature de leur ſexe, ainſi qu'un grand nombre de Saintes dont l'Egliſe célèbre la mémoire. Cela ſans doute leur fait beaucoup d'honneur; mais elles ſe trompent, quand elles croient que la vénération que l'on a pour ces vaſes d'élection doive s'étendre juſqu'à elles, & qu'on ne puiſſe leur reprocher leurs défauts, ſans perdre le reſpect qu'on doit à ces épouſes du Saint Eſprit. La mère du Fils de Dieu fut ſi ſage, ſi pure, ſi vertueuſe, ſi remplie de graces, ſi parfaite, qu'en comparaiſon des autres femmes, dont les corps ſont d'une compoſition matérielle, on peut croire qu'elle fut formée de ce que la matière a de plus ſubtil & de plus épuré. Il eſt certain qu'un Dieu, voulant s'incarner, ſe prépara une demeure digne de lui.

La beauté de Marie, ſans fard &

ſans artifice, fait l'admiration des anges, &, ſi cela ſe peut dire, augmente la gloire & la félicité des bienheureux. Elle ne fut jamais regardée des hommes, ſans produire un effet contraire à celui que produiſent ces charmes que le pinceau & la petite boîte rendent ſi dangereux. Ceux-ci ne donnent que de mauvais deſirs; ceux de la ſainte Vierge inſpiroient du reſpect, de la ſageſſe, de la dévotion; & chaſſant toutes les idées criminelles que la corruption de la nature imprime dans l'imagination, elle rempliſſoit les cœurs d'un zèle ſi vif, ſi ſaint, que tous ceux qui étoient aſſez heureux pour la voir, louoient Dieu de l'avoir créée, admiroient ſa puiſſance dans la perfection de ſon ouvrage, & s'efforçoient d'imiter les exemples de Marie. Cette admiration univerſelle ne lui cauſoit point d'orgueil; elle n'en tiroit point vanité; elle s'en humilioit davantage; & ſes vertus furent peut-être cauſe que le Seigneur avança le temps de l'incarnation de ſon Fils,

dont la naiſſance étoit ſi néceſſaire au monde.

Toutes celles qui ont voulu lui reſſembler, n'ont point ſuivi les fauſſes maximes de leur ſiècle ; au contraire, elles les ont combattues & mépriſées toute leur vie. Elles ne ſe fardoient point pour ſe faire admirer ; elles ne faiſoient aucune eſtime des beautés dont elles avoient obligation à la nature ; elles ne faiſoient cas que de celles de l'ame, dont elles étoient redevables à la grace ; elles n'étoient ni ſuperbes, ni folles, ni emportées. On ne voyoit en elles que ſageſſe, charité, humilité, douceur : leur patience étoit admirable dans les adverſités & dans les ſouffrances ; elles ſurmontoient toutes les répugnances de la nature, ſe ſoumettoient, ſans peine, aux ordres de la Providence, ne vouloient plaire qu'à Dieu ; & c'eſt ainſi qu'elles ont mérité d'être éternellement compagnes de la ſainte Vierge, & d'être tirées du grand nombre des femmes dont la dépravation & le luxe font tout l'apanage. Les

femmes du temps passé paroient leur ame de vertus : ce n'est plus la mode. Celles de notre siècle négligent ces ornemens, & n'ont soin que de parer leur corps.

J'en excepte pourtant quelques-unes dont le caractère, digne de vénération, mérite les couronnes de ce monde ; il en est qui, joignant une vertu consommée à un génie infiniment élevé, sont encore au-dessus des éloges, de l'applaudissement, & de l'admiration qu'on a pour elles. Si je pouvois honnêtement faire un procès à la nature, je lui reprocherois de s'être trompée, & l'accuserois d'avoir caché malicieusement des ames si nobles, si fortes, si elevées, sous une enveloppe si délicate, & dans un sexe si foible. Rien ne l'excuse mieux que la petite quantité qu'elle en a produit. Celles qui ont obtenu cette préférence doivent être plus admirées que les plus grands hommes, parce que c'est quelque chose de plus étonnant. Rendons justice à tout le monde ; avouons que l'on trouve quel-

quefois, dans le ſexe, des ames héroïques, des eſprits excellens, des cœurs d'un prix ineſtimable : mais concevons auſſi qu'il s'en faut peu qu'une femme parfaite ne ſoit l'idée d'une choſe qui ne ſe trouve point; que celles qui paroiſſent les plus accomplies, ſont ſouvent celles qui cachent mieux leurs défauts; que preſque toutes ſont orgueilleuſes, ambitieuſes, bizarres, folles, opiniâtres, & qu'elles ont tant d'autres foibleſſes, qu'un volume entier d'épithètes ſemblables ne ſuffiroit pas pour faire leur portrait en détail.

Je vous en ai dit aſſez pour vous convaincre que, quelque précaution que l'on prenne pour faire un bon choix, on riſque toujours beaucoup, quand on s'attache aux femmes. Si cette peinture que je fais d'elles s'offre jamais aux yeux de quelques-unes, je ſuis certain qu'elles ne s'y reconnoîtront pas. Elles n'ont point un miroir pour les défauts du cœur : quand on décèle les vices de leur ſexe, elles appliquent tout aux autres ; & ne

s'attribuent rien. Loin d'en être confuses & de prendre la résolution de s'en corriger, elles demanderont *si je suis né d'une bête ;* elles parleront de moi comme d'un monstre, & croiront me faire grace, si elles se contentent de dire que sans doute j'ai eu des inclinations plus mauvaises que celles que la nature nous inspire en leur faveur. Si cela étoit, je ne les connoîtrois pas si bien ; & je puis répondre par avance à leurs invectives, que les petits esprits ne se formalisent d'une censure générale, que parcequ'elle fait des portraits indiscrets de ce que l'on a raison de cacher.

Vos études & votre religion vous apprennent que vous êtes une créature formée à l'image de Dieu, & que l'homme a été fait pour commander, & non pour obéir ; le Seigneur le fit assez connoître quand il le tira du néant : il lui donna l'empire sur tous les animaux, avec l'adresse & la force de les dompter ; il les créa tous pour son utilité & pour son plaisir ; & lui fit une compagne pour perpé-

tuer ſon eſpèce & le ſervir dans ſes beſoins. Il ne fut chaſſé du paradis terreſtre, que pour avoir laiſſé prendre trop d'aſcendant à ſa femme ſur lui, & ne devint coupable, que pour avoir été trop complaiſant. Enfin cette femme, que Dieu lui avoit donnée pour contribuer à ſon repos, fut l'origine de tous ſes malheurs; & d'elle ſortirent la mort & péché.

Que l'homme étoit heureux, s'il n'eût point eu de femme!
Au monde l'on n'eût vu ſupplices ni bourreaux.
L'innocence eût régné, tous nos jours ſeroient beaux;
Le corps, ſans paſſions, n'eût point corrompu l'ame.
Sexe, qui nous brûlez d'une fatale flamme,
Adam, en vous voyant, vit la ſource des maux,
Qui de ſes deſcendans a creuſé les tombeaux.
Du morceau qu'il mangea vous méritez le blâme;
C'eſt pour vous avoir cru qu'il s'attira la mort.
Sans vous, notre ennemi n'eût fait qu'un vain effort.
Il doit à votre orgueil ſa première conquête.

Vous conjurez encor tous les jours contre nous :
Quand vous l'entreprenez, quand vous l'avez en tête,
L'enfer n'a pas besoin d'autres démons que vous.

Je vais à présent, continua l'Esprit, vous donner une foible idée du caractère de ma femme, de sa conduite envers moi, & de ce que j'ai souffert avec elle.

Les premiers jours de notre union se passèrent agréablement : nous fûmes assez contens l'un de l'autre ; mais cela ne dura pas. Les manières honnêtes de la maîtresse ne furent plus celles de la femme ; je vis bientôt la métamorphose d'une colombe en serpent, & connus à regret que mes premières complaisances, ou plutôt mes premières foiblesses, avoient contribué à ce changement. J'essayai en vain de dissiper ses vapeurs, qui menaçoient mon repos de fréquens orages. Je m'en étois aperçu trop tard, le mal étoit incurable ; il n'y avoit plus de parti à prendre que celui de souffrir ; & les remèdes avec lesquels j'espérois

l'adoucir, ne servant qu'à l'irriter, je fus contraint de ployer enfin les épaules & de céder à ma destinée. Ma nouvelle épouse n'étant pas contente de partager avec moi l'autorité, l'usurpa tout entiere; je n'eus plus que le nom de maître; elle disposoit de tout ce qui m'appartenoit, comme si je n'y avois eu aucune part; elle faisoit, dans mon domestique, des changemens continuels & un vacarme terrible; enfin elle se donnoit des airs de supérioté qui n'auroient pas été supportables, quand elle seroit sortie de la tige des Césars, & moi de la lie du peuple.

Vaine & superbe au dernier point, elle me parloit continuellement de sa qualité, comme si je n'avois pas connu sa maison; & que la mienne lui eût été inférieure; elle en étoit si entêtée, que je crois qu'elle alloit moins à l'église pour prier Dieu, que pour y voir, dans la chapelle de ses ancêtres, quelques vieux écussons de leurs armes. Cependant, en dépit d'elle, son orgueil n'avoit rien de

noble ; tous ſes ſentimens & toutes ſes manières étoient baſſes. Elle ne connoiſſoit pas même ce qui a du rapport à la véritable nobleſſe ; & quoiqu'elle mépriſât fort la moderne, elle entroit ſouvent dans ſon caractère, en affectant de ſe diſtinguer par une fierté ridicule, & par un faſte outré. Elle s'appliquoit inceſſamment à cenſurer tout le monde : je n'ai jamais pu lui faire comprendre le droit naturel que chacun a de vivre à ſa mode. Elle contrôloit les équipages, les ajuſtemens, les armoiries, les démarches. Rien ne paſſoit devant ſes yeux, ſans être déſapprouvé ; elle trouvoit à toutes choſes du trop ou du trop peu, & paroiſſoit avoir une autorité ſouveraine pour condamner toutes les actions d'autrui.

Le mérite, ſans parchemin, étoit à bas prix chez elle. Le plus grand nigaud de l'arrière-ban y étoit plus honoré qu'un homme de guerre, dont la ſageſſe & la valeur ne faiſoient connoître le nom qne depuis trente ans. Elle prenoit avec chaleur le

parti de la plus ſotte gloire, juſqu'à défendre le terme impertinent dont un prédicateur de bonne maiſon ſe ſervit un jour en prêchant dans un village d'Italie. La crainte qu'il avoit de déroger en appelant des payſans, *Meſſieurs*, *mes frères*, *mes chers auditeurs*, l'obligea de ne point appeler autrement ces gens-là, que *canaille chrétienne*. Quand je blâmois cette ridicule expreſſion, elles ſautoit aux nues, & me menaçoit des foudres du ciel, comme un impie. Je perdois mon temps, je lui remontrois que le ſang de tous les hommes eſt de même couleur; que nous n'avons tous qu'une même origine; que celle des titres ne vient que des belles actions & des bonnes mœurs de nos ancêtres; qu'il ſe trouve des gens de peu de naiſſance, dont les ames ont plus d'élévation que n'en ont celles de certains tyrans de village, dont elle faiſoit cas; que la charge ou l'emploi font la qualité ſur laquelle nous devons régler nos reſpects; mais que la vertu ſeule faiſoit la nobleſſe, & que l'on devoit

plutôt accorder son estime à un honnête homme roturier, qu'à un Baron de la plus vieille roche, dont les laquais mêmes disent entre eux avec mépris, c'est un ivrogne, c'est un avare, c'est un brutal, c'est un fat.

Ses hauteurs & son arrogance m'ayant fait connoître qu'au lieu de paix & de douceur, je n'avois introduit chez moi que trouble & chagrin, je commencai à m'y ennuyer si fort, que je ne pouvois plus y rester. Je ne trouvois point de maison, telle qu'elle fût, pire que la mienne. Quand la nuit m'y rappeloit, j'y retournois aussi triste qu'un prisonnier qui, après avoir rompu ses fers, est repris & reconduit dans son cachot. J'y voyois une femme qui, ne consultant jamais mon inclination, ne suivoit que la sienne, soit dans sa manière de vivre avec tout le monde, soit pour ce que l'on me servoit à table, soit dans les dépenses excessives qu'elle faisoit. Elle croyoit être en droit de disposer de mon bien à sa fantaisie.

N'ayant pas jugé à propos un jour

de la rendre dépositaire d'une somme considérable que je recevois, elle me fit autant de reproches que si je lui en avois fait un vol. J'avois beau lui représenter amiablement l'injustice de ses sentimens, elle recevoit mes remontrances comme des injures. S'il m'en échappoit quelquefois malgré moi, les vapeurs la suffoquoient, la gorge lui enfloit; quoique je ne fusse que trop doux & trop bon, elle me faisoit passer pour le plus brutal de tous les maris, & avoit la malice de citer l'état où sa foiblesse & sa colère l'avoient mise, comme un témoin irrécusable des mauvais traitemens qu'elle supposoit que je lui faisois. Enfin la connoissant incapable de prendre de la raison, & craignant qu'il ne lui en coutât la vie; après avoir beaucoup souffert de ses caprices, je tombai dans une triste indifférence pour toutes choses. Je laissai couler l'eau; je ne m'embarrassai plus de ce qu'elle faisoit; & ce que je souffre encore à présent est en partie un juste châtiment de ma tiédeur à réprimer

ſes outrages & ſes injuſtices. Cette indulgence acheva de la gâter. Oſant tout impunément, elle continua de mettre en pratique ces vertus dont votre ami vous a fait de ſi pompeux éloges. J'y veux ajouter des circonſtances qu'il a ſans doute ſupprimées, pour épargner ſa modeſtie, en cas que le rapport avantageux qu'il vous faiſoit d'elle, vînt un jour à ſa connoiſſance.

N'ignorant pas que l'embonpoint & l'éclat du teint ſont deux grains de beauté qui l'emportent quaſi ſur tous les autres, elle travailloit aſſidument à les acquérir. S'il y avoit au marché une bonne pièce de gibier, c'étoit, à quelque prix que ce fût, pour la bouche de Madame. Les ortolans, les faiſans, les petits pieds étoient ſes mets ordinaires. Elle n'épargnoit pas non plus ces choſes dans leur rareté. Il n'y avoit pour elle ni carême, ni vigile, ni quatre-temps. Si elle mangeoit bien, elle ne buvoit pas mal. Les vins & les liqueurs paroiſſoient chez moi ſous tant de noms différens, que

je n'ai pas eu assez de mémoire pour en retenir la dixième partie. Il lui falloit à chaque repas trois fois plus de vin qu'un honnête homme n'en boit à son ordinaire; elle s'enivroit assez souvent avec des femmes de son humeur; elle poussoit quelquefois la débauche jusquà l'excès; les plus fameux libertins ne l'outrent pas davantage; & dans le temps où elle chantoit des chansons dissolues, & qu'elle jetoit ses coiffures dans le feu, elle s'applaudissoit de ses emportemens & de ses saillies de bacchante, en disant que la vigne avoit été plantée pour elle comme pour nous; qu'elle ne vouloit pas se singulariser en ne buvant que de l'eau, ni se priver d'un plaisir que notre siècle, plus heureux que les autres, commençoit à mettre en usage parmi les dames. Si vous aviez vu sa trogne vermeille & entendu son caquet, vous l'auriez prise en ce temps-là pour une folle ou pour une furie. Vous avez beaucoup perdu de n'avoir pu faire connoissance avec elle; vous auriez eu souvent ce regal,

& l'auriez trouvée telle que je vous la dépeins; car je ne penſe pas que les jeûnes qu'elle a faits pour le repos de mon ame, aient été capables de la maigrir, ni que mon abſence ait été triſte pour elle, au point de lui faire perdre la parole & le goût des plaiſirs.

Elle avoit autant de complaiſance pour ſa beauté, qu'une jeune fille qui en a beſoin pour ſuppléer au peu de bien qu'elle doit avoir en mariage. Elle s'occupoit ſouvent à diſtiller & à faire des pâtes; on ne voyoit dans ſon cabinet qu'herbes, racines, feuilles, alembics, matras, fourneaux, & tout l'attirail des Chimiſtes. Elle avoit plus de fioles & de boîtes qu'un Apothicaire. Elle ne manquoit point, ſoir & matin, de ſe faire rafraîchir les entrailles avec de l'eau de rivière ou de l'oxicrat. Quand elle alloit aux étuves, dont je croyois qu'elle devoit revenir bien nette, je la trouvois, à ſon retour, auſſi fardée qu'auparavant. Elle ſe plâtroit ſi copieuſement le viſage, qu'un jour, m'étant approché d'elle de plus près que de

coutume, mon nez s'aperçut plutôt que mes yeux des couches qu'elle s'étoit données. Je me barbouillai les lèvres & faillis à vomir. Elle étoit ravie, quand elle pouvoit assembler un conseil de deux ou trois de ces créatures savantes en l'art de rendre belle, quine ttoient les dents & rasent, avec un filet de soie, ce coton presque imperceptible qui ombrage toujours un peu le teint. Ces sortes d'ouvrières, comme vous savez, sont assez communes chez nous; mais leurs visites, non plus que celles de certaines marchandes qui vendent aux toilettes des dames, n'apportent ordinairement rien de bon aux maris.

Je ne viendrois pas à bout de vous dire en quinze jours ce qu'elle faisoit pour plaire à tout autre qu'à moi. Cependant elle avoit beau faire, elle n'étoit plus jeune, & prenoit souvent des peines inutiles. Elle maudissoit le soleil, le grand air, le serein, & les brouillards; la pluie, le vent, la poussière, & la fumée étoient ses ennemis irréconciliables; & si, par mal-

heur, une mouche se posoit sur son visage lorsqu'il étoit fraîchement verniſſé, elle en étoit aussi scandalisée & aussi émue, que si elle avoit reçu un soufflet.

Un jour, que son teint étoit fait tout de neuf, un de ces petits insectes volans s'étant arrêté sur un carreau de vitre, elle l'aperçut, & fit son possible pour l'attraper avec la main. N'en pouvant venir à bout, elle se mutina si fort contre cette pauvre bestiole, qu'elle la poursuivit pendant deux heures dans sa chambre, tantôt avec un balai de jonc, tantôt en lui jetant une orangs. Elle se décoiffa pour lui jeter toutes les pièces de sa coiffure les unes après les autres. Ce plaisant manège vous auroit diverti si vous l'aviez vu. Enfin elle courut tant après son ennemi, qu'elle le lassa & l'écrasa avec une orange. Que n'avoit-elle pour lors la lance & l'épée de son trisaïeul ! Ce fameux duel auroit illustré ses preuves de chevalerie, & lui auroit fait plus d'honneur que l'accolade qu'elle re-

cevoit

cevoit ſouvent. C'étoit bien pis quand elle entendoit la nuit le bourdonnement d'un couſin. A quelque heure que ce fût, elle faiſoit lever valets & ſervantes ; elle vouloit que chacun entrât dans ſon reſſentiment : toute la maiſon étoit en rumeur; elle ne ſe rendormoit point, qu'on ne lui eût apporté, mort ou vif, le petit impertinent qui avoit eu l'audace de troubler ſon repos.

Quand je l'épouſai, elle avoit plus de quarante ans, & ne s'en donnoit que vingt-huit. Elle avoit beaucoup de cheveux blancs, que l'on appelle ironiquement des quittances d'amour. Cela ne plaît point aux femmes : on a beau dire que tête de fou ne blanchit jamais, elles ne veulent point paſſer pour ſages à tel prix. Dieu ſait avec quel ſoin la mienne ſe les faiſoit arracher : une fille y employoit tous les jours des heures entières, & répandoit ſur ſa tête plus de poudre & d'eſſence qu'il n'en faut pour la perruque d'un petit-maître. Craignant enfin de devenir chauve, il fallut re-

noncer à cet inutile ſoin, & ſe parer de cheveux poſtiches, pour ne pas convaincre le Public de la fauſſeté du proverbe. Lorſqu'elle s'habilloit, elle avoit beſoin de trois ou quatre miroirs : ce n'étoit jamais fait. Si ſa femme de chambre n'exécutoit pas, à point nommé, ce qu'elle lui commandoit, elle lui diſoit des duretés qui me faiſoient conſidérer la ſervitude comme la condition la plus malheureuſe de la vie.

Lorſqu'on la venoit voir, elle conſultoit ſes amies ſur ſon ajuſtement : on opinoit, & l'on délibéroit avec autant de cérémonie, que s'il ſe fût agi d'une affaire d'importance. Elle ſe promenoit gravement dans ſa chambre, pour faire voir ſi tout alloit bien; & quand je lui demandois pourquoi elle ſe donnoit tant de peine, elle me répondoit effrontément que c'étoit pour me plaire; mais qu'elle avoit le malheur de ne pouvoir y réuſſir ; que je la laiſſois ſouvent, pour courir après des griſettes. Elle en avoit bien menti; elle m'avoit tellement rebuté des fem-

mes, que je les fuyois toutes; & je m'apercevois, au contraire, que les blondins lui tenoient fort au cœur: car s'il paſſoit devant elle quelque joli homme, elle ſe rengorgeoit comme un coq d'Inde. Si l'on ne jetoit pas les yeux de ſon côté, c'étoit une injure; ſi on la voyoit ſans louer ſes appas, c'en étoit une plus grande; ſi on la cajoloit, ou qu'en paſſant l'on dît quelque choſe à ſon avantage, elle étoit tranſportée de joie le reſte du jour; & ſi elle remarquoit qu'on prît plus de plaiſir à conſidérer quelque autre objet, elle étoit hors d'elle, & s'en prenoit à tout le monde.

Elle aimoit les ſérénades, le bal, les cadeaux, les ſpectacles. Cependant elle ne s'y divertiſſoit point, quand elle devoit ſon plaiſir à d'autres femmes: elle croyoit qu'aucune ne méritoit mieux qu'elle d'en faire les honneurs. Le dépit qu'elle en avoit paroiſſoit dans ſa contenance, & ſouvent éclatoit par des traits de mauvaiſe humeur qui troubloient quelquefois la fête. Sont-ce là les traits glo-

rieux, les traits d'esprit, & les merveilles que votre ami vous racontoit de mon illustre moitié? Aucune femme assurément ne la surpassoit en gentillesse, si l'on peut appeler gentillesse, s'habiller comme une Comédienne, & professer toutes les maximes des plus effrontées coquettes. Vous pouvez juger, sur cela, combien mon front eut d'assauts à soutenir! Je pris vainement toutes les précautions que la prudence humaine inspire pour s'en garantir; elles furent inutiles. Je ne dois m'en prendre qu'à moi : j'avois appris à mes dépens à quoi l'on s'expose quand on se marie. J'étois redevenu libre; je devois me tenir comme j'étois : mais on ne peut éviter sa destinée. Les mariages se font au ciel & les *** en terre.

Demander de la constance à une femme, c'est demander une chose contre nature; & je trouve qu'une des plus grandes foiblesses du cœur humain, c'est d'être sensible à leurs infidélités. On s'y doit attendre, & n'en être pas plus surpris, que de voir

au nord une girouette qui, deux momens auparavant, étoit tournée du côté du midi. Qu'une femme brise des nœuds qu'elle avoit formés pour toute sa vie ; qu'elle succombe aux charmes d'un nouveau venu, j'ai pitié de sa foiblesse ; qu'elle prenne soin de la cacher, & qu'elle choisisse un amant assez sage & assez amoureux pour sauver sa gloire du naufrage ; qu'enfin elle soit assez maîtresse de sa passion pour ne point donner de scènes au Public, je loue sa discrétion, & ne désespère point de son salut ; mais je ne lui pardonne point, quand elle joint l'effronterie à la lubricité, & qu'elle est insatiable comme la mienne : car son feu ne s'éteignoit non plus que celui des Vestales, quoique bien différent. Mais je ne dois pas davantage toucher cette corde ; je suis ici pour vous guérir. Plus je vous représenterois votre maîtresse de complexion amoureuse, plus votre espérance se nourriroit ; & mon remède vous feroit plus de mal que de bien.

Je vous conterai seulement une

aventure qui m'apprit ce que je ne voulois pas savoir. Je sortois un jour de chez moi ; je rencontrai, au bas d'un escalier qui conduisoit à l'appartement de ma femme, un laquais qui tenoit un petit paquet à la main : je m'informai de ce que c'étoit. Le mystère que m'en fit le domestique augmenta ma curiosité ; je lui pris ce paquet, & l'ouvris. J'y trouvai deux portraits en miniature, qui avoient tous les traits & la ressemblance de mon épouse. Celui sur lequel je jetai d'abord les yeux, offroit son buste dans le bassin d'une balance, lequel étoit au plus haut degré d'élévation, quoique l'autre, qui l'emportoit, fût vide ; ces deux mots étoient écrits au-dessus : *Levior aura*, qui l'accusoient d'être plus légère que le vent. L'autre portrait représentoit dans le ciel une pleine lune, avec ces mots : *Hæc, illa*, pour montrer qu'elles étoient changeantes l'une comme l'autre. Une troisième pièce accompagnoit ces deux-là ; c'étoit une lettre écrite par un homme que j'avois cru, jusqu'a-

lors, un de mes meilleurs amis, mais qui l'avoit été seulement de ma femme, & ne l'étoit plus. Je lui portai moi-même ce beau présent, sans lui expliquer les emblêmes de ces représentations malignes de son visage & de son cœur. Ne sachant pas le latin, elle ne comprit pas d'abord la force de ces peintures, elle crut qu'elles venoient de moi; elle en parut charmée; & son erreur alla jusqu'à s'imaginer que je reprenois pour elle mes anciens erremens de galanterie. Quand elle eut bien considéré & bien admiré ces petits tableaux, je lus tout haut la lettre qui les accompagnoit. Voici ce que j'y trouvai.

« Je suis assez heureux pour n'être point affligé de votre inconstance. Damon, Lisandre, Octave, & cinq ou six autres compagnons de ma bonne fortune ne la partageront plus avec moi; je leur en abandonne volontiers ma part. Vous me demandâtes, ces jours passés, si j'avois encore le portrait dont vous m'avez fait présent: je vous en envoie deux co-

pies qui vous ressemblent mieux que cet original, que j'ai jeté dans la boue. Je me suis avisé de le multiplier & de vous l'envoyer double, afin que vous ayez moins de peine à vous reconnoître. Vous trouverez d'ailleurs votre compte à cela, parce que vous avez pour maxime que deux valent mieux qu'un. Adieu, Madame; j'ai trop d'indifférence pour vous faire des reproches, & trop de sincérité pour vous dire que je suis votre serviteur,

ERGASTE».

Je n'ai jamais su d'autres nouvelles d'Ergaste avec ma femme. Vous pouvez croire que je lui montrai mon ressentiment. Elle me soutint, malgré tout ce que je voyois, que cela ne s'adressoit point à elle, parce qu'il n'y avoit point d'adresse sur le paquet; il étoit, disoit-elle, pour une de nos voisines qui avoit un peu de son air : le laquais avoit pris l'une pour l'autre, ou avoit confondu l'ordre qu'on lui avoit donné. Je la devois connoître

incapable de donner la moindre entorse à la fidélité conjugale. Enfin elle me dit des injures, & je sortis plus honteux qu'elle, en faisant réflexion à deux choses fort vraies; c'est qu'un mari est toujours le dernier informé des intrigues de sa femme, & que nos meilleurs amis sont ordinairement ceux qui nous trompent.

Etant sorti, je fus me promener, tout rêveur, dans un jardin. Je m'assis sous un berceau, & tirai de ma poche un Livre que je n'avois point encore lu; il étoit intitulé *Nouveaux Contes en vers.* Je l'ouvris, & tombai justement sur un fait propre à me donner de la consolation. Il me consola effectivement; & par reconnoissance, je l'ai conservé tout entier dans ma mémoire. Je vous en ferai part, en réveillant votre attention, au nom des Muses.

L'Esprit Fort.

Il est des cœurs bien faits que rien ne décourage,
Qui, choisissant toujours le parti le plus sage,

Désarment la rigueur des destins ennemis,
Et par des sentimens qu'un fort esprit suggère,
S'élèvent noblement au-dessus de la sphère
Où leur planète les a mis.
Lise étoit jeune & belle, & son époux Damis
Cachoit sous sa perruque un crâne à cheveux gris.
Lise avoit cent vertus, Damis étoit bon Prince.
Leur parfaite union passoit, dans la province,
Pour un miracle de nos jours.
Jamais tant d'agrémens, jamais tant de sagesse
Ne firent honneur à Lucrèce,
Et jamais tant de soins & de tendres amours
N'accompagnèrent la vieillesse :
Rien ne manquoit enfin à leur félicité.
Barbe grise & jeune beauté
Font ordinairement un mauvais attelage:
Cependant tout rouloit si bien dans ce ménage,
Qu'au bout de l'an, le bon seigneur
Vit arriver un successeur . . . . .
Tandis qu'avec plaisir il élève l'enfance
De cet aimable rejeton,
Un jubilé survint en France.
On sait qu'en ce temps d'indulgence,
Chacun demande à Dieu pardon.
Le pécheur prend la discipline ;
D'un zèle tout dévot les Chrétiens sont touchés.

On ressasse les vieux péchés,
Les gros & les petits, tout passe à l'étamine.
Aux pieds d'un Directeur, la dame, un beau matin,
Avec un repentir sincère,
Déclara nettement que le petit Colin
N'étoit pas le fils de son père.
Alte là, dit le Confesseur,
Pour un confiteor vous n'en serez pas quitte;
Il en faut deux au moins : ce crime fait horreur.
Faut-il qu'injustement votre enfant déshérite
Un légitime successeur?
Il faut, Madame, vous résoudre
A confesser le fait à votre époux,
Sans quoi je ne puis vous absoudre.
C'est m'exposer, dit-elle, à son juste courroux.
Le beau compliment à lui faire!
Je m'en suis accusée à bien d'autres qu'à vous,
Qui n'ont jamais trouvé cet aveu nécessaire.
Telle condescendance a damné bien des gens,
Répliqua le Pater : Confesseurs obligeans
Passent légèrement aux Belles
Des péchés dont ils sont aussi coupables qu'elles,
Quand à les pardonner ils sont trop indulgens.
Pour moi, je ne fais point flatter les infidèles.
Elle se lève, part, & fut, dès ce moment,

De honte & de douleur saisie.
La pauvrette n'avoit qu'une fois seulement
Cessé d'aimer fidèlement,
Et s'en étoit, dit-on, mille fois repentie.
La voilà dans un embarras
Qu'on ne peut exprimer. D'un côté, l'aventure
Etoit à digérer trop dure
Pour le seigneur Damis; on craignoit ses éclats.
D'autre part, le salut, l'enfer, & le trépas,
Et du Confesseur l'ordonnance,
Requéroient telle pénitence.
Il fallut succomber, & d'un mortel chagrin,
Tomber dans une maladie
Qui lui pensa coûter la vie.
Sur le rapport du Médecin,
Son époux, connoissant que la mélancolie
Alloit couper la trame de ses jours,
La pria d'en dire la cause.
Elle veut l'en instruire, & jamais elle n'ose.
Ose tout, dit-il, mes amours,
Rien ne me déplaira, pourvu que tu guérisse.
Quoi! faut-il qu'un secret te donne la jaunisse,
Et qu'une femme meure à faute de parler?
Cela seroit nouveau .... Je vais tout révéler,
Puisqu'aussi bien, dit-elle, un trépas favorable
Doit bientôt terminer mon destin déplorable.

J'étois à la maiſon des champs,
Où je faiſois la ménagère,
Quand la voiſine Alix, par des diſcours touchans,
Auxquels on ne réſiſte guère,
Me prouva qu'avoir des enfans
Avecque vous étoit choſe impoſſible;
Me prôna les malheurs de la ſtérilité,
Qui paſſoit chez les Juifs pour un défaut terrible;
Puis dans un jour charmant me fit voir la beauté
D'une heureuſe fécondité.
Je me rendis, hélas! à cette douce amorce,
Et Lucas . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Si je vous ai trahi, je meurs, pardonnez-moi;
A cela près, toujours je vous gardai ma foi.....
N'eſt-ce pas de mon blé que tu payas l'ouvrage?
Lui répondit Damis nullement effrayé.
Ne m'en parle pas davantage.
La Belle, en peu de temps, repris ſes lis, ſes roſes,
Son embonpoint, ſa belle humeur.
Colin fut élevé comme un petit ſeigneur.

A la maiſon des champs on parla d'autres choſes.
Enfin, pour s'épargner d'inutiles ennuis,
Ces époux ont vécu depuis,
De même que ſi l'aventure
Etoit chimère toute pure.
Bel exemple pour les maris,
Dont le chagrin jaloux mérite une apoſtrophe.
Damis prit en tel cas le meilleur des partis,
Et ſoutint cet aſſaut en brave Philoſophe.

L'antiquité a donné le nom de Sages aux Philoſophes. Le Chriſtianiſme l'accorde ſeulement à ceux qui craignent Dieu; & perſonne ne doit le refuſer à ceux qui, ne faiſant tort ni à leur prochain ni à eux-mêmes, font admirer en toutes choſes leur modération, leur pudeur, & leur habileté. Notre ſiècle plus libéral en gratifie encore d'autres gens, comme les Capitaines, qui tiennent plus du renard que du lion; les Politiques, qui vont à leurs fins par toutes ſortes de voies; les Orateurs, qui prennent avec ſuccès la défenſe de l'injuſtice; & même ceux qui, n'ayant pas cinq ſous de patrimoine, font rouler de ſuperbes car-

roſſes, & peuvent enrichir vingt héritiers de leurs dépouilles : mais ce n'eſt point par tous ces endroits que ma femme a paſſé pour ſage dans l'eſprit de votre ami; ce ne peut être que par le grand art de la coquetterie, qui double à préſent ſon revenu, & dans lequel elle eſt aſſez ſavante pour donner des leçons de raffinement aux plus habiles du métier. Si je lui ai ſu bon gré de quelque choſe, c'eſt qu'elle n'étoit point encore hypocrite de mon temps. On dit de certaines femmes que ce ſont de Anges à l'égliſe, des Diables à la maiſon, & des ſinges dans le lit. Je la trouvois plus une, c'étoit pour moi un diable par-tout.

Vous êtes peut-être ſurpris de m'entendre dire de ſemblables choſes ? Mais ſi la pudeur m'empêche de dire tout, je ne puis auſſi tout ſupprimer. J'ai beſoin d'un peu de coloquinte pour vous dégoûter d'un poiſon que vous trouvez agréable, & je fais ici le devoir d'un bon médecin qui, ne s'arrêtant pas au mauvais goût des remèdes,

n'emploie que les plus propres à la gueriſon de ſon malade. Votre mal n'eſt point aux oreilles; il eſt au cœur. Je ne puis me ſervir de termes trop forts pour pénétrer juſques-là.

Il eſt aiſé de comprendre que la vie, en l'état ou je me voyois, avoit peu d'agrémens pour moi; elle m'étoit à charge, j'avois un preſſentiment qu'elle finiroit bientôt; cette eſpérance me conſoloit.

Je tombai dans une mélancolie qui augmentoit par le ſoin que je prenois de la cacher. Un fond de triſteſſe paroiſſoit malgré moi ſur mon viſage; on en devinoit la cauſe aiſément, & l'on me plaignoit, ſans me le dire. Enfin le chagrin fixa inſenſiblement les eſprits, qui ſuffoquerent le cœur, & je mourus quaſi ſubitement. Dès que j'eus rendu l'ame, je connus mieux que jamais la noirceur de celle de ma veuve. Elle n'avoit jamais eu une plus grande joie que celle qu'elle reſſentit ce jour-là. Elle n'attendit pas que je fuſſe expiré, pour s'approprier une partie de mes effets.

On voit peu de veuves qui ne soient habiles à succéder. Celle-ci, pendant qu'on étoit occupé à me donner les derniers secours, ouvrit mes coffres, & vola tout ce qu'elle pouvoit à mes enfans.

On trouve aisément des receleurs & des receleuses dans ces occasions; il semble qu'il y ait de la charité à aider une pauvre veuve affligée, à piller les héritiers de son mari. La mienne ne manqua pas de ces officieuses personnes pour mettre ses larçins en sûreté. Cela fait, elle poussa les hauts cris, elle feignit d'être évanouie, elle déplora sa destinée, & donna des larmes de bienséance à ma mort, tandis qu'au fond du cœur elle maudissoit la vie dont j'avois joui trop long-temps à son gré. Elle porta si loin la dissimulation, & contrefit si bien l'affligée, que tout le monde y fut trompé. Cependant elle ordonna que mes funérailles fussent pompeuses, pour contenter son orgueil, & non pas pour honorer ma mémoire : ensuite, pour satisfaire plus facilement

ſon inclination libertine, elle dit qu'ayant deſſein de paſſer le reſte de ſes jours dans la retraite, & ne pouvant plus habiter une maiſon qui lui rappeloit trop ſenſiblement la perte qu'elle venoit de faire, elle vouloit s'éloigner du grand monde, & demeurer dans un lieu écarté. Ainſi elle ne voulut point reſter chez moi, ni chez perſonne de ſa famille. Elle choiſit, dans une rue détournée, un petit logis commode à l'uſage ſecret des plus honteux plaiſirs.

Mille gens furent édifiés de cette retraite; ils auroient juré qu'elle n'avoit point d'autre motif qu'une ſincère converſion; & l'on diſoit ce proverbe en parlant d'elle, *quand le Diable fut vieux, le Diable ſe fit hermite.* Elle ſe logea près d'une égliſe couventuelle, où vous la vîtes la première fois, & dont elle fit un trébuchet aux jeunes gens qui s'y trouvent en foule à la dernière meſſe. Elle ne ſe contentoit pas d'y faire une capture tous les jours, elle y revenoit trois ou quatre fois avec ſa chanterelle & ſa glue, &

ne ceſſoit point d'y tendre ſes filets : elle levoit de temps en temps ſon voile, tiroit en bas ſon collet, & ſe dégantoit, pour faire admirer la blancheur de ſa peau, dont l'éclat paroiſſoit davantage ſur le noir que ſur toute autre couleur. Vous ſavez comme cela lui réuſſiſſoit, puiſque vous avez donné dans ces mêmes piéges. Si-tôt qu'elle étoit dans l'égliſe, elle envoyoit ſes yeux à la petite guerre, & les baiſſoit modeſtement, lorſque l'on la regardoit. Elle avoit toujours un chapelet à la main, faiſant ſemblant de dire ſon oraiſon. Après l'office, elle s'arrêtoit au bas de la nef, ſous prétexte de parler à un religieux, ou à quelques femmes .qu'elle connoiſſoit. On trouvoit là facilement l'occaſion de l'aborder. On lui donnoit la main, on la reconduiſoit chez elle, & c'étoit une connoiſſance faite.

Hélas ! ſi elle avoit fait pour moi quelques aumônes, ou récité quelques prières, elle auroit pu ſoulager l'ardeur du feu qui me dévore. Je lui

aurois obligation, & ne ferois pas assez ingrat pour m'en taire : peut être en faisoit-elle pour quelque autre; car l'ame d'un homme dont elle a fort regretté la perte, est depuis peu délivrée de notre purgatoire. Cependant je suis persuadé que le secours est venu d'ailleurs, & que ses prières, si elle en fait, ne sont que de la fausse monnoie devant Dieu, dont la justice ne se paye point.

Ses plus ordinaires méditations sont sur les Amadis, sur l'Arioste, sur votre Décameron: quand elle y trouve quelque tour adroit pour parvenir aux larcins amoureux, elle retourne le sablier, & relit deux fois de suite le même chapitre. Parmi la foule d'amans qui partagent son loisir suivant l'ordre du tableau, elle a un tenant depuis quelques années, qui est payé pour lui servir de pis aller. C'est cet Absalon que vous avez justement soupçonné d'être bien avec elle; c'est aussi le même dont je vous ai déjà dit quelque chose. L'outrage qu'il m'a fait autrefois, & qu'il continue de me faire

n'eſt pas tout à fait impuni. Dieu permet ſouvent que les pêcheurs ſoient châtiés par les mêmes péchés qu'ils commettent. Sa femme lui a donné depuis peu un enfant, dont il n'eſt que le père putatif, & je lui vois ſouffrir ſans pitié la loi du talion.

Voilà la bonne vie que mène celle qui étoit mon épouſe, ou plutôt mon fléau; voilà cette honnête perſonne pour qui vous avez fait des folies que je ne puis ceſſer de vous reprocher; mais il faut que j'ajoute quelque choſe, pour augmenter vos remords, & vous faire plus promptement mériter le pardon & le ſalut. Je ne diſconviendrai pas que vous n'ayez été cruellement maltraité; mais vous m'avouerez que cette perſonne, telle que je vous l'ai dépeinte, & telle qu'elle eſt, ne méritoit pas que vous fuſſiez ſi ſenſible à l'affront qu'elle vous a fait de refuſer vos ſervices. Il faut vous parler de vos lettres, & vous apprendre quel en fut le ſort, afin que vous acheviez de mépriſer & de chaſſer de votre cœur celle à qui vous les adreſſiez.

S'il vient ſouvent dans le lieu où je ſuis, des gens du monde qui nous apprennent ce qui s'y fait, il n'en revient guère du purgaroire ſur la terre. Dieu n'accorde que rarement ces ſortes de graces; & quand on les obtient, c'eſt pour faire ſouvenir de nous ceux qui ſont obligés d'avoir pitié de nos peines, ou pour la converſion de quelque vieux pécheur comme vous. Mon bon Ange m'ayant apporté du ciel une obédience pour aller voir ma femme, j'attendis qu'il fût nuit; car ce n'eſt pas notre coutume de faire nos viſites en plein jour. Elle avoit reçu votre première lettre le matin de cette même journée. J'eus la curioſité d'entrer dans tous les appartemens du nouveau logis qu'elle occupe, & m'arrêtai quelque temps dans ſon cabinet. J'y trouvai quantité de billets doux, de vers paſſionnés, & de pièces nouvelles, dont je crois vous avoir dit qu'elle eſt fort curieuſe, ſoit pour ſe les approprier, ſoit pour en ſavoir le titre, le citer, & paſſer pour bel eſprit chez les gens qu'elle

fréquente. Je lus d'abord, à la lueur du feu que je porte toujours avec moi, ce quatrain, qui ne me parut pas mauvais.

Le soleil ici-bas ne voit que vanité ;
D'ignorance & d'erreur toute la terre abonde ;
Mais aimer tendrement une jeune beauté,
Eſt la plus douce erreur des vanités du monde.

Je pris enſuite mon chemin vers la chambre de la dame ; je la trouvai qui dormoit tranquillement avec le Seigneur Abſalon. Je remuai un fauteuil pour les éveiller. Ce bruit fit l'effet que j'en attendois. Ma femme eut une telle frayeur qu'elle fit lever ſon amant pour allumer un flambeau qui brûla le reſte de la nuit. J'eus grande envie de lui donner une feſſée ; il la méritoit, & je n'en fus retenu que par la crainte qu'il n'en moûrut de peur. S'étant remis au lit ; & raſſurés l'un & l'autre par la lumière, ils commencèrent à parler du pauvre Bocace, & à le tourner en ridicule. Je n'ai jamais été ſi ſurpriſe, dit la dame, que

de recevoir un pareil compliment d'un tel homme. Je veux vous en donner le régal, afin de vous convaincre que mes charmes ſont aſſez puiſſans pour démonter la gravité d'un Philoſophe: en diſant cela, elle fouilla dans une jupe, & tira votre lettre amoureuſe. Abſalon la lut tout haut; & à chaque période ils faiſoient des éclats de rire qui marquoient la petiteſſe & la ſtérilité de leur génie. Vous aviez bien profané les reliques du Parnaſſe: ce qu'il y avoit de plus délicat dans votre ſtyle fut traité, par leur ignorante critique, d'impertinent & de groſſier. Voyez, diſoit-elle, ce tartuffe qui ſe mêle d'en conter. Vraiment, diſoit l'autre, il faut lui donner de jolies femmes. Diroit-on, à ſa mine, qu'il ſeroit ſi extravagant? Il mériteroit les étrivières, de tromper ainſi le public.... Voilà comme l'on parloit de vous. Votre ſavoir fut traité de pédantiſme; rien n'a du rapport à votre famille, à votre corps, à votre eſprit, qui ne fût mépriſé. Ils n'épargnèrent pas même la philoſophie d'Ariſtote, ni les beaux

vers

vers d'Homère & de Virgile, parce que vous faites profession d'estimer ces Auteurs. Ensuite, avec des termes bas & ridicules, ils se dirent l'un à l'autre mille choses à leur avantage, qui me firent connoître qu'ils n'étoient pas moins ivres de vin que de présomption. Enfin ils vous déchirèrent; & pour avoir un nouveau sujet de se moquer de vous, ils méditèrent la réponse qui donna matière à votre seconde lettre, dont le sort, à ce que je crois, ne fut pas plus heureux que l'avoit été celui de la première.

Je suis persuadé que si le galant ne se fût pas défié que votre rhétorique lui seroit fatale tôt ou tard, il se seroit donné plus long-temps le plaisir de voir des lettres de votre façon, & de prêter sa main pour y répondre, dans l'intention de vous berner. Mais il aima mieux renoncer aux douceurs du sacrifice, que de s'exposer lui-même a être sacrifié. Sa maîtresse n'avoit pas coutume de lui faire de semblables confidences, & de traiter aussi mal des amans nouveaux. Rien ne l'y en-

gagea, que la penſée qu'il étoit impoſſible qu'un homme auſſi délicat & auſſi éclairé que vous, ne pénétrât bientôt dans le ſecret de ſa conduite, ne prît du dégoût pour la décadence de ſa beauté, & ne revînt plus chez elle après la première viſite. Elle ſavoit auſſi que votre inclination à la ſatire vous rend plus habile & moins charitable qu'un autre ſur les défauts d'autrui; & elle vous haïſſoit à cauſe d'une chanſon que vous fîtes, il y a quelques années, ſur une ouverture d'Opéra. Elle croyoit avoir raiſon de vous en ſavoir mauvais gré. Ce couplet ſembloit avoir été fait pour elle; & tous les traits ſatiriques qu'on adreſſe aux perſonnes auxquelles nous reſſemblons, nous bleſſant par réflexion, révoltent ordinairement notre vanité, & nous animent contre des gens qui n'ont jamais eu deſſein de nous offenſer. Il n'y a que les bons eſprits qui rendent juſtice à l'intention, & ne prennent jamais pour eux ce qui ne ſauroit leur faire honneur. Voici ce couplet, que

vous avez peut-être oublié, & qu'elle n'oubliera jamais.

Quoi ! malgré nos dégoûts,
Vous croirez-vous
Toujours aimable ?
Votre sort est déplorable :
Vous souffrez mille tourmens ;
Et malgré vos présens,
Les jeunes gens
Ont du mépris pour vos ans.
N'aimez plus ;
Vos soins sont superflus.
Vénus, l'Amour, les Jeux, les Ris
Ont peur des cheveux gris ;
Et si vous croyez plaire
Et faire
Comme en votre printemps,
Vous perdez votre temps :
Vos soupirs,
Vos désirs,
Vos langueurs
Ne donnent à nos cœurs,
Au lieu d'ardeurs,
Qu'effroyables horreurs.
Hélas ! comment
Se peut-il autrement ?

Vous n'avez plus ces traits
Si parfaits ;
Le temps les a défaits.
Vos flammes n'ont rien qui nous flatte ;
Vous êtes maigre & platte,
Votre beauté ne reviendra jamais.
Dans l'achéron :
Déjà pour vous le vieux Caron
Prend un aviron.
Renoncez donc à vos plaisirs ;
Ne poussez plus de vains soupirs.
Vos appas impuissans,
Usés, languissans,
N'ont plus de pouvoir sur nos sens.
Allez voir aux enfers Proserpine,
Et fuyez ces lieux charmans,
Où l'amour fait cent jeux avec jeunes amans.
Rien n'est si laid qu'une vieille badine ;
Et l'on n'est propre, si tard,
Qu'à servir les plaisirs, sans y prendre sa part.

Les trois derniers vers de votre chanson renferment les deux plus cruelles injures qu'on puisse dire à une femme : la vouloir faire servir de commode, quand elle croit être bonne à autre chose, c'est pis que de lui

arracher le pain de la main; & le mot de vieille eſt la plus outrageante épithète qu'on puiſſe lui donner, quand elle n'eſt pas au-deſſus de la médiſance par ſes vertus & par ſa conduite.... Mais pour vous achever la relation de mon voyage : las d'un très-mauvais dialogue, plein d'un charitable dépit de voir berner un honnête homme, enfin craignant d'être témoin de quelque choſe d'infame, je quittai triſtement la terre, ſans donner d'autre ſigne du ſéjour que j'y avois fait.

Juſqu'ici vous n'avez pu ſavoir que par conjecture la manière dont on a reçu vos lettres. Tous les rapports que l'on vous a faits ne viennent peut-être pas de gens trop dignes de foi. Ainſi, vous avez eu grand tort de vouloir vous poignarder, non ſeulement pour un objet auſſi mépriſable, mais encore pour un mépris dont vous n'aviez pas une certitude entière. Qu'auriez-vous fait ſi vous en aviez été auſſi bien inſtruit que vous l'êtes à préſent? Je ne doute pas que vous ne vous fuſſiez pendu à la porte de

votre maîtresse, comme fit l'amant d'Anaxarette.

Je pourrois, par un plus long discours, vous représenter encore mieux que je n'ai fait, les imperfections de cette femme, la folie de votre prévention, & l'horreur du crime que vous méditiez, quand vous vouliez mourir pour elle : mais je crois vous en avoir assez dit; c'est à votre tour à parler.

Je baissois la vue, tout honteux, & ne savois que répondre. Enfin, pénétré jusqu'au cœur de ce que je venois d'entendre, je dis à l'Esprit : « Vous m'avez instruit & corrigé en termes plus doux que mon péché ne méritoit. Les vérités qui viennent de sortir de votre bouche, ont produit tout l'effet que vous en pouviez espérer; je reconnois mon illusion; je mépriſe ce que j'aimois; je me trouve tout changé; ce que je méditois, me paroît si horrible, que, sans la confiance que j'ai en la protection de la Reine du ciel, dont votre présence me répond, je désespérerois de mon

salut, & me regarderois déjà comme un tison d'enfer.... L'Esprit, d'un air compatissant, m'interrompit, en me disant: Rassurez-vous, & persévérez dans le dessein de vous amender. Il n'est point de crimes si énormes que les larmes du pécheur n'effacent, & que la bonté divine ne pardonne, quand on en fait pénitence. Vous avez péché par ignorance & par fragilité; vous n'êtes point si coupable devant Dieu, que ceux qui l'offensent malicieusement: mais les uns & les autres désarment également sa colère par une sincère conversion. L'enfer n'est fait que pour les cœurs endurcis, & vous me paroissez si repentant, que je crois déjà votre péché à demi pardonné. Je vous exhorte à mettre la main à l'œuvre, pour en arracher toutes les racines; travaillez-y pour l'amour de vous-même. Songez qu'il s'agit d'un bonheur, ou d'un malheur éternel; & que, malgré les fausses maximes du monde, l'honnête homme & la vertu sont inséparables.

Prenant Dieu à témoin, lui dis-je,

dés promeſſes que je vous fais de réformer ma vie, je vous ſupplie de m'aider encore de vos bons conſeils pour l'exécution de mon deſſein.... Vous n'avez, me répondit-il, qu'à faire le contraire de tout ce que vous avez fait; c'eſt-à-dire, haïr l'occaſion du péché, dans ce que vous aimiez. Vous avez été paſſionné pour une femme, parce qu'elle vous paroiſſoit charmante, & que vous vous figuriez de grandes délices dans ſa poſſeſſion: ſongez que ſa beauté eſt un obſtacle à votre ſalut. Fuyez les appas qui vous ont tenté; défiez-vous de tout ce qui peut exciter votre convoitiſe; évitez ſoigneuſement de vous trouver dans les lieux où vous aviez coutume de voir cette ſyrene, & tirez de l'outrage qu'elle vous a fait, une vengeance utile à votre ſalut & au ſien. Les Poëtes élèvent juſqu'aux nues les perſonnes qu'ils eſtiment, & font des ſatires contre celles qu'ils n'aiment pas. Vous vous acquitez également bien de l'un & de l'autre. Occupez votre plume à publier les défauts d'un objet qui ne

méritoit pas vos louanges. Peignez-la telle qu'elle eſt, pour réparer les fauſſes louanges que votre Muſe lui a prodiguées, pour détruire l'idée avantageuſe que des perſonnes auſſi crédules que vous peuvent avoir conçue de ſon faux mérite; enfin pour humilier l'orgueil que votre adulation lui a donné.... Je lui promis que ſi le bon Dieu me faiſoit la grace de ſortir du labyrinte, j'exécuterois, de point en point, ce qu'il m'ordonnoit; que je ne me vengerois que par la plume, & ne publierois que des vérités; mais que j'eſpérois les porter ſi loin, qu'elles ſeroient ſuffiſantes pour humilier cette ogueilleuſe, & la faire peut-être rentrer en elle-même.

Etant reſtés quelque temps, l'un & l'autre, ſans parler, je repris la parole & lui dis: Je ne me ſouviens point de vous avoir aſſez fréquenté dans le monde, ni de vous avoir témoigné un attachement aſſez vif, pour mériter que vous ayez pris la peine de venir plutôt qu'un autre me tirer d'ici. Il me répondit: Dans le lieu où je

ſuis, l'on ne fait exception de perſonne. On a de la charité également pour tous les humains, & nous ſommes tous également propres à leur être utiles, quand Dieu nous le permet. Cependant il ſembloit que je devois, préférablement à tout autre, être employé à rompre le funeſte enchantement dans lequel je vous ai trouvé. La confiance eſt néceſſaire à la pénitence; il étoit croyable que vous deviez en avoir plus en moi qu'en tout autre, pour me confeſſer votre péché, comme étant plus inſtruit; & connoiſſant mieux l'erreur de votre déſeſpoir, j'étois plus en état d'y apporter du remède. Voilà, je crois, les raiſons de ma miſſion, que je trouve fort heureuſe, ſi elle vous guérit parfaitement d'un mal dont la cure eſt toujours très-difficile.... De quelque manière, lui dis-je, que la guériſon vous en ait été commiſe, je vous remercie de vous en être chargé. Je vous en aurai une éternelle obligation; & pour vous témoigner ma juſte reconnoiſſance, apprenez-moi

ce que je puis faire de plus utile pour vous; je vous jure que je n'y épargnerai rien. L'ame me répondit, que sa femme étoit d'un si mauvais naturel, que non seulement elle ne faisoit rien pour le soulagement de ses peines, mais négligeoit d'apprendre à ses enfans, encore jeunes, les devoirs de piété que l'on a coutume de rendre aux défunts; que, pour de vrais amis, on n'en avoit guère dans le monde, & pas un quand on étoit dans le tombeau. J'ai rendu service à mille gens, dit-il, qui ne se souviennent plus de moi. Je serai encore long-temps dans les souffrances, si vous ne me rendez charité pour charité, & secours pour secours. Faites donc dire quelques messes & donnez quelques aumônes aux pauvres à mon intention; cela me suffira.... Si je ne me trompe, poursuivit-il, l'heure de votre délivrance approche; je crois voir une lumière nouvelle qui vous mettra bientôt dans un état plus heureux.

Je regardai, & vis effectivement,

ſur l'horiſon, une clarté ſemblable à cel'e de l'aurore, quand elle commence à diſſiper les ténèbres de la nuit. Elle augmentoit inſenſiblement, & devint plus éclatante, mais d'une manière différente de celle du jour, qui ſe répand par-tout. Celle-ci paroiſſoit comme un rayon entre deux nues fort épaiſſes & fort ſombres, & marquoit un chemin qui aboutiſſoit où nous étions, & ne paſſoit pas plus loin. Si-tôt que cette lumière tomba ſur moi, je me ſentis une amertume de cœur & un regret de mon péché, qui me ſaiſit & m'affligea plus que jamais. Je connus encore mieux mon erreur; & quand, avec un redoublement de ſyndérèſe, j'y eus réfléchi, je me ſentis ſoulagé d'un peſant fardeau, qui m'avoit rendu juſqu'alors immobile. Me trouvant donc plus léger & plus en état de m'éloigner du lieu où j'étois, j'appris à l'Eſprit ma bonne diſpoſition, & le priai de trouver bon que je priſſe congé de lui. L'Eſprit, me paroiſſant ſatisfait, me répondit qu'il

y consentoit. Sortons, dit-il, d'ici, mon cher ami, je vais marcher devant vous. Ne me quittez pas de vue, & prenez bien garde au sentier lumineux qui nous guide; il y a des abîmes affreux à droite & à gauche. Si vous tombiez dedans, il faudroit de nouvelles peines pour vous en tirer, & le ciel ne vous accorderoit peut-être pas les secours que vous venez de recevoir. Au nom de Dieu, marchons, lui dis-je : je m'observerai si bien, que je ne ferai point de faux pas. Mon conducteur commença à marcher du côté d'une montagne, dont le sommet sembloit toucher aux nues. Il me dit, chemin faisant, mille bonnes choses; entre autres, il me récita des vers qu'il m'exhorta de retenir, si j'avois envie de me marier. Les voici.

Pour vous dire mon sentiment
Sur le sujet du mariage,
C'est un état doux & charmant,
Quand l'époux & l'épouse, à la fleur de leur âge,
Apportent tous deux en ménage,

Avec un bien commode & de facile uſage,
Un corps propre, bien fait, un bon tempéra-
ment,
Un cœur, de part & d'autre, exempt d'enga-
gement,
Une humeur douce, aiſée, un eſprit droit &
ſage,
Qui ſache au ſérieux joindre le badinage,
Et, ſans aimer le monde avec attachement,
Le connoiſſe, le goûte, & s'en paſſe aiſément.
Dans une liaiſon, telle que je l'ai dite,
Tous les jours ſont heûreux, les nuits ont leur
mérite;
Et lorſque le ſoleil reparoît dans les cieux,
C'eſt avec un plaiſir ſenſible
Que l'époux & l'épouſe, après un temps pai-
ſible
D'un ſommeil doux & gracieux,
Tournent, à leur réveil, l'un ſur l'autre les
yeux.
Dès qu'il s'agit d'affaire,
En ſecret tout ſe délibère;
Et s'ils ont quelquefois des avis différens,
L'autorité, l'humeur n'eſt point ce qui décide;
On s'éclaircit l'un l'autre, on s'inſtruit, on ſe
guide,
Sans trop abonder en ſon ſens;

Et comme ils ont tous deux l'esprit juste & solide,
Ils discutent si bien leurs différens avis,
Que la droite raison préside;
Et voit toujours les siens suivis.
En cet état digne d'envie,
Ils partagent toujours entre eux
Les biens & les maux de la vie;
Ils se rendent ainsi tous deux
Et les biens plus piquans, & les maux moins fâcheux.
Que si, dans leur hymen, il leur vient quelque gage,
Ils sentent redoubler leur amour conjugal;
Ils se plaisent à leur ouvrage,
Qu'ils élèvent ensemble avec un soin égal.
Ils sont charmés d'y voir leur portrait, leur visage,
Et déjà, par avance, en osent espérer
Tout ce qu'un tendre amour les porte à désirer.
Tel est, ou tel doit être un heureux mariage.
Pour n'en pas dire davantage,
Je passe à ceux dont le nombre est plus grand:
Mais ce qu'ici je me propose,
Ce n'est nullement de parler
D'un hymen où le crime est venu se mêler;
Je parle seulement de ceux où je suppose

Que l'époux & l'épouſe, attachés à leurs nœuds,
Ne ſe permettent autre choſe,
Que de ſe rendre malheureux,
Sans nul ſujet, ſans nulle cauſe,
Que le peu de raiſon des deux.
Je parle ſeulement de ceux
Où les humeurs mal aſſorties
Font que toutes les deux parties
En attendant qu'un jour vienne à leurs vœux s'offrir,
Paſſent toute leur vie à ſe faire ſouffrir,
Quelle union, grand Dieu, qu'une union ſemblable !
Qu'une union qui n'aboutit
Qu'à ſe gronder toujours, mangeant à même table !
Qu'à ſe tourner le dos, couchant au même lit !
Ils ſe cherchent ſans ceſſe, & ſans ceſſe ils ſe fuient;
Et tous deux, tour à tour, l'un de l'autre ils eſſuient,
Le jour, leurs mauvaiſes humeurs,
La nuit, leurs mauvaiſes odeurs ?
Survient-il des enfans ? car enfin la nature
Se mêle quelquefois de les raccommoder,
Autre matière pour gronder.
L'épouſe, incommodée, à toute heure murmure,

Et s'en prend tout à ſon époux,
Qui, ſans amitié, ſans tendreſſe,
La plaint peu de ſentir les maux d'une groſſeſſe,
Dont il faut, jour & nuit, qu'il ſente les dégoûts :
Mais lorſque l'un ou l'autre, ou tous les deux jaloux,
D'amertume & de fiel ſe nourriſſent ſans ceſſe,
Quel ſupplice, quel enfer eſt-ce ?
L'hymen, à ce prix-là, mérite-t-il la preſſe ?
C'eſt ainſi cependant qu'ils ſont faits preſque tous.

Enſuite il me parla de la brièveté de la vie & de l'incertitude du temps qu'elle doit durer. Il me fit comprendre que toutes les grandeurs du monde ne ſont qu'illuſion ; que ſes plus doux plaiſirs ſont mêlés d'amertume ; que la mort nous fait raiſon de toutes nos vanités. Enfin il s'expliqua ſur le peu d'attachement que l'on doit avoir pour la vie temporelle, & me dit encore le Sonnet qui ſuit :

Comme des pélerins nous ſommes ici-bas ;
Le monde n'eſt qu'un gîte en un lieu de paſſage.

Quelque bien qu'on y ſoit, on n'y demeure pas:
Des meubles qu'on y trouve à peine a-t-on
l'uſage;
Ceux qui viennent après, faiſant même voyage,
Les laiſſeront à ceux qui marchent ſur leur pas.
On n'a, quand on n'en ſort, que le ſeul équi-
page
Qu'on avoit en entrant dans ce lieu plein d'appas.
Chacun, pour votre argent, vous y fait bonne
mine;
On y mange, on y boit, ſouvent on y badine;
On y dort en repos, attendant le matin.
Enfin il faut quitter la ville ou le village,
Il faut compter, plier bagage,
Et payer chèrement le lit & le bon vin.

Lorſque nous fûmes arrivés au ſommet de la montagne, le jour me parut univerſel. Je reſpirai un air plus pur & plus doux; mes yeux furent charmés, en découvrant, dans une grande étendue de pays, de la verdure, des fleurs, & une diverſité infinie d'objets également dignes d'admiration. Je repris ma gaieté naturelle. L'Eſprit m'obligea à tourner la tête, pour voir l'endroit d'où je ſortois; il ne me parut plus une vallée,

mais un gouffre profond & ténébreux, d'où j'entendois sortir des gémissemens & des soupirs, des cris qui me faisoient horreur. L'Esprit me dit alors que j'étois libre, & que je pouvois faire ce que bon me sembleroit. Ma joie fut si grande, que, voulant me jeter à ses pieds pour le remercier, je m'éveillai tout en nage, & aussi las que si j'avois effectivement grimpé une des plus hautes montagnes des Alpes.

Les différentes idées d'un rêve si singulier & si long me parurent si mystérieuses, que, de crainte d'en perdre quelques-unes, je les jetai sur le papier dès que j'eus les yeux ouverts : ensuite je m'informai plus particulièrement de la conduite & du caractère de la femme que j'aimois. Ce que j'en appris, me confirma qu'il y avoit quelque chose de surnaturel dans mon songe. Je résolus de profiter de cet avertissement, & de renoncer pour toujours à ces engagemens qui nous rendent indignes de la protection divine, dont je venois de recevoir une marque si sensible.

Tu achèves d'être composé, mon petit Ouvrage; il est temps que je me repose, pendant que tu iras dans le monde instruire tous les hommes, & particulièrement les jeunes gens, du peu de cas qu'ils doivent faire des fausses divinités dont ils sont idolâtres : mais prends garde de tomber entre les mains de ces femmes qui ont le cœur & l'esprit aussi mal faits que celle à qui tu as la principale obligation de ta naissance; elles te bifferoient avec un canif plus tranchant & plus dangereux que celui qui a taillé les plumes qui t'ont mis au jour.

QUATRIÈME CLASSE.
ROMANS D'AMOUR.

L'HÉROÏSME DE LA VERTU (1).

BILLET.

J'APPRENDS avec plaisir, Monsieur, que vous avez quitté les climats froids. Votre constance à mépriser la santé pour la gloire, me faisoit frémir tous les jours. Il est un terme où l'ambition & la valeur doivent s'arrêter. Vous

(1) Ce sont quelques lettres que nous tirons d'un Recueil qui fut imprimé sous ce titre, il y a vingt-six ans.

ferez très-bien, & je vous conseille, en mon particulier, de garder le coin de votre feu aussi long-temps que les Médecins paroîtront le souhaiter: l'hiver, qui fait tout périr, ne respecte pas les Héros blessés. J'ai appris vos succès, & m'y suis intéressée: je me les faisois raconter, & je sentois, en m'entretenant de vous, que le parti que j'ai pris ne m'a pas rendue barbare.

RÉPONSE.

Les Héros comme moi, Madame, sont bien peu de chose devant les Héroïnes comme vous; ils se prosternent à vos genoux, & se détachent aisément de la vanité de croire qu'ils doivent prendre soin de leur vie, quand ils ont vu les miracles de la vôtre; mais ce qu'un sot orgueil ne peut plus faire, une tendre reconnoissance le fera; & je respecterai mes jours, puisque vous daignez les compter. Non, Madame vous n'êtes point devenue barbare; je sais donner un autre nom aux femmes qui ont fait leur devoir; & le plaisir que je goûte sans cesse à

vous admirer & à penſer à vous, m'apprend que ce n'eſt que pour les eſprits communs que le devoir eſt barbare. Je m'élève autant que je puis juſqu'à la ſublimité de vos idées; je ſens que je les reſpecte par un ſentiment qui eſt naturel; & je conclus que ſi vous avez fait tout ce que la vertu pouvoit exiger, vous n'avez rien fait néanmoins qu'un charme ſecret ne me rende capable d'imiter juſqu'à la fin.

LA MÊME AU MÊME.

J'étois occupée quand on m'a apporté votre billet, occupée de façon à ne pouvoir me permettre aucune diſtraction; & en vous diſant à quoi je l'étois, vous verrez combien il étoit naturel que je le fuſſe.... J'étois enfermée avec votre Médecin, & cette jambe malade faiſoit le ſujet de notre converſation. J'ai voulu ſavoir, au plus juſte, ce qu'il falloit craindre ou eſpérer de cette pauvre jambe, & je vous déclare que j'ai entendu, avec une ſorte de regret, l'aveu du Docteur. Cet aveu vous couvre de honte: je

vous croyois en danger ; je jugeois de votre état par votre triſteſſe, & j'apprends que dans quinze jours vous marcherez. En vérité, vous êtes foible : j'attendois plus de conſtance d'un homme qui a montré tant de valeur, & vous me feriez preſque croire que l'héroïſme n'eſt qu'un heureux caprice de l'eſprit.... Si j'en crois la Ducheſſe, votre douleur vous trompe; ce n'eſt pas à la maladie qu'il faut l'imputer. Qu'avez-vous donc? Parlez-moi ſans détour. Votre vertu me tranquilliſe ſur l'intérêt que je prends à vous, & je me livre à cet intérêt. Je veux ſavoir ce qui vous chagrine. Seroit-ce l'ambition ? Auriez-vous des doutes ſur la reconnoiſſance de la Cour ? Vous avez fait des prodiges, & les récompenſes doivent vous être prodiguées : je ne crois pas que l'on vous manque ; mais ſi vous le craignez, expliquez-vous; montrez-moi le chemin qui doit conduire au terme où vous aſpirez, & vous m'y verrez voler. La Ducheſſe peut beaucoup, & ſent encore plus qu'elle ne peut. Nous

nous

nous ſommes entretenus deux heures de tout ce que vous pouvez penſer ; & c'eſt un bras de plus que je vous offre contre la cruelle fortune. Enfin ne craignez rien, dites un mot, & ce mot mettra en mouvement vingt eſprits qui vous ſont dévoués.

LA MÊME AU MÊME.

Je n'oſe pas dire que je ſuis punie de ma curioſité ; car peut-être ſuis je trop prompte à m'alarmer. J'aurois trop à ſouffrir, ſi je n'avois la conſolation de penſer que je me ſuis abuſée. Je vais chercher à entretenir cette heureuſe prévention ; ce ſera malgré moi qu'elle pourra me fuir : mais me laiſſerez-vous la liberté de la conſerver long-temps ? ce doute la fait preſque diſparoître. Je relis votre billet, & chaque ligne éclaircit le ſens d'une énigme fatale. La première lettre que vous m'écrirez m'expliquera tout : je le prévois, je le crains, & ſuis preſque réduite à ſouhaiter que vous ne m'écriviez plus. En vérité, Monſieur, on éprouve quelquefois des choſes qui doivent paroître bien incroyables, & il y a des

momens qui ſont bien de trop dans la vie.

LA MÊME AU MÊME.

Non, Monſieur, vous m'avez ſoupçonnée, & vous me ſoupçonnez encore. Vous employez vainement beaucoup d'eſprit à me tranquilliſer. Je regarde ce ſoin flatteur comme un hommage que la défiance rend à la vérité; mais un hommage flatte ſans convaincre, quand on connoît les penſées de celui qui le rend. Vous m'avez ſoupçonnée, & l'impreſſion eſt faite; je ne me conſolerai jamais d'avoir un ſi juſte reproche à vous faire: je vous croyois incapable de le mériter; il fera votre tourment un jour; je ſerai vengée, mais rien ne ſera réparé. J'aurai toujours votre injuſtice préſente. Tout ce qui m'a pu priver un moment de votre eſtime, eſt fait pour m'être éternellement nouveau & éternellement odieux. Je vous demande pardon de vous paroître ſi fâchée; je ne le ſuis pas moins que je ne le parois. J'ignore l'art de feindre; vous me diſpensâtes de l'ap-

prendre, & je le mépriserai toujours: mais vous, Monsieur, vous auriez dû le mépriser un peu moins. La sincérité qui offense, sera toujours plutôt un vice, que la dissimulation qui tranquillise. Ce conseil vient trop tard, l'impression est faite.

LA MÊME AU MÊME.

Votre question est des plus singulières. Je vous croyois l'esprit plus réglé; il faut que vos fatales idées aient produit un cruel effet sur lui. Quoi, vous ne raisonnez plus! vous me demandez ce que d'injurieux soupçons peuvent avoir d'affligeant pour moi? Vous prétendez que la douleur qu'ils vous font éprouver à vous-même, doit racheter celle qu'ils me causent, par la preuve qu'ils renferment de l'intérêt que vous prenez à moi? Mais je n'avois pas besoin de cette preuve pour être convaincue de cet intérêt singulier; & le chagrin qu'il me cause est perdu pour mon cœur. C'est sans consulter le sentiment que vous avez agi; mais c'est sur-tout sans avoir interrogé la raison & la justice

que vous m'avez interrogée. Pouvez-vous me demander ce que je trouve d'offensant dans des soupçons qui me déshonorent à vos yeux ? Je ne répondrai pas comme une autre feroit peut-être ; mais je raisonnerai conséquemment, & ma douceur ne m'empêchera pas de profiter de tout l'avantage que j'ai sur vous. Je vous ai aimé avec la plus grande passion; j'ai exigé ensuite qu'il n'y eût plus d'amour entre nous. J'ai fait en cela, ou la plus belle action, ou le plus grand crime. C'est de ma conduite nouvelle que dépend le jugement qu'on en doit porter. Si je reste vertueuse, si je fuis à jamais tout nouvel engagement, mon action est claire, & je mérite la palme de la vertu. Si au contraire je m'engage dans de nouvelles chaînes, le sacrifice que j'ai paru faire n'étoit qu'une perfidie que je faisois, & je suis digne du plus profond mépris. Or vous m'accusez d'aimer le Marquis D*** ; je suis donc à vos yeux un objet méprisable. Suivez ce raisonnement, & vous ne serez plus tenté de m'interroger sur la cause du

plus juſte chagrin qu'on ait jamais reſſenti.

RÉPONSE.

Je devrois me jeter à vos pieds, & y mourir de douleur : vous êtes en droit de m'y condamner, & mon cœur vole au devant de vos lois. Quoi ! je vous ai accuſée d'impoſture ? j'ai oſé penſer que vous n'étiez plus vertueuſe ? C'eſt un crime que je ne puis concevoir moi-même ; & pour en obtenir le pardon, je ſuis obligé d'implorer cette même vertu que j'ai outragée.... Il faut pourtant que je me juſtifie autant qu'il eſt poſſible ; car je ſens bien qu'une pareille offenſe laiſſeroit des traces que rien ne pourroit effacer. Vous me la pardonneriez, & vous vous en ſouviendriez ; & ce ſouvenir nuiroit à votre bonheur, que vous placez dans la certitude de mon eſtime. Daignez donc écouter mes raiſons, & y chercher, pour moi, une excuſe. Je vous ai ſoupçonnée d'aimer le Marquis : ce ſoupçon eſt entré dans mon cœur malgré moi, & peut-être étoit-il

impoſſible que je lui en défendiſſe l'entrée. Nous naiſſons foibles & injuſtes; nous prenons aiſément de la défiance, & nous la nourriſſons volontiers. La foibleſſe fait que l'amour ne trouve aucun obſtacle à nous ſéduire par ſon ſouris enchanteur : mais il nous a promis un bonheur durable; la grandeur de ſon engagement avec nous, fait que nous le ſoupçonnons aiſément d'impoſture : il nous paroît impoſſible qu'il nous tienne parole; & à force d'y réfléchir, nous croyons preſque qu'il a voulu nous tromper : voilà notre injuſtice qui commence à opérer. Triſtement prévenus, comme nous le ſommes, la moindre choſe chagrinante, la moindre apparence fâcheuſe confirment notre prévention : elle ſe tourne bientôt en délire, parce que la nature, une fois affligée, cherche toujours à ſe déſeſpérer ; nous croyons tout, nous voyons mal, & notre jalouſie eſt déjà toute formée, avant que notre eſprit ait pu même s'aſſurer qu'il eſt bien perſuadé. Ce raiſonnement n'eſt point ſpécieux ; il y a une philoſo-

phie naturelle qui dispense, en quelque façon, de l'examiner pour le croire. Vous avez d'ailleurs la philosophie acquise, cet esprit qui voit bien, parce qu'il voit tout, & vous ne vous étonnerez pas de l'effet d'une cause qui, elle-même, ne doit pas vous étonner, parce qu'elle sert à expliquer un tout que vous avez défini il y a long-temps. Je vais donc suivre mon raisonnement. On m'avoit écrit que vous aimiez le Marquis, & qu'il vous voyoit tous les jours. J'avois réduit cette accusation à la moitié de sa valeur; je pensois seulement que le Marquis vous aimoit, & que vous ne pouviez vous dispenser de le voir quelquefois : mais croire simplement cela, étoit le plus grand effort que je pusse faire. Rappelez-vous la situation où j'étois: je vous avois perdue; j'avois perdu tout ce bonheur que l'amour m'avoit d'abord promis; je n'étois consolé que par votre vertu; & je l'étois, parce que cette vertu, vous tenant renfermée dans les bornes d'une retraite scrupuleuse, m'assuroit de votre fidélité, & vous éloignoit

de tous les hommes : d'un côté, je voyois que vous ne prendriez jamais des sentimens pour personne ; de l'autre, je savois que vous aviez pour moi tous ceux que vous pouviez encore vous permettre ; c'étoit être sûr de votre constance, & peut-être que cette idée me flattoit plus que n'avoient fait les plaisirs que vous m'aviez ôtés. Je m'efforçois donc à ne vous rien retrancher de mon estime. Que dis-je? je me faisois un plaisir d'écarter tous les nuages qu'une première impression pouvoit former ; je sentois que ce plaisir avoit le caractère d'un bienfait, parce qu'il étoit honorable pour vous, & je me disois qu'un autre que moi peut-être n'en auroit pas été capable. Si j'étois toujours resté à l'armée, les choses n'auroient point changé ; j'aurois rejeté tout ce qu'une main cruellement zélée auroit pu m'écrire de dangereux pour mon repos ; & vous eussiez ignoré même que je pensois & me conduisois avec toute cette délicatesse. Mais j'ai été obligé de me rapprocher de vous ; j'ai souhaité de vous voir ; j'ai cru que vous pouviez faire

des démarches pour un homme que vous aviez tant aimé : je me suis vainement fait des objections ; vos devoirs ne m'ont plus paru aussi sacrés que mes droits ; & cette vertu, qui de loin combattoit si bien, de près n'a plus été en état de combattre. Je ne vous ai pas priée de me faire une visite ; je n'ai pas voulu vous engager à accompagner la Duchesse ; j'ai même agi tout autrement que je ne sentois : j'ai paru concevoir très-bien que vous ne deviez pas venir ; mais mon cœur murmuroit tout bas ; & quand j'ai vu qu'en effet vous aviez la force de résister à une occasion si douce, je n'ai plus été le maître d'ôter à mon esprit le barbare plaisir de vous juger à la rigueur. J'avois vu deux fois le cruel ami qui m'avoit écrit à l'armée, & deux fois je m'étois roidi contre le torrent qui vouloit m'entraîner à la jalousie : il arriva au même instant que la Duchesse sortoit ; il me redit encore les mêmes choses, & je ne les écoutai plus comme je les avoit écoutées ; j'osai enfin croire tout ce qu'il me disoit : cela est naturel, quoique

horrible. Vous le concevrez aiſément; vous avez aſſez d'eſprit pour remonter juſqu'à une première ſource, où l'on trouve le germe & l'excuſe de nos extravagances & de nos injuſtices. Mais je vous conſeille de n'en pas prendre la peine; ces conſidérations ſont triſtes, & peuvent faire murmurer. La vérité de mes remords vous apprendra que mon crime fut involontaire. Il n'eſt plus queſtion que de le réparer; croyez qu'il l'eſt déjà. Si je pouvois vous voir, vous ſeriez en un moment tranquilliſée : les lettres ſont froides, & par-là infidèles. Il y a mille choſes qu'on ne peut pas dire, parce qu'on met du temps à les bien dire, & qu'il n'y a qu'un moment pour les penſer. Faites cette réflexion; & s'il eſt poſſible que vous préfériez le charme d'un doux plaiſir à l'autorité d'un vain ſcrupule, daignez m'accorder un quart d'heure. Je ne vous demande pas une minute de plus; j'aurai ma montre ſur la table. Ce ſont de ces ſortes de démarches que la vertu n'interdit pas : je pourrois vous le prouver par de bonnes raiſons. J'ai

défini la vertu ; croyez qu'elle n'eſt auſtère, qu'autant que nos principes ſont encore mal établis. Quand la vocation eſt décidée, quand la réſolution eſt bien priſe, elle adopte une partie des lois de la nature, dont elle ſent qu'elle a beſoin pour ſe maintenir paiſiblement dans ſon empire. Songez d'ailleurs que je ne vous demande qu'un quart d'heure, & qu'il faudroit que notre foibleſſe fût ſi puiſſante, qu'elle rendroit chimérique tous les ſyſtêmes de perfection, ſi un quart d'heure pouvoit détruire une vocation de deux ans.

LA MÊME AU MÊME.

Que me demandez-vous ? Ah ! vous vous égarez ; & après avoir lu vos raiſonnemens, je tremble de ceux que vous êtes capable de vous faire. Quand on eſt parvenu une fois à croire qu'on peut s'adoucir les lois de la vertu, on tombe bientôt dans une cruelle incapacité de s'y ſoumettre. La nature nous trompe avec un art admirable : pour juger du mal qu'elle peut nous faire, conſultons le plaiſir qu'elle nous fait

quand elle nous donne des conseils spécieux. Elle m'en a donné comme à vous : cette occasion de vous voir, que vous me reprochez d'avoir méprisée, j'ai eu bien de la peine à me persuader qu'elle pût avoir des charmes dangereux ; j'ai eu bien de la peine à ne m'y pas rendre : il m'en a coûté tout un jour pour trouver une raison qui m'en empêchât ; & quand cette raison s'est présentée, quand elle a eu triomphé, je n'ai été convaincue qu'elle étoit respectable, que parce que j'avois senti, en la cherchant, que j'y étois poussée par une autorié supérieure à ma répugnance. Je vous dévoile ici mon cœur ; il peut paroître devant vous sans risque, parce que vous êtes encore vertueux. Il y paroîtroit également, si vous ne l'étiez plus ; & ce seroit pour vous reprocher de me donner un exemple aussi dangereux. Il vous diroit, Qu'êtes-vous devenu ? que m'avez-vous promis ? Il remonteroit jusqu'aux sources de vos engagemens, & il essayeroit de vous faire trembler. En effet, rappelez-vous ce moment où nous nous séparâmes,

ces ſermens qui fondèrent mon droit; ils ne peuvent point être effacés de votre mémoire; & malheur à vous & à moi s'ils l'étoient; nous n'aurions plus que du mal à nous faire l'un à l'autre. J'étois troublée depuis quelque temps; je flottois entre le crime & l'amour; chaque jour augmentoit un ſupplice qu'il falloit que je vous diſſimulaſſe. Ce n'étoit pas la crainte de vos reproches qui me tourmentoit; je ſavois bien que vous ne vous méprendriez point au motif qui me faiſoit agir; je ſavois auſſi que, né honnête homme, en connoiſſant ce motif, vous ne vous dégraderiez pas juſqu'au point d'en méconnoître l'autorité ſacrée: mais je craignois votre chagrin, je redoutois ce moment où, venant à apprendre que je ne voulois plus vous aimer, vous tomberiez à mes genoux pour y mourir de douleur. Vous me ſauvâtes de la moitié de mon tourment; le Ciel généreux mit de la pitié pour moi dans un cœur qui pouvoit abuſer de la mienne. Vous embraſsâtes mes genoux; & ce fut pour m'annoncer que vous étiez gé-

néreux & que je devenois libre. « J'ai » connu vos sentimens, *me dites-vous*, » & je viens vous apprendre que ma » résolution est de les respecter. Je se- » rois capable de vous les justifier, » s'ils étoient criminels, tant je suis » touché de l'agitation qu'ils vous » causent. Soyez tranquille sur le sort » des miens. Je vous perds, je perds » tout le bonheur que j'avois sou- » haité ; mais il me reste le respect de » votre exemple, & je sens que je suis » subjugué par un sentiment profond » qui me rend capable d'autant de » vertu que vous m'en faites admi- » rer ». Tels furent vos discours : vous y joignîtes les sermens les plus forts ; vous partîtes quelque temps après, & vous me laissâtes avec la sûreté de ces mêmes sermens. Le temps n'a fait que confirmer les droits qu'ils me don- noient, puisque, par votre silence, vous m'avez laissée dans une entière liberté d'y ajouter foi : cependant je n'ai pas voulu en abuser. Vous arrivez blessé, je vous écris ; j'apprends que vous êtes triste, je présume que vous avez besoin de consolation, & je con-

tinue de vous écrire. Il se présente une occasion de vous voir; je me sens portée à la saisir; je me demande si je dois me l'interdire; & quand le devoir a fait entendre son arrêt, je me demande encore si c'est lui ou le préjugé qui a prononcé. Voilà ce que j'ai fait, Monsieur; n'y voyez que ce que je suis capable de faire, & craignez qu'en cherchant dans la nature des excuses de la démarche que vous exigez, vous ne parveniez enfin à me persuader qu'elle seroit innocente. Je sais bien qu'examinée en elle-même, elle ne seroit pas crimidelle; mais considérez aussi que je la ferois avec plaisir, & que c'est ce plaisir qui seroit dangereux. Après une visite d'un quart d'heure, vous en demanderiez une moins courte; pour pouvoir l'obtenir, vous n'abuseriez nullement de la première: moi-même, cherchant à m'abuser, je m'efforcerois à vous voir avec beaucoup d'indifférence, & je me croirois autorisée à partir de ce principe pour correspondre à vos désirs; mais nous nous éclairerions bientôt mutuellement par une conduite lâche & cri-

minelle, & nous éprouverions enfin que les plus petites choſes mènent aux plus grandes fautes, quand on a mépriſé la défiance de ſoi-même. Je veux écarter cette idée; elle me trouble, & je vous prie de ne me pas réduire à m'en faire néceſſairement une autorité contre vous. Nous pouvons vivre agréablement dans les bornes que nous nous ſommes preſcrites : c'eſt un plaiſir qui dépend de nous; & un plus grand bonheur n'en dépendroit pas de même, s'il nous coûtoit notre innocence. Dites-vous cela; faites des réflexions ſolides; rappelez-vous celles que vous eûtes la généroſité de faire, lorſque vous pouviez encore vous en permettre qui ne fuſſent pas des crimes. Leur ſouvenir vous donnera du courage, & vous vous rapprocherez de cet état de perfection d'où vous n'avez pas rougi de deſcendre pour eſſayer de me ſéduire. Renoncez à me voir, & contentez-vous de m'écrire; je recevrai toujours vos lettres avec plaiſir, ſur-tout celles qui ne m'expoſeront pas à vous gronder. Je ſais, comme vous, que l'eſprit éprouve

une triſte contrainte dans les lettres; mais il jouit d'une dangereuſe liberté dans les converſations. Vous n'avez d'ailleurs rien à me dire qui demande cette liberté dont vous êtes ſi jaloux. Songez que nous nous ſommes réduits à l'amitié; ſongez encore qu'une amitié trop vive ſeroit un amour déguiſé. Je ſuis obligée de vous faire faire toutes ces réflexions; il n'y en a point à négliger, lorſqu'à force de raiſonner triſtement ſur la contrainte des devoirs, on eſt parvenu à ſe faire de faux prétextes & de fauſſes excuſes. Adieu.

RÉPONSE.

Je n'aurai pas la fauſſeté de vous diſſimuler que vos raiſons me paroiſſent meilleures que les miennes. Cependant je ſuis éclairé ſans être réſolu, & il me ſemble qu'il me reſte encore bien de l'envie d'obtenir ce que vous m'apprenez que je ne dois pas demander. Pourquoi ſommes-nous ſi foibles? pourquoi le déſir d'être innocent ne détruit-il pas le déſir contraire? pourquoi les plus grands ſacrifices faits

à la vertu & applaudis intérieurement pendant un temps très-long, ne fortifient-ils pas une ame, ou contre le désir de les adoucir, ou contre le danger qu'il y auroit à se permettre cet adoucissement? Je vous avoue qu'il y a des momens d'humeur où je trouve la loi bien sévère. J'ai conçu aisément que ne vous plus aimer étoit un devoir. La loi sur ce point n'est pas plus positive que naturelle. Aimer, c'est vouloir ravir une femme à celui à qui elle se donna, à celui à qui elle jura, devant Dieu & devant les hommes, qu'elle n'auroit jamais que lui pour maître & pour amant. L'aimer & chercher à lui plaire, c'est vouloir la jeter dans une indépendance criminelle; c'est l'exposer du moins à raisonner sur une loi qu'elle trouva naturelle, tant qu'elle n'eut point à examiner si elle l'étoit pour savoir si elle devoit lui obéir, & conséquemment c'est attenter à son innocence. Mais chercher à voir cette même femme dans des circonstances toutes contraires; quand on ne sent en soi qu'un désir innocent; quand on a renoncé à

son cœur par la force d'une vertu qui ne peut plus être qu'inébranlable; quand on ne cherche qu'à se nourrir de ces mêmes maximes qui décidèrent la victoire contre l'amour, & leur rendre leur première vigueur, qu'une privation trop austère & un souvenir trop triste peuvent un jour affoiblir ; quand enfin on ne songe qu'à se fortifier, qu'à s'assurer de soi-même, qu'à s'intimider par le respect d'un témoin sévère & incorruptible : il me semble qu'alors la loi peut être accusée de vouloir dominer sans aucune considération, & qu'on peut s'étonner qu'elle n'ait pas été mieux balancée avec la foiblesse humaine. Voilà mes réflexions & ma réponse. Vous y voyez la pureté de mes vœux & l'agitation de mon esprit. Placez-vous entre ces deux autorités, & jugez-moi. Je ne veux pas vous désespérer ; je ne veux pas non plus vous faire ma situation plus cruelle qu'elle n'est. Je suis capable de supporter votre résistance ; & s'il étoit possible qu'elle vînt enfin à me donner des désirs que je n'ai pas, & à me jeter

dans le déſeſpoir, je ſerois encore aſſez généreux pour vous le cacher. Mais croyez-vous que ce ſoit bien expliquer les intentions du Ciel, que de riſquer de rendre la vertu odieuſe à un homme qui lui ſacrifia tout, quand on peut, ſans danger, lui adoucir un joug que le ſentiment de ſon innocence & la lumière de ſa raiſon doivent lui faire trouver également humiliant & inſupportable ?

LA MÉME AU MÊME.

J'ai fait ce que vous avez voulu ; j'ai ſenti que le principe de mon obſtination ne vous paroiſſoit plus aſſez reſpectable pour m'excuſer auprès de vous, ſi je m'opiniâtrois encore. Je ſouffrois d'ailleurs de vos murmures, & j'ai voulu me rendre, non à vos raiſonnemens, mais à votre ſituation. Vous m'avez vue, vous m'avez dit tout ce que vous ne croyez pas que la lenteur de la plume pût jamais vous permettre d'exprimer dans une lettre. En apparence cette converſation étoit innocente ; l'amour s'en eſt écarté de lui-même, & le charme que nous y

avons pu trouver n'a dû nous cauſer aucune crainte. Mais avez-vous pris la peine de vous examiner depuis que je vous ai quitté, & votre nuit a-t-elle été bien tranquille? Je crois que non, & je m'en rapporte à votre cœur. Pour moi, je dois vous avouer que je ſuis bien mécontente de mon imagination, depuis ce moment doux & fatal. Je m'y étois attendue, & cependant j'en ſuis étonnée. Je m'étois perſuadée qu'en cédant avec tant de peine, j'en aurois peu du moins à triompher des impreſſions que je pourrois remporter d'auprès de vous. J'éprouve que, quelque vertueuſe que l'on ſoit & que l'on veuille être, on a raiſon de ſe défendre tout. Il n'y a point d'occaſion qui ne ſoit un danger; & peut-être que la plus dangereuſe de toutes eſt celle des charmes de laquelle on a cru ſe garantir par plus de réflexions. Je ſuis forcée de vous parler avec cette ſincérité. Vous eſpérez me revoir, & je vous l'ai promis; il faut que je vous diſe que vous ne devez plus vous en flatter; il faut que je vous apprenne que vous ne devez pas le permettre.

J'ignore ce que vous éprouvez vous-même ; je ne vous ferai même aucune queſtion là-deſſus ; je veux vous ſauver l'aveu de votre foibleſſe. Il ſuffit que l'un de nous ſente qu'il ſeroit expoſé dans une ſeconde entrevue, pour que nous ne devions plus nous revoir, & je veux bien m'humilier la première & me ſacrifier. Ne me preſſez donc plus ſur un engagement ſi légèrement pris : ma volonté ſuffit pour vous interdire toute tentative ; mais de plus, la conſidération de votre avenir m'oblige à vous montrer cette volonté accompagnée d'autant de réſolution que votre intérêt & le mien peuvent m'en preſcrire. Je ne pourrois plus vous revoir ſans vous coûter l'eſtime que je vous ai inſpirée ; je ne vous reverrois d'ailleurs qu'accablée de remords, quoique je fuſſe aſſez foible, aſſez ſéduite pour paroître les braver : je m'arrêterois au bord du précipice ; je vous aurois ſéduit, & vous ſeriez malheureux. Croyez-moi, mettez-vous en état de vous rendre un compte exact de vos ſentimens : vous ne ſauriez m'avoir vue avec autant de tranquillité que

vous m'en avez montrée. Nous ne ſommes point de bronze ou de marbre : ſi vous avez éprouvé la foibleſſe, vous applaudirez aiſément à une réſolution dont il eſt aiſé de voir qu'aucun ſophiſme ne doit détruire l'autorité. C'eſt l'avantage des chûtes qui ont eu pour principe un ſyſtême erroné. On a voulu croire que la vertu étoit trop ſévère ; on s'eſt cru permis, en conſéquence, d'en adoucir la ſévérité ; mais l'inſtant de l'illuſion paſſé, la foibleſſe qu'il a ſatisfaite opère elle-même la conviction du devoir, par le reproche qui la ſuit. Vous commencez à vous mieux porter : ouvrez votre maiſon aux plaiſirs ; occupez-vous de toute autre choſe que de moi. Il n'y a point de paſſion tout à fait involontaire, & votre cœur deviendra libre, ſi vous forcez votre imagination à le tenter par d'autres objets. Il m'en coûte de vous donner ce conſeil. Je n'en ſuis capable, que parce que je ne vois rien à lui oppoſer : mais après avoir bien examiné toutes les raiſons qui m'y obligent, je ne vois plus de terme à ma réſolution. Adieu.

Le Marquis consentit à ce sacrifice. Il guérit de sa blessure au bout de quelque temps, & se hâta de rejoindre son régiment. Il fut encore blessé, mais plus dangereusement que la première fois; & les secours n'ayant pas été ou assez prompts ou assez efficaces, il mourut, après avoir langui pendant quelques jours. Madame de ***, qui avoit eu assez de force pour vouloir immoler son amour, n'en eut pas assez pour survivre à son amant. C'est qu'on ne détruit point l'amour, quand il est véritable, & sur-tout quand il est vertueux.

Table du Volume de Septembre.

SONGE de Bocace, page 3
L'Héroïsme de la Vertu, 165

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Vol. *de la Bibliothèque des Romans* pour le mois de Septembre. Le zèle actif & éclairé du Rédacteur de cet Ouvrage, le choix distingué de ses Coopérateurs, & l'abondance des sources, le rendront toujours intéressant & précieux. A Paris, le 10 Sept. 1786.

RAULIN.

Author
Title Bibliothèque des romans. Vols.179-180
209756
LF.C.
B582u

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU